

La juive au Vatican / par Méry

■ Méry, Joseph (1797-1866). La juive au Vatican / par Méry. 18.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

LA JUIVE AU VATICAN

CLICHY. — IMPRIMERIE MAURICE LOIGNON ET Cie,
Rue du Bac d'Asnières, 12.

LA JUIVE

AU

VATICAN

PAR

MÉRY



PARIS

ARNAULD DE VRESSE, ÉDITEUR

55, RUE DE RIVOLI, 55

Tous droits réservés.

DÉDICACE

—•••—
PIO NONO P. M.
—

Gens hebræa dolens tiberina torpet in urbe,
Olim cara Deo, nunc pecus, Alme Pater!
Femineos fletus convolvunt flumina Romæ;
Semper RAMA gemit, nemoque lenit eam!
Sed tu, Sancte Pater, Superi terrestris imago,
Siccatis lacrymis, rumpere vincla potes.
Libertas, quæ, sera licet, respexit inertem
Italiam, Hebræis spem dedit alma parens.
Cardinibus validis nunc stans ecclesia Romæ
Nil timet. Ah! clemens sit tua dextra tuis!
Divo Roma Tito quondam monumenta triumphii
Erexit, victâ cladibus urbe Sion;
Nunc radiis nova Roma novis præfulget in orbe,
Et Deus ejecit numina prisca Jovis.
Saxa foro celsum medio torquentur in arcum;
Nam judæa, Pio, vincla, JUBENTE, cadunt.

MÉRY.

LA JUIVE AU VATICAN



I

Une famille israélite.

Tout marin, tout voyageur qui a visité Tunis avant 1838 se rappelle avoir vu, devant une petite baie couronnée de tamaris, une maison de chétive apparence pittoresquement jetée sur la côte, et dont la toiture plate se voilait de rameaux flottants, de lentisques et de palmiers : un mur demi-circulaire, dont les deux extrémités aboutissaient à la mer, défendait cette maison contre les agressions nocturnes du maraudeur et de la bête fauve ; quelques petites barques, les unes à flot, les autres échouées dans des massifs d'algues, de tamaris et de pourpiers de mer, semblaient indiquer une habitation de pêcheurs.

Le 13 novembre 1838, à l'heure où les fidèles musulmans sortent de la mosquée après la prière du soir, cet angle désert du littoral de Tunis avait pris un aspect inaccoutumé : une populace de fellahs et de forbans, divisés par groupes, laissaient deviner par leur attitude menaçante des projets hostiles contre la maison.

Une femme, qui n'avait plus la fraîcheur de la jeunesse, et en avait conservé l'énergie et la beauté, parcourait avec agitation la plate-forme qui dominait la maison, tournant avec anxiété ses regards vers la ville, comme si elle en attendait des nouvelles ou si elle en invoquait du secours.

Tout à coup ses traits parurent moins agités; elle vit dans la campagne un cavalier européen, dont l'arrivée sembla lui rendre un peu de calme et d'espoir.

Le personnage qui se dirige à cheval vers la maison menacée est un de ces hommes qui commandent tout d'abord l'attention et inspirent le respect. Il eût été difficile cependant de lui assigner un rang ou un titre dans une classe quelconque de la société. A voir son feutre noir à larges ailes, ses cheveux courts, son visage sévère et empreint de mysticité, sa large tunique de serge blanche, taillée selon les statuts de l'ordre des dominicains et ouverte par devant jusqu'à la ceinture, on le prendrait pour un homme d'église, pour un de ces missionnaires aventureux, adeptes du séminaire de la Propagande, qui s'en vont conquérir des âmes à Dieu, à travers les huttes américaines ou les pagodes de l'Hindoustan. A voir ensuite sur sa poitrine se croiser les revers d'un gilet de soie à boutons d'or, et flotter sur ses pieds les larges plis d'un pantalon bleu galonné; à voir étinceler le pommeau d'une arme d'abordage sous sa robe, on le classerait parmi ces jeunes marins qui prennent des modèles de fantaisie dans les héros du poète Byron. Enfin, sa grâce de cavalier, son maintien superbe, l'aisance de ses manières, et même la distinction et le goût qui effaçaient la bizarrerie de ce costume, auraient pu faire oublier l'homme d'église ou le marin, en permettant de supposer que ce mystérieux voyageur oriental était un grand seigneur européen, amoureux d'aventures et de choses étranges, et courant à la recherche de l'inconnu,

inconnu lui-même, inexplicable, et déconcertant la conjecture et l'observation.

Le cavalier s'approcha de la maison, en traversant les groupes sauvages qui l'entouraient. Tous s'inclinèrent sur son passage, comme s'ils eussent été fascinés par l'autorité suprême et l'énergique courage exprimé sur sa figure et dans le feu de son regard.

A peine s'est-il arrêté devant la grande porte extérieure, que, sans qu'il ait besoin de frapper, elle grince sur ses gonds rouillés comme la poterne d'une citadelle; les démonstrations amicales de deux énormes chiens accourus vers le visiteur prouvent qu'il est un ami de la maison; il reçoit un accueil joyeux de la femme qui tout à l'heure semblait l'attendre sur la plate-forme, et une charmante enfant, prenant sa main avec familiarité, lui dit en souriant :

— Prince, vous devriez venir nous voir tous les jours; ma bonne mère Sara est heureuse, et nous sommes tous heureux quand vous êtes ici.

Le charme de la voix, la grâce des gestes, l'éclat limpide des yeux, la suave fraîcheur du visage, le charmant costume des filles de l'Albanie, toutes les séductions virginales d'une beauté qui s'épanouit à son aurore, donnaient à cette jeune fille quelque chose de divin.

L'inconnu laissa tomber sur elle un de ces regards qui n'appartiennent pas aux tendresses humaines, un de ces chastes regards qui semblent redouter d'éteindre un seul rayon sur l'auréole de l'innocence et de la pudeur.

Sara était fière de sa fille. Le climat, l'air de la mer, l'éducation libre et la générosité du sang oriental avaient donné à cette jeune enfant, nommée Debora, un développement de beauté précoce qui causait de grandes méprises sur son âge, lorsqu'on la voyait pour la première fois. La grâce enfantine rayonnait encore autour d'elle; mais la

femme s'annonçait déjà dans la vigueur de la parole et la maturité d'un regard où perçait la réflexion ; son visage avait ce caractère de grâce suprême qui ne doit rien perdre avec les années ; c'était un de ces types qui ont été ciselés en Orient aux premiers âges du monde, et qui se sont perpétués jusqu'à nos jours, comme la tradition vivante d'une beauté digne des amours des anges et des premiers rois pasteurs.

— Je devine à votre air, dit Sara, que vous nous apportez de mauvaises nouvelles, prince.

— Hélas ! j'ai vu le bey. Il m'a renvoyé à son premier ministre. Vous savez ce que cela veut dire, Sara, c'est un refus. J'ai parlé au ministre, je lui ai dit que Josué Constantini, votre mari, était dans l'impossibilité de payer cette taxe exorbitante ; que vous étiez pauvres... Il a laissé échapper un sourire d'incrédulité, et m'a répondu : « La récolte est mauvaise cette année ; nos fellahs refusent l'impôt, il faut que les juifs payent pour eux. Ne vous occupez pas de cette famille, prince, l'affaire s'arrangera toute seule. » Ce qui signifie que votre maison sera attaquée d'un moment à l'autre, et que vous vous trouvez ici dans la position où vous étiez à Smyrne, il y a douze ans, entre l'exaction et la bastonnade. Je vous répéterai aujourd'hui ce que je vous disais alors : profitez de ce que vous avez des amis en rade, et fuyez ce pays inhospitalier pour les juifs. La mort subite du capitaine de mon navire a mis le commandement aux mains d'un lieutenant inhabile que je domine de toute l'autorité de mon expérience ; profitez encore de cette circonstance favorable, et fuyez !

— Seigneur Santa-Scala, dit la femme en se servant de cette langue italienne où le grec vulgaire de l'archipel ionien a versé quelques expressions, toute notre famille vous sera reconnaissante de votre généreuse intervention et de vos bons avis. Mais vous êtes vous-même en pays

étranger ; agissez avec prudence, ne compromettez pas votre pavillon pour la cause de quelques malheureux. Nous sommes avertis et nous serons sur nos gardes. Si on nous attaque, nous nous défendrons.

Le prince laissa poindre un sourire mélancolique sur sa noble figure, colorée par le hâle de la mer.

— Pauvre Sara ! dit-il, comment osez-vous concevoir la pensée de vous défendre contre une horde de bandits qui vont assaillir cette petite maison ?.. Si le bey avait voulu vous protéger, vos jours et votre fortune ne seraient pas en péril ; mais le bey lui-même veut rançonner Josué Costantini, parce qu'il vous suppose cent fois plus riches que vous ne l'êtes. La populace déteste votre famille, à cause de votre religion. Ainsi vos ennemis sont partout, et l'exaspération est au comble. Seul je puis encore vous sauver. Écoutez : ce soir le bâtiment appareillera, l'ordre est donné ; vous le verrez louvoyer en rade, là, vis-à-vis ; je mettrai en mer une bonne embarcation, qui vous prendra vous et votre famille, et vous emmènera en vingt minutes à bord, où vous serez en sûreté.

— Vous êtes toujours notre providence, seigneur Santa-Scala, à Tunis comme à Smyrne, dit Sara d'une voix émue ; mais en l'absence de mon mari et de mon fils Gédéon, je ne puis rien décider ; ils vont venir, et si vous pouvez perdre encore ici quelques instants...

— Oui, j'attendrai.

— Nous ne sommes pas accoutumés à trouver tant de bienveillance autour de nous, reprit Sara d'une voix triste ; une famille juive est presque partout une famille pros-crite ; elle a pour ennemis les gens de toutes les autres religions.

— Sara, vous savez depuis longtemps l'intérêt que je vous porte, et aussi à vos coréligionnaires ; il ne se démentira pas : plus tard, peut-être, si vous acceptez mes offres, je pourrai vous dévoiler mes projets ; pour le mo-

ment l'heure est brûlante et ne nous permet pas les longs entretiens... Vous le savez, je suis né dans un pays où la tolérance religieuse ne brille pas toujours, et principalement à l'endroit des juifs; mais j'ai beaucoup voyagé depuis mon enfance, et les voyages rendent tolérant, parce que l'hospitalité fraternelle qu'on reçoit partout nous révèle chez tous les peuples une commune religion, une charité universelle, qui ne peuvent venir que de Dieu.

A ce moment Debora, qui était montée sur la plateforme pendant la conversation de Sara avec le prince Santa-Scala, accourut toute en pleurs et les traits bouleversés, en s'écriant :

— Ma mère! au secours!... Mon père vient d'être insulté en rentrant. Gédéon a voulu le défendre... Ils sont entourés et frappés par ces misérables... Courons les délivrer.

Sara se précipite aussitôt vers la porte d'entrée, qu'elle ouvre, et elle voit son mari et son fils terrassés par les forbans.

Santa-Scala s'élançe au milieu de la mêlée, et, dégageant Josué, il s'écrie d'une voix tonnante, en langue arabe :

— Arrêtez, malheureux!... Le Coran, comme l'Évangile, dit : « *Respectez l'homme, parce que c'est l'ouvrage de Dieu!* »

L'intervention inattendue de Santa-Scala, cette voix imposante qui semble faire descendre du ciel le verset du Coran, la noble attitude du protecteur des Costantini, suspendent la fureur des forbans fanatiques. Josué et son fils, sous cette haute protection, rentrèrent dans la maison dont la lourde porte se referma aussitôt.

Josué était le type primitif des juifs modernes de l'Orient; sa taille haute et courbée semblait fléchir sous le poids de vingt générations de servitude : sa figure, creusée par les soucis et non par la misère, ne s'épanouissait, à de longs intervalles, que sous les caresses de ses

enfants. Soumis, par goût traditionnel, à la passion de l'or, il avait concentré toutes les facultés de son âme à l'entassement d'une richesse occulte. Fort jeune et amoureux de la solitude, il s'était marié et avait épousé, par hasard et sans y songer, une juive d'une grande beauté. Rien en lui n'indiquait l'homme riche ou l'homme que sa volonté pouvait rendre heureux. Une longue robe brune, retenue au milieu par une ceinture de cuir, couvrait depuis vingt ans la maigreur de son corps, et un *fèz* rouge enfoncé sur sa tête laissait percer sur ses tempes quelques touffes incultes de cheveux gris.

Josué tomba accablé sur un banc, en essuyant la boue que les brigands fanatiques venaient de lui jeter à la face ; il regarda son libérateur avec reconnaissance, et lui dit :

— Seigneur prince, nous vous devons encore une fois la vie... Puisque nous vous trouvons ici, c'est une preuve que vous savez tout ?

Santa-Scala inclina la tête, et Sara regarda le ciel.

— Nous serons attaqués un de ces jours, c'est inévitable, poursuivit Costantini ; voilà ce qui résulte clairement des renseignements que nous avons pris avec prudence, Gédéon et moi. Cette populace avide a juré ma mort ou ma ruine, et elle compte sur l'impunité avec raison...

— Oui, interrompit Sara, nous devons nous attendre à tous les malheurs...

Santa-Scala prit alors la parole, et expliqua ses plans à Gédéon et à Costantini ; puis il ajouta :

— Il n'y a pas de temps à perdre ; cette attaque audacieuse prouve qu'on ne vous fera pas merci ; la maison sera prise d'assaut cette nuit. Il faut fuir au plus vite. Pendant que je vais chercher l'embarcation qui doit vous emmener à bord, que Sara et Debora barricadent la

porte; Josué et Gédéon, noyez toutes les barques, afin qu'on ne puisse pas nous suivre, et chargez toutes vos armes; en cas d'attaque défendez-vous pour gagner du temps et m'attendre. Conservez, en apparence, le calme ordinaire, pour ne pas laisser soupçonner votre fuite. Je vous quitte; mais soyez bien assurés que je demeure toujours avec vous, quoique absent. Une si grande iniquité ne s'accomplira pas devant une mer où flotte le pavillon génois.

Tous les visages étaient beaucoup moins tristes; un rayon d'espoir les animait. La famille accompagna Santa-Scala jusqu'à la grande porte. Debora s'avança d'un pas leste pour le saluer avec sa gentillesse accoutumée.

— Ma fille, lui dit-il, vous me reverrez bientôt; en vous le promettant à vous, qui êtes un ange, c'est comme si je le promettais à Dieu.

Quelques instants après, Santa-Scala montait à cheval et s'élançait au galop sur la route de Tunis. Il put remarquer que la plupart des forbans s'étaient éloignés ou cachés.

Les sages prescriptions de Santa-Scala furent néanmoins ponctuellement suivies, cette retraite des assaillants pouvant cacher une perfidie: toutes les armes furent chargées; Sara et Debora barricadèrent la grande porte, déjà solide, et faite de trois appliques de bois dur étançonnées de fer; Josué et Gédéon descendirent à la petite baie et noyèrent toutes les barques qui se trouvaient amarrées aux troncs des tamaris.

Debora, quoique bien jeune encore, avait cette exquise perception de l'intelligence qui, jointe à une curiosité d'enfant, lui faisait tout deviner. Depuis assez longtemps elle avait cru reconnaître que cette baie renfermait un secret qui lui était soigneusement caché; cette fois ses soupçons furent surtout confirmés par le soin que Josué

et Gédéon prenaient de s'assurer qu'aucun œil indiscret ne pouvait surprendre le mystère de leurs opérations. Debora se promit bien de ne point les perdre de vue, tout en barricadant portes et fenêtres.

Josué s'étendit de toute sa longueur sur le sable, et plongeant son bras droit dans l'eau, il en retira une petite barque tout à fait submergée, que lui et son fils remirent à flot, en la vidant avec de larges pelles de bois. Ce travail fait, la barque fut retenue à un anneau par une amarre, au moyen d'un nœud coulant tout prêt à se défaire à la moindre pression de deux doigts.

Debora n'avait jamais vu flotter cette petite barque, qui paraissait de bonne et solide construction. C'était tout au plus suffisant pour faire une promenade très-courte et par une mer très-calme; deux personnes à peine auraient pu s'y asseoir, et pourtant les soins mystérieux qu'on donnait à ce frêle canot semblaient indiquer qu'on le destinait à une évasion, dans un moment de péril.

Josué et son fils s'entretinrent quelques instants, les bras croisés, devant le petit canot; mais Debora n'eut pas même la ressource d'établir des conjectures sur les gestes des deux immobiles interlocuteurs.

Le soleil descendit sur l'horizon maritime; le crépuscule fut court; la nuit vint, et répandit dans le jardin et sur les murs de la maison des Costantini une tristesse que Debora n'avait jamais remarquée, elle qui toujours souriait au lever des premières étoiles, ces brillantes fleurs des nuits de l'Orient.

Gédéon fit, selon l'usage, sa visite du soir, accompagné des deux molosses qui rappelaient l'antique race des chiens de Laconie; les deux fidèles amis passèrent devant les massifs de verdure sombre, les issues suspectes, les portes cadenassées, avec une nonchalance très-rassurante pour les maîtres de la maison. La nuit s'annonçait bien. Il n'y avait

aucune embûche à soupçonner ni à l'intérieur ni dans le voisinage.

Gédéon monta ensuite sur la plate-forme, et prêta l'oreille aux bruits du dehors. La campagne avait ses harmonies accoutumées, où venaient se confondre par intervalles les murmures intermittents de la mer.

La famille se réunit pour le repas du soir autour d'une table dont la frugalité semblait exclure toute idée d'opulence. Une seule lampe éclairait cette scène domestique et mettait en relief, sur un fond sombre, quelques profils orientaux, comme on en voit sur les grandes toiles des noces de Cana ou des disciples d'Emmaüs.

Gédéon et Debora surtout étaient merveilleux à voir dans cette clarté obscure, si chère au pinceau de Rembrandt. Le jeune homme avait ce caractère de tête, ces éclairs de regards inspirés, cette vigoureuse exubérance de cheveux noirs, qui rappellent l'apôtre de l'île de Pathmos, tant de fois peint par Raphaël. Debora, quoique bien plus jeune que Gédéon, semblait être la traduction vivante de son frère, mais en opposant la grâce à la virilité.

Debora, que le silence de cette veillée inquiétait beaucoup, se décida enfin à le rompre, en questionnant son père sur la pêche qu'il se proposait de faire le lendemain. Costantini s'efforça de sourire, et répondit d'une manière qui parut contenter Debora; mais au moment où celle-ci hasardait une seconde demande sur les barques de pêche, Gédéon étendit vivement son bras droit sur la gauche, et allongea l'autre vers la porte de la maison, ce qui suspendit l'entretien commencé par Debora et Costantini.

Tous les visages furent frappés d'immobilité; tous les yeux regardaient fixement Gédéon. Le silence de la nuit n'était troublé que par le léger bruit des petites vagues qui expiraient mollement sur le sable de la caraque, et par

une plainte sourde, confuse, intermittente, qui ne sortait pas d'un gosier humain.

Gédéon se leva, et au bruit de ses pieds, l'un des molosses montra sa large tête dans le cadre de la porte.

— Il y a quelque chose qui rôde autour de la maison, dit Josué.

Gédéon secoua la tête en signe d'incrédulité; il s'approcha du chien, et le caressa comme pour l'interroger.

L'intelligent animal répondit par une aspiration gutturale et dolente, qui réveilla de son assoupissement son camarade, étendu la tête sur les pattes, à côté de Debora.

— Quand Mitry dort, dit la jeune fille, Argus fait toujours sentinelle à la porte.

Argus jeta un regard oblique sur la jeune fille, comme s'il eût reconnu la justesse de l'observation, et secouant ses poils fauves, par un mouvement convulsif, il s'approcha de Mitry, tendit ses oreilles, et enfonça ses narines dans l'air extérieur.

— Si c'était un chacal, dit Debora d'un ton calme, nos deux chiens ne seraient pas si inquiets.

— Et si c'était un lion, dit Costantini, Mitry aurait déjà ouvert la porte où sont les fusils.

— Ce n'est rien peut-être, dit Sara.

— Oh! les chiens ne se trompent jamais! remarqua Gédéon.

— Surtout les nôtres, ajouta la jeune fille.

Et elle appela Mitry, qui vint à elle d'un pas grave, l'oreille basse et les yeux à demi fermés; lui, toujours pantelant de joie, lorsqu'il entendait retentir ce timbre d'or qui était la voix de sa jeune maîtresse.

Debora prit l'énorme tête de Mitry dans ses petites mains d'agate, et laissant flotter ses boucles soyeuses sur des touffes de poils rudes, elle dit avec un ton enfantin :

— Est-ce un lion, Mitry? voyons, explique-toi claire-

ment? Nous n'avons pas peur des lions, nous. Nous avons deux bons chiens et beaucoup de fusils dans notre arsenal... Tu ne veux pas me répondre? Tu me regardes avec des yeux tristes... Qu'est-ce que cela veut dire?...

Cependant Gédéon était monté sur la plate-forme pour regarder dans la campagne aussi loin que les lueurs des étoiles le permettaient. Il ne vit rien; mais il entendit des bruits lointains qui n'appartenaient pas aux harmonies ordinaires de la nuit.

Il laissa passer quelques instants pour se recueillir et mieux écouter, et bientôt le doute ne fut plus permis; des voix nombreuses et très-distinctes sortaient d'un bois de lentisques assez voisin de l'habitation, et la clarté des étoiles fit resplendir l'acier des armes sur les crêtes arides qui bordaient les ravins.

Le jeune homme descendit, et regarda Josué de cet air qui veut dire : Ce que nous avons prévu est arrivé!

Le père se leva, montra le ciel à sa famille comme un lieu de rendez-vous.

Gédéon dit :

— Nous pouvons encore être sauvés par la lâcheté de nos ennemis et par notre courage... Que les femmes restent ici; venez, mon père!...

— Les femmes vous suivront, dit Sara, d'un ton résolu.

Debora prit la main de sa mère, et la serra énergiquement.

— Eh bien! suivez-moi tous, dit Gédéon. Puisque les femmes veulent en être, Dieu sera sans doute aussi avec nous!

Il ouvrit la porte d'une salle basse, qui était comme l'arsenal de la maison, et prit deux carabines.

-- Faites comme moi, mon père.

Sara et sa fille se chargèrent d'un faisceau d'armes et suivirent Gédéon sur la plate-forme.

Josué restait hésitant : il regarda passer son fils, les deux femmes, et ne se décida pas à s'armer ; il jeta un regard de détresse vers la mer, comme pour appeler le généreux protecteur de sa famille, et aperçut sa petite barque amarrée dans la baie. Il eut un tressaillement d'émotion, il poussa un soupir, et par un suprême effort, il se décida à prendre deux fusils de chasse, et à rejoindre sa femme et ses enfants.

Du côté de la campagne, sur la plate-forme, un mur à hauteur d'appui pouvait servir d'épaulement en cas d'attaque. Josué donna l'exemple de la prudence en se faisant protéger par ce mur.

Les femmes regardaient du côté de la mer pour voir si le brick libérateur ne se montrait pas. A travers la brume de l'horizon maritime, on distinguait un point noir qui s'avancait avec lenteur, et qui, malgré sa forme confuse et indéterminée, pouvait bien être le navire attendu.

Sara désigna du doigt cette sombre lueur d'espérance qui se levait avec la brise...

Gédéon, qui avait fait ses préparatifs de défense, dit à sa famille :

— Faisons notre devoir, si nous voulons que la Providence fasse le sien.

Les forbans s'étaient avancés jusqu'à la limite des arbres, et semblaient se concerter avant de hasarder leur attaque sur le terrain nu. Les arbres sont les boucliers naturels des peuples sauvages, et la prudence est la première de leurs vertus belliqueuses. Surprendre sans être vu, tuer sans exposer sa vie, c'est la tactique de la bête fauve et du forban des bois. Si ce plan, créé par leur instinct, échoue, oh ! alors la prudence est mise en oubli ; ils bravent héroïquement la mort, lorsqu'ils ne peuvent plus l'éviter.

Les plus aventureux parmi les assaillants se formèrent

en avant-garde, et vinrent se poster à très-peu de distance de la maison, en se disséminant comme des tirailleurs.

Gédéon se pencha sur l'oreille de son père et lui dit à voix basse :

— Il ne faut pas les laisser approcher davantage... feu sur les quatre premiers !

Presque au même instant, quatre coups de carabine retentirent dans la solitude, et quatre hommes tombèrent morts.

Des hurlements affreux et une décharge générale de coups de fusil répondirent au feu de la plate-forme. Aussitôt les balles se croisèrent dans l'air avec des sifflements sinistres; la brise, qui chassait la fumée du combat, mettait à découvert le terrain, en favorisant l'adresse de Josué et de Gédéon, qui n'égarèrent pas une seule balle. Les deux femmes rechargeaient les armes avec une dextérité si prompte, que le feu de la plate-forme ne se ralentissait pas, et permettait aux assaillants de croire que la maison était gardée comme une citadelle.

Aussi la tactique des forbans fut subitement changée; ils voulurent régulariser le siège, et s'établirent derrière des accidents de terrain, comme dans une tranchée, pour détruire par un feu bien nourri le mur d'épaule-ment.

Les assiégés comprirent tout de suite les dangers que ce nouveau plan apportait avec lui. Il était évident que si le frêle mur protecteur se fondait en poussière sous des décharges continues de mousqueterie, restés à découvert sur la plate-forme, toute chance de salut leur était enlevée; en l'abandonnant, ils laissaient à leurs ennemis toute liberté d'enfoncer ou d'incendier la porte extérieure et d'envahir la maison. Entre ces deux chances également fatales, Gédéon ne balança pas.

— Il faut tous nous faire tuer ici ! dit-il.

— Nous sommes montés dans cette intention, répondit Sara d'un ton résolu.

A ce moment suprême, des sons inarticulés, mais très-expressifs pour des oreilles intelligentes, montèrent du rivage à la plate-forme.

— C'est la voix de Mitry, dit Debora.

Gédéon et Josué écoutèrent en arrêtant leurs doigts sur la détente de leurs carabines.

— Mitry ne dit jamais rien d'inutile, ajouta Debora.

Et tout de suite après, on entendit très-distinctement le bruit régulier des rames sur la mer.

— C'est le canot du brick, sans doute, dit Josué, c'est un ami, puisque Mitry n'aboie pas.

— Descendez avec Debora, mon père, et laissez-nous ici, ma mère et moi, pour contenir encore ces brigands avec nos carabines... Si c'est du secours, nous vous suivrons.

Josué et Debora descendirent vivement, et trouvèrent sur le seuil de la porte du jardin les deux molosses qui les attendaient avec des convulsions d'impatience, et qui s'élançèrent tout de suite vers la caraque, comme pour indiquer le chemin.

On eût dit que les deux animaux étaient dans la confiance du secours attendu, et que leurs narines subtiles, toujours tendues vers la mer pendant le combat, avaient flairé de loin Santa-Scala sur le canot de sauvetage.

— C'est bien son canot, c'est bien lui ! s'écria Debora. Je cours chercher ma mère !

Quatre vigoureux rameurs imprimaient au canot un élan des plus rapides. On distinguait déjà très-bien Santa-Scala, debout sur le banc de l'arrière, sa tunique blanche se détachant sur des cascades d'étincelles phosphoriques soulevées par les rames dans le sillage du canot.

Josué dénoua l'amarré de la petite barque qu'il avait

tirée la veille du fond de l'eau, et sans perdre un instant, comme si cette préoccupation eût été la seule importante, il amarra sa barque à l'arrière du canot, dès que Santa-Scala parut sur le rivage. Cela fait, Josué serra les mains de son libérateur.

Mitry et Argus manifestaient leur joie, mais sans se livrer à des démonstrations trop exagérées, de peur de troubler la solennité du moment.

Debora se dirigea rapidement du côté de la maison avec une inquiétude instinctive, et, pour se croire tout à fait heureuse, elle attendait d'être réunie à sa mère et à Gédéon.

Le pressentiment de la jeune fille n'était pas trompeur : bientôt elle vit Gédéon tenant sa mère dans ses bras. Le mur protecteur s'étant écroulé, Sara avait été atteinte en pleine poitrine ; le sang coulait sur la malheureuse femme, et son visage avait déjà la pâleur de la mort.

Des cris de désespoir éclatèrent ; on ne songea plus à fuir, il fallait avant tout secourir l'héroïque mère, éteindre le sang de la blessure, et la sauver si c'était encore possible. Sara fut portée sur une couche d'algues sèches, au bord de la mer, et Santa-Scala, qui avait la science et les ressources du marin, prodigua tout de suite à la pauvre femme les soins intelligents que son état demandait.

Sara, soutenue par cette force morale qui est une seconde vie, reprit ses sens, et après avoir serré avec tendresse les mains de ses enfants et de son mari, elle leur dit d'une voix éteinte :

— Laissez-moi mourir ici, et sauvez-vous, les bandits vont arriver.

Gédéon et Debora, tous deux à genoux à côté de leur mère, la couvraient de caresses et n'écoutaient plus rien.

Josué versait quelques larmes à la dérobée, sans perdre de vue les dangers de la situation ; il regardait successivement, et presque à la fois, sa femme, ses enfants, sa petite

barque à la remorque, et trop faible pour prendre l'initiative d'une résolution énergique, il croisait ses mains et tordait ses bras, en adressant des prières au ciel, dans la langue de ses aïeux. Santa-Scala prêtait une oreille inquiète aux bruits extérieurs qui devenaient alarmants et annonçaient que l'attaque avait changé de caractère, en menaçant de plus près cette famille de proscrits.

La conjecture de Santa-Scala était fondée.

Les forbans suspendirent leur feu, en voyant s'éteindre la défense sur la plate-forme ; ils présumèrent que les munitions de combat manquaient aux assiégés, ou qu'ils avaient tous été tués sur la poussière de leur frêle rempart. Leur avant-garde s'élança au pas de course vers la maison, le reste de la bande suivit, comme une meute d'hyènes qui vont dévaster un tombeau pour y trouver des cadavres. La porte extérieure, quoique solide et fortement barricadée, s'écroula bientôt devant le choc des assaillants, et la maison fut envahie avec cette fougue dévorante que donnent l'espoir du pillage et l'incertitude de l'impunité.

Ainsi lancés à la curée des trésors de l'Israélite, les forbans remarquèrent à peine que la maison était déserte ; les torches de résine flamboyèrent pour éclairer des salles où tourbillonnaient, comme une ronde de démons, tous ces spectres noirs dont les mains, tordues en griffes, déchiraient, ravageaient, démoïssaient, en cherchant ces immenses trésors enfouis par l'avarice des fils d'Israël.

Les trésors étaient absents.

Cependant le péril devenait à chaque instant plus inévitable pour la famille juive, que l'agonie de Sara retenait à terre. Josué voyait luire l'incendie dans sa maison, et entendait les hurlements de tous les monstres de Barca, dont il n'était séparé que par une petite cour et un jardin ; ses yeux interrogeaient Santa-Scala, qui, tout en donnant ses soins à la pauvre femme mourante, paraissait absorbé

dans des réflexions profondes. Debora et son frère n'avaient pas quitté leurs places, et tout ce qui se faisait autour d'eux ne semblait pas les intéresser. Le désespoir filial n'a point d'oreilles, n'a point de voix.

A travers les vitres des fenêtres basses, Josué aperçut les forbans qui prenaient la direction du jardin, et il devina leur projet : on n'avait pas trouvé une seule pièce d'or ou d'argent dans l'intérieur de la maison ; cette indigence, à force d'être excessive, était délatrice ; il fallait chercher ailleurs un trésor qui venait d'être enlevé par d'avares propriétaires, ou caché dans le puits ou le creux des arbres du jardin, selon l'usage des juifs orientaux, dont l'insolence se révolte contre les déprédations, et trompent les déprédateurs avec un art infernal.

— Les voici ! les voici ! s'écria Josué en croisant ses mains sur ses cheveux, signe de détresse des enfants d'Ammon.

Et il jeta un regard d'adieu à sa petite barque, et le soupir qu'exhala sa poitrine ressemblait au dernier effort de l'âme qui s'en va.

Un cliquetis de vitres brisées se fit entendre dans la maison, et une clarté infernale mit en relief sur la façade d'horribles têtes noires qui regardaient la mer avec des yeux de tisons.

— Allons ! mes enfants, dit Santa-Scala qui venait d'achever le pansement de Sara, j'ai de grands devoirs à remplir, et je suis seul juge de ce qu'il faut faire en un pareil moment... Il nous est impossible de gagner le large avant l'arrivée de ces bandits, à moins qu'un de nous ne se dévoue quelques instants pour défendre le petit sentier qui conduit de la maison à la mer.

— Je le défendrai, et je les arrêterai, dit Gédéon, en armant les deux détentes de sa carabine.

— Mon Dieu ! il va se faire tuer ! s'écria Debora.

— Il faut sauver ma mère ! il faut te sauver, toi, ma pauvre sœur ! s'écria Gédéon ; et Dieu sauvera ceux qu'il aime !

— Noble enfant ! dit Santa-Scala ; oui, imitez le dévouement d'Éléazar Machabée ; défendez votre famille ; résistez tant que vous aurez une balle dans la main, et puis lancez-vous à la mer pour nous rejoindre à la nage... Vous, Debora, vite, accouplez les deux chiens, attachez cette corde de remorque à la chaîne de leurs colliers. Argus et Mitry, entraînés vers la chaloupe, seront deux aides pour Gédéon.

En donnant ces ordres, Santa-Scala enlevait la pauvre femme juive, et ajoutait :

— Debora, suivez-nous.

Josué Costantini était déjà dans le canot, les yeux fixés sur sa petite barque mystérieuse. Quatre matelots d'élite se courbèrent sur les rames ; on gagna le large. Debora serrait d'une main la main glacée de sa mère, et de l'autre elle dévidait la longue corde qui devait remorquer Argus et Mitry.

Santa-Scala, debout sur l'arrière de la chaloupe, eut encore le temps de crier à Gédéon :

— Soyez prudent ; la prudence est le courage de l'intelligence ; et quand votre famille sera hors de la portée des armes, jetez-vous à la mer.

— Sauvez ma mère et ma sœur ! répondit Gédéon d'un ton lamentable.

Au même instant il monta sur un tertre de gazon qui dominait le petit chemin de la marine, et se mit en embuscade derrière un vieux et large tronc d'arbre tout effeuillé.

Les forbans pénétrèrent bientôt dans la cour et le jardin, cherchant à tâtons, dans les ténèbres de la nuit et des massifs de verdure, le chemin qui conduisait à la mer.

Les deux premiers qui devançaient les autres d'une assez grande distance, et faisaient l'office d'éclaireurs, passèrent à quelques pas de Gédéon, et tombèrent morts sous un double coup de carabine. La détonation et les deux cris d'agonie consternèrent la bande; les plus lâches prirent la fuite; quelques-uns n'osaient ni fuir ni avancer : deux des plus calmes et des plus intrépides avaient vu la main et l'arme isolées d'un faible et méprisable ennemi; ils s'élançèrent sur Gédéon, pour ne pas lui donner le temps de recharger son arme.

Le jeune homme, agile et souple comme le serpent, se glissa dans les hautes herbes et rampa jusqu'aux pieds de ses deux agresseurs; puis il bondit comme si la terre l'eût vomit tout d'un bloc, assomma le premier avec le bois ferré de sa carabine, lui arracha son poignard de la ceinture, et se servant du cadavre comme d'un bouclier, il enfonça la lame dans la poitrine de son compagnon; un éclair n'aurait pas eu le temps de s'évanouir pendant que cette double victoire s'accomplissait.

Argus et Mitry, semblables à deux vétérans disciplinés, qui gardent leur courage au repos tant que l'ordre du chef ne se fait pas entendre, étaient toujours immobiles et muets au bord de la mer.

— Nage! s'écria Gédéon en volant vers eux.

Les deux chiens qui, dans des temps meilleurs, avaient si souvent tressailli à ce signal d'amusement, si cher à Debora, se précipitèrent dans l'eau, nageant de front, comme les deux serpents de Ténédos, tout fiers de sentir la main de Gédéon palpiter sur la chaîne de leurs colliers de cuivre. La famille fugitive était déjà bien loin. Les forbans reprirent soudainement courage, et se groupant en masse compacte, ils firent irruption sur le bord de la mer. L'eau gardait encore les teintes phosphorescentes de la pression des trois corps qui venaient de s'y engager, et

le sillage fraîchement ouvert révélait, malgré la nuit noire, la trace de Gédéon. Alors toutes les mains des bandits se tendirent vers le point mobile qui s'éloignait du rivage; les carabines s'abattirent vers cette direction, et le feu recommença.

Penché sur la mer à l'arrière de la chaloupe, Santa-Scala, au milieu du silence de ses compagnons, interrogeait la corde pour connaître les mouvements du fils de Costantini; lorsqu'elle vint à se détendre, on comprit avec joie que Gédéon, Argus et Mitry s'étaient enfin mis à la nage, et Santa-Scala, ramenant, avec une adresse bien ménagée, la corde vers la chaloupe, servait merveilleusement les efforts des trois nageurs.

Par malheur les plus sûres combinaisons échouent devant un atome imprévu. Autour de Gédéon les balles pleuvaient, comme une grêle horizontale; les premières s'éteignirent en sifflant dans la mer; mais à force de multiplier leurs feux sur le même point de tir, les bandits déjouèrent les prévisions de Santa-Scala, et deux balles ne s'égarèrent pas. L'une perça une oreille de Mitry, l'autre frappa Gédéon à la tempe...

L'intrépide nageur serra énergiquement avec ses mains la chaîne de sauvetage; mais ce fut son dernier effort; ses doigts s'ouvrirent et glissèrent; la vie l'abandonna; une convulsion nerveuse courut sur tout son corps, il disparut sous les vagues, et ceux de la chaloupe entendirent un de ces cris lugubres, stridents, lamentables, que les chiens poussent, la nuit, devant les maisons où une lampe éclaire un cadavre.

II

En mer.

Au moment où Gédéon disparaissait sous les vagues, Argus et Mitry poussèrent ce cri lugubre qui fut entendu de l'embarcation, et secouant à l'unisson leurs têtes léonines, ils brisèrent la corde de remorque; libres d'entraves, ils plongèrent, et saisissant Gédéon par ses habits, entre deux eaux, ils le ramenèrent évanoui à la surface, avec l'agilité de deux terreneuviens experts en sauvetage. Santa-Scala devina cet incident fatal; il fit virer de bord: l'embarcation se dirigea vers Gédéon, soutenu par les deux molosses, et les rames volèrent pour hâter le secours.

Le succès couronna tous ces efforts intelligents et combinés des animaux et des hommes; Gédéon, qui avait la double énergie du cœur et de la jeunesse, reprit ses sens dès qu'il fut à bord du brick.

— Mon enfant, lui dit Santa-Scala, croyez-en mon expérience; les blessures à la tête, quand elles ne tuent pas sur le coup, ne sont jamais dangereuses: ainsi rassurez-vous; j'ai dans l'idée que vous êtes réservé à de grands destins.

Costantini, Gédéon et Debora, échappés à tant de périls, trouvèrent sur le navire une hospitalité généreuse: mais trop de bonheur est toujours expié. Sara, la malheureuse mère, à peine déposée en lieu sûr, avait rendu le dernier soupir, et les yeux qui la pleurèrent, pleuraient aussi sur la maison dévastée, dont l'incendie éclairait le rivage africain.

Depuis les exilés dont parle Virgile, il y a toujours des

malheureux qui regardent la mer en pleurant *. La mer ne semble avoir été faite que pour recevoir les larmes de la terre.

Un autre poète qui a parlé des larmes, et quel poète n'en a point parlé ! a dit :

Elles amollissent les peines,
Et coulent avec les douleurs.

C'est horriblement vrai. Par bonheur pour l'humanité, destinée à souffrir, les maux extrêmes sont toujours sur le chemin qui conduit à la consolation.

Ainsi ne nous étonnons point de trouver, dix jours après cette catastrophe, le jeune Gédéon assis sur une voile roulée, à bord du brick, et s'entretenant avec Santa-Scala de choses étrangères à la lugubre histoire accomplie sur le littoral africain.

Les yeux de Gédéon sont secs, mais la pâleur nerveuse de sa figure annonce que la douleur n'est pas éteinte au fond de l'âme ; toutefois, il semble se livrer, avec un plaisir contenu, aux distractions d'un entretien dont la gravité d'ailleurs est en harmonie avec son deuil si récent.

— Ne croyez pas, mon enfant, disait Santa-Scala, que je vous raconte mes aventures par désœuvrement de bord, ou autre motif puéril, à l'exemple des voyageurs. Probablement vos destinées et les miennes se confondront un jour, et je tiens à être bien connu de vous...

— Il me semble, seigneur Santa-Scala, que vous avez assez fait déjà pour mériter toute notre confiance...

— Attendez, Gédéon ; ce que j'ai fait n'est rien ; j'ai secouru une famille malheureuse ; tous les marins ont fait la même chose avant moi ; tous le feront après moi. La charité chrétienne se perpétuera dans le cœur des

* Pontum adspectabant flentes. (VIRG., *En.*)

hommes de mer. Au reste, cela est fort naturel : n'en soyons pas trop orgueilleux. Une planche nous sépare de l'abîme; nos pieds glissent toujours sur un écueil; une étincelle peut incendier chaque nuit notre coquille; un coup de foudre peut la briser, un ouragan peut l'engloutir. C'est bien pour nous, hommes de mer, que le lendemain n'existe pas. Alors, nous avons à cœur de tenir toujours une bonne action toute prête, pour l'offrir à Dieu, en paraissant devant lui à l'heure de la mort.

— Il me semble, seigneur Santa-Scala, dit Gédéon, que vous diminuez trop le mérite de ces bonnes actions; mais je crois deviner votre pensée : vous prétendez ainsi délier de toute reconnaissance ceux que la charité oblige, en donnant à cette vertu un but intéressé, qui trouve sa récompense dans l'autre vie. Quant à moi, je n'accepte pas le bénéfice de cette délicatesse, et je vous serai reconnaissant jusqu'à la mort de ce que vous avez fait pour nous.

— Soyez-moi dévoué, Gédéon, c'est tout ce que je vous demande, puisque vous voulez absolument être mon débiteur.

— La reconnaissance, c'est le dévouement, dit le jeune homme.

— A la bonne heure ! je ne discuterai pas sur les mots... Écoutez-moi, Gédéon, car il est temps d'expliquer bien des choses. Je ne suis pas ce que je parais être : j'ai embrassé l'état ecclésiastique; j'ai pris les quatre ordres mineurs à Jérusalem, et je recevrai l'ordination à Gênes : je serai prêtre, pour me servir d'un terme que vous comprendrez mieux...

— Comment ! interrompit Gédéon, vous appartenez à l'église chrétienne, et vous sauvez des juifs.

— Gédéon, poursuivit Santa-Scala, j'appartiens à l'église *catholique*, ce qui est plus différent que vous ne

croyez... mais je ne m'appesantirai pas sur une distinction théologique trop subtile pour vous. Ne disons que l'essentiel...

« Je descends, par mes aïeux génois, de cet illustre navigateur Colomb, qui a donné un jeune frère à ce vieux monde, et cette glorieuse filiation oblige Christophe Santa-Scala, votre ami, à consacrer son existence à d'autres rudes travaux, qui seront les découvertes d'un monde moral, caché aux hommes jusqu'à ce jour par le vieux océan de l'erreur.

« A treize ans, j'étais marin par obligation de famille. Mon père, Christophe Santa-Scala venait de mourir; ma sœur Memma était fort jeune; je la confiai aux mains du noble marquis di Negro, et je fus visiter ce Nouveau-Monde découvert par l'illustre Génois, mon aïeul.

« Vous devez comprendre tout l'avantage d'une pareille éducation, reçue à bord d'un vaisseau, entre ces deux infinis, le ciel et l'océan. Mon corps et mon âme se sont développés dans cette atmosphère puissante, fille du soleil et de la mer. Tout ce qu'on apprend au collège, je l'ai ignoré; tout ce que Dieu enseigne, je l'ai appris.

« Un jour, j'avais alors seize ans, notre vaisseau fit relâche à Jaffa. Nous profitâmes de cette heureuse occasion, quelques marins et moi, pour visiter Jérusalem et tout le royaume du peuple de Dieu. On est heureux de faire un pareil voyage dans la fraîcheur sereine des premières années, lorsque aucune erreur, aucune raillerie, aucun préjugé, aucune science n'ont perverti ou éclairé notre raison.

« En foulant cette terre de Jérusalem, aujourd'hui muette comme une tombe immense, j'assistai à la glorieuse résurrection du monde biblique. J'entendis éclater autour de moi tous ces bruits sublimes qui sont les poèmes de Moïse, les hymnes de David, les épithalames de Salo-

mon, les lamentations de Jérémie, c'est-à-dire tout ce que la pensée humaine a produit de plus grand, puisqu'elle était la pensée de Dieu.

« Je vis apparaître devant moi les ombres des juges d'Israël, les figures de Jonathas, d'Éléazar, de Judas Machabée, c'est-à-dire tout ce que l'héroïsme de la bataille a produit de plus émouvant, lorsque le souffle divin poussait les hommes contre les légions de Nicanor, d'Héliodore ou de Sennachérib.

« Je respirai cet air puissant de poésie qui a célébré toute la création, depuis la rose de Sarons jusqu'au sycomore du Jourdain, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, depuis le caillou du torrent de Cédron jusqu'à la cime du Thabor.

« Et, après, lorsque je descendis des hauteurs de ce monde israélite qui avait tout chanté, tout dit, tout accompli, tout créé, ne laissant aux âges futurs que l'imitation froide, je rencontrai çà et là, dans mes voyages sur les continents et les archipels, les héritiers de ces merveilleux créateurs, mais proscrits, dispersés, esclaves, et continuant, après quarante siècles, avec une obstination sublime, leurs fêtes traditionnelles, depuis la pâque de Pharaon jusqu'au festin d'Assuérus.

« En voyant cela, une pitié profonde me saisit le cœur, et même à l'aspect des vices de quelques-uns, àbrutis par quatre mille ans d'esclavage, je me dis :

« Non, cette injustice, déjà si longue, ne sera pas irrévocable ! Il appartient aux prêtres du Christ de donner leur émancipation aux prêtres de Melchisédech ; ce double sacerdoce doit être sacré pour tous, car il doit être éternel *, selon la parole du prophète-roi... »

* Tu es sacerdos in æternum, secundum ordinem
(*Psalm.*)

A ces mots, Santa-Scala, dominé par l'émotion, suspendit son récit, et Gédéon, qui avait donné toutes ses larmes à la mort de sa mère, prit la main de son protecteur et la serra énergiquement.

Au même instant, une tête charmante se leva sur l'échelle intérieure du pont, comme une étoile inconnue à l'horizon de la mer. C'était Debora qui cherchait son frère. Elle l'aperçut, et montant avec agilité les trois derniers échelons, elle se révéla dans toute sa grâce et sa beauté de jeune fille. Son premier mouvement fut de s'avancer vers Gédéon; mais en le voyant si attentif auprès du prince Santa-Scala, elle craignit de commettre une double indiscretion et d'interrompre un entretien sérieux; laissant croire que le spectacle de la mer l'avait subitement saisie, Debora s'appuya sur le bois du navire et prit une pose de contemplation en donnant une larme et un souvenir à sa malheureuse mère...

Santa-Scala poursuivit ainsi :

« Un autre jour, mon enfant, je sortais du Ghetto, à Rome, et je remontais la *Via diripetta*, en songeant à cette existence avilie que la chrétienté impose aux israélites dans toutes les villes italiennes, et principalement dans la capitale du monde romain. Mes yeux ne guidaient plus mes pas; je marchais au hasard, car toute place est bonne à celui qui pense. Donc, sans avoir un but déterminé, je traversai le Bourg-Neuf, et je me trouvai au pied de l'obélisque égyptien, entre les deux fontaines du Vatican.

« A Rome, chaque pierre parle et s'entretient avec le pèlerin. Mes yeux, en se levant, rencontrèrent l'inscription latine gravée sur le stylobate du monument de Sésotris : *le Christ règne, le Christ commande**... Ce sublime

* *Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo populum suum defendat.*

cri de l'orgueil romain semble sortir de la basilique élevée à l'apôtre Pierre sur les ruines du palais de Néron...

« Ainsi, ce fut un pauvre pêcheur du lac de Tibériade, un juif obscur, qui partit le bâton à la main du fond de la Palestine, et vint seul étouffer dans son berceau l'indomptable louve de Romulus ! Et à quelques pas de la basilique de ce juif glorieux, de cet apôtre de Jérusalem, les enfants d'Israël sont parqués comme un vil troupeau dans de honteux carrefours, et portent, écrite sur leur tête, la note d'infamie qui les voue à la publique exécration !

« Oui, il y a dans cette anomalie vivante quelque chose qui révolte l'esprit de justice et le sens moral des nations qui se disent civilisées ! Oui, après cette longue insulte faite à la sainteté du plus auguste des peuples, on doit voir luire enfin l'aurore de la tolérance et le soleil de la réparation !

« Si les forbans du littoral africain, si les barbares *assis à l'ombre de la mort*, veulent être toujours, pour les juifs, les héritiers de Cyrus et des satrapes de Babylone, il ne faut pas que nous, chrétiens, nous laissions couler sur le Tibre les mêmes pleurs qui se mêlèrent à l'Euphrate aux jours des antiques captivités* . »

Il y a de mystérieuses et invisibles étincelles qui jaillissent d'un cœur, pour émouvoir une autre âme, comme des effluves magnétiques. La jeune Debora était placée trop loin de Santa-Scala pour entendre ces dernières paroles, et pourtant tout son corps tressaillit, comme si une flamme électrique l'eût effleurée en sortant d'un foyer voisin ; sa tête penchée sur la mer se redressa vivement, et son visage fier et doux se tourna vers son frère, comme si elle eût entendu prononcer son nom.

Les yeux de la jeune fille étaient fixes, et semblaient

* Super flumina Babylonis stetimus et flevimus. (*Psalm*)

refléter une de ces inquiétudes subites qui viennent d'un motif vague que la réflexion n'explique pas.

Santa-Scala, par un geste insensible, désigna sa jeune sœur à Gédéon, et baissant la voix, il lui dit :

— Mon enfant, lorsque vous visiterez nos musées italiens, vous trouverez le type du visage de votre sœur sur beaucoup de toiles où le Sanzio a peint ses vierges maternelles. La première fois que je vis Debora, je fus frappé de cette ressemblance; elle me rappela surtout une figure de madone que Luca della Robbia, ce peintre du marbre, a ciselée, et que nous voyons encore aujourd'hui dans l'abside de Santa-Maria-Novella de Florence, près de la chapelle des Rucellai. Vous ne sauriez croire à combien de réflexions graves je me suis livré, en partant de cette simple observation d'artiste, qui, du reste, ne s'applique pas seulement à votre jeune sœur, mais peut se retrouver encore avec plus ou moins de bonheur sur les figures de presque toutes les jeunes filles juives. On peut voir, en lisant l'admirable histoire de la Passion, qu'au milieu des soldats, des bourreaux et de la populace, il n'y avait que trois femmes juives sur le Calvaire; trois seulement, et ces femmes pleuraient... Ne semble-t-il pas que Dieu ait voulu récompenser le courage et la pitié des femmes de Jérusalem, en perpétuant chez leurs descendantes le type adorable et primitif de la grâce et de la beauté? Quoique dans notre siècle de scepticisme cette théorie ne puisse exciter que des sourires railleurs, et sans y attacher moi-même trop d'importance, je me plais à la confondre au milieu de tous les motifs sérieux qui ont déterminé la noble mission que je me suis imposée et que je veux accomplir.

Pendant que Gédéon se perdait en remerciements énergiques, Santa-Scala regardait le ciel avec inquiétude, et dit :

— Au moment où je vous parle ainsi, je vois se lever

là-bas des nuages qui s'effilent en pointes aiguës et nous annoncent du mauvais temps pour demain... J'ai la faiblesse de vouloir tirer des phénomènes de l'air un augure favorable ou non... Eh bien, je crois que ces nuages m'annoncent aussi bien des obstacles dans mon entreprise. Cela ne m'effraye point. En ce moment je fais un double voyage; je tiens en main deux gouvernails; mais avec l'aide de Dieu, malgré les obstacles du monde et la tempête de la mer, j'arriverai à mes deux ports.

Santa-Scala salua Gédéon d'un geste affectueux, et s'excusa de le quitter en lui montrant le lieutenant qui paraissait fort embarrassé dans ses manœuvres.

Debra courut légèrement à son frère, et s'asseyant sur ses genoux, elle lui fit cette demande :

— Où allons-nous, Gédéon, le sais-tu ?

— Où Dieu nous mène, répondit le jeune homme en montrant le ciel.

— Ce n'est pas ce que vient de me dire notre père, ajouta la jeune fille.

— Et que t'a dit notre père, ma bonne sœur ?

— Il m'a dit que nous allons à Rome.

— C'est impossible, Debra.

— Très-impossible, Gédéon, et voici pourquoi... Je viens de parler à une jeune demoiselle de mon âge... tu sais... la fille de cet Anglais qui est embarqué avec nous. Sa famille se rend à Rome, en passant par Gênes; et la petite demoiselle m'a dit qu'il fallait être très-riche pour faire ce voyage. Les pauvres juifs, comme nous, y meurent de faim; on leur met une cocarde jaune sur le chapeau, et on les emprisonne dans un mauvais quartier, d'où ils ne peuvent jamais sortir.

— Cela n'est que trop vrai, ma bonne sœur.

— Alors, tu vois bien que mon père m'a trompée.

— Sans doute, Debra.

— La petite Anglaise, qui m'aime beaucoup, parce que je parle anglais aussi bien qu'elle, m'a dit que Rome était une ville superbe, et elle m'a fait promettre d'aller la voir à son palais... Ils ont un palais, eux!.. Ah! que je voudrais être riche, avoir un palais! habiter Rome!..

— Et pourquoi, ma sœur?

— Tu le demandes, Gédéon?.. Eh bien! je ne dirais à personne que je suis juive, et je viendrais au secours de tous ces pauvres juifs, nos frères, qui sont prisonniers au Ghetto.

— Voilà de bons sentiments, Debora... tu mérites d'être très-riche... tu le seras peut-être un jour...

— Oui, Gédéon... mais on dit que c'est si difficile de devenir très-riche, quand on ne l'est pas un peu... et je crois que nous n'avons rien, nous... mais absolument rien... n'est-ce pas, Gédéon?

Debora mettait dans son accent et son regard une finesse extrême, en adressant cette demande à son frère...

Gédéon parut embarrassé et balbutia quelques mots sans suite. La jeune fille ne se paya pas d'une réponse si nébuleuse, et elle insista.

— Ma bonne sœur, dit Gédéon, à ton âge, on ne doit pas penser à des choses trop sérieuses... As-tu souhaité le bonjour à notre père ce matin?

— Tu ne veux pas me répondre! dit Debora, en donnant un léger coup sur l'épaule de son frère. Oui, j'ai embrassé mon père en me levant.

— Et où est-il? je ne le vois pas sur le pont.

— Tu demandes où il est?.. Est-ce qu'il change de place, lui?.. Il est toujours là-bas, couché sur la poupe, avec Mitry et Argus, et il ne perd pas de vue sa petite barque, comme si elle contenait un trésor.

Debora lança un regard pénétrant, et ajouta en caressant de ses deux mains les cheveux de Gédéon :

— Dis, bon frère, est-ce qu'il y aurait un trésor dans cette barque?.. J'ai dans l'idée que je ne me trompe pas.

— Veux-tu donc te taire, enfant! si quelqu'un t'entendait?

— Oh! personne ne peut m'entendre; j'ai parlé trop bas... et puis, quel danger y a-t-il, si le trésor n'existe pas?

— Debora! mon ange, tu es un petit démon. Tu as des yeux qui prennent nos secrets au fond de l'âme. Écoute, tu seras riche, et très-riche, un jour; ne me demande rien de plus.

Un mouvement subit qui se fit remarquer parmi les hommes de l'équipage et dans la manœuvre du navire, attira l'attention des passagers et suspendit toute conversation oiseuse. Costantini, couché sur la poupe, se levant brusquement, poussa un cri de détresse, en regardant sa barque à la remorque; un grincement sourd retentit sous la quille, et le brick s'arrêta, comme si d'invisibles mains l'eussent retenu captif au milieu de la mer.

III

Van-Ritter.

Ici le narrateur laisse échapper avec plaisir l'occasion de peindre les angoisses d'un navire qui se débat contre les griffes tenaces d'un écueil.

Sur la Méditerranée, grand chemin liquide où tant de vaisseaux se croisent, un brick échoué qui ne sombre pas tout de suite a des chances d'être secouru. La manœuvre des pompes lutte contre les envahissements d'une

voie d'eau, et donna le temps à une frégate hollandaise d'accoster le brick en détresse, et de recueillir à son bord équipage et passagers.

Cette fois, Josué Costantini ne laissa pas sa petite barque flotter à la remorque ; elle fut hissée à bord de la frégate, confiée d'un air mystérieux à la garde des deux intelligents molosses, qui firent semblant de l'accepter comme lit de repos, et ne la quittèrent plus, du moins tous les deux à la fois. La barque avait toujours un gardien qui feignait de dormir, pendant que l'autre dormait réellement un peu plus loin.

Le capitaine Van-Ritter commandait la frégate arrivée si à propos. C'était un homme jeune, vigoureux, d'une taille haute, mais courbée ; ses cheveux courts avaient l'éclat de l'or, ses yeux la couleur de la mer orageuse, son visage la teinte du bronze rougi au feu. Quand il marchait, ses épaules avaient ce balancement habituel que donnent aux marins le roulis et le tangage. Van-Ritter marchait comme un vaisseau. Sa voix, élevée de bonne heure au diapason des tempêtes, gardait encore, dans la conversation, un timbre strident, modifié par l'usage du monde. Ses manières participaient de deux écoles bien distinctes, sans appartenir à l'une d'elles : ce n'était plus le marin brusque et rude de la marine de Ruyter ; ce n'était pas encore le marin gentilhomme des brillants états-majors de Portsmouth et de Toulon. Au reste, homme de mer dans toute l'acception physiologique du mot ; aimant son bord comme un bourgeois sa maison, et regardant la terre comme une surface inerte, muette, stupide, indigne de son pied ou de son regard.

Santa-Scala venait de déployer une carte sur le cabestan, et cherchait le point noir qui devait marquer l'écueil où le brick avait échoué.

— Vous ne trouverez rien, lui dit Van-Ritter, rien du

tout. Moi, j'ai des cartes marines à bord, parce que l'amirauté me les donne; mais je ne m'en sers jamais pour ces choses-là. D'ailleurs, j'ai un système. Il y a de petites îles comme Santorin, les Cameni, et une autre encore du golfe de Naples, qui ont poussé dans une nuit, comme des champignons; tout le monde sait cela dans la marine. Fort heureusement ces îles, en poussant ainsi, ont dépassé de la tête la surface de l'eau et ne sont plus dangereuses puisqu'elles se font voir; mais, à coup sûr, il y a d'autres îles, lancées par des volcans sous-marins avec une impulsion plus faible, et celles-là ne montent pas si haut; elles s'arrêtent au-dessous du niveau de la mer et forment un de ces écueils que le brick a touché et que les cartes marines ne signalent pas.

Santa-Scala ne parut pas très-convaincu par cette démonstration géologique, mais il fit un geste poli d'assentiment.

— Nous étions dans les mêmes eaux, poursuivit Van-Ritter, et en passant les premiers, vous m'avez peut-être épargné un sinistre. Ainsi, ne me remerciez pas; c'est moi qui suis l'obligé; vous m'avez signalé l'écueil bien mieux qu'une carte marine.

Van-Ritter accompagna ces derniers mots d'un éclat de gaieté formidable, qui n'excita qu'un sourire timide sur le visage de Santa-Scala.

— Autre bonheur! s'écria Van-Ritter; vous alliez à Gênes, et je vais à Gênes, moi aussi. Vous ne me dérangez donc pas. Je vous débarque ce soir, avec mon canot, devant la fontaine Saint-Christophe, et je vous invite à dîner chez mon ami, le marquis di Negro.

A ce nom, Santa-Scala fit un mouvement de joie, et serrant la main du Hollandais :

— Vous connaissez di Negro? s'écria-t-il.

— Parbleu! puisque je vous invite à dîner chez lui, il faut que je le connaisse beaucoup.

— Mais, capitaine Van-Ritter, c'est aussi un de mes meilleurs amis.

— Eh bien ! alors, nous nous invitons tous deux chez lui !.. Il faut vous dire, seigneur Santa-Scala, que dans toutes les villes où il y a un port, j'ai un ami.

— C'est beaucoup, capitaine Van-Ritter.

— Je m'en contente, poursuivit Van-Ritter. Quand je fais voile pour un port, je ne songe qu'à mon ami ; quand je débarque, je ne vois et ne visite que cet ami. Seulement, avant de me choisir cet ami unique, je tiens essentiellement à connaître la physionomie de la maison qu'il habite. En réalité, j'aime d'abord la maison, et après l'ami, si cela me convient. Il y a des ports de mer où je n'aime que la maison. Vous allez me comprendre tout à fait. A Gênes, par exemple, si des hommes comme Pylade, Harmodius, Aristogiton, Jonathas, tous modèles d'amitié, avaient une maison dans l'étroite *via San-Luca*, ou devant la petite église *San-Ciro*, ou dans le noir voisinage *dei Bianchi*, jamais je ne prendrais un de ces hommes pour ami. Ils auraient beau me vanter leur réputation, je les tiendrais toujours à distance comme d'odieux ennemis.

— Ceci mérite une explication, remarqua Santa-Scala en souriant :

— Je vais vous la donner, poursuivit Van-Ritter. A Gênes, à Livourne, à Civita-Vecchia, à Naples, j'ai quatre amis. Di Negro a une villa délicieuse suspendue sur le golfe de Ligurie ; Pancaldi, de Livourne, habite une maison, à Montereno, au-dessus la mer ; à Civita-Vecchia, mon ami commande la citadelle de Michel-Ange, qui forme une presqu'île ; à Naples, j'ai Barbaja qui me reçoit au flanc du Pausilippe. De cette manière, je crois toujours être à bord d'un vaisseau ; je vois toujours la mer ; je suis toujours perché sur un mât ; j'entends toujours le bruit des vagues et je ne suis jamais étranglé par le carcan d'une rue, moi

qui ai besoin de quatre horizons maritimes pour respirer à l'aise, ainsi que cet oiseau de l'océan Indien qui s'appelle *frégate*, comme mon navire.

— A la bonne heure ! dit Santa-Scala ; j'avais besoin de cette explication pour comprendre le choix de vos amitiés.

— Maintenant, poursuit Van-Ritter, vous me connaissez ; vous m'avez même toujours connu, et vous devez tout de suite me croire un honnête homme, car il n'y a de mauvais cœurs que dans les villes, parce que l'air y est toujours si corrompu qu'il pervertit ceux qui le respirent. Nous n'avons pas à craindre cela, nous, éternels habitants de la mer.

— Vous me parlez avec tant de franchise, dit Santa-Scala, que je suis enhardi à vous adresser encore une question assez indiscrete.

— Adressez, adressez toujours ; n'ayez pas peur.

— Avez-vous jamais eu à remplir quelques-uns de ces devoirs de famille, de ces obligations domestiques... qui?..

— N'allez pas plus loin, interrompit Van-Ritter brusquement, je sais ce que vous voulez dire... Vous voulez savoir, par exemple, si je suis marié, ou si j'ai couru le risque de l'être, lorsque mon pied a effleuré, comme l'aile du goëland, cette terre où l'on se marie... Eh bien ! parole d'honneur ! je n'ai jamais songé à prendre femme. On dirait que j'ai épousé la mer, comme le doge de Venise, et que je recule devant une infidélité. Seigneur Santa-Scala, j'arrive à mes trente-huit ans, quoique la couche de soleil tropical que j'ai sur les joues me fasse paraître plus vieux ; si j'échappe quelques années encore aux filets du mariage, à la voix des sirènes, aux hameçons des pères trop chargés de filles, je suis sauvé jusqu'à la fin de mes jours, et je meurs garçon, comme doit vivre et mourir un vrai marin.

— Je comprends très-bien cette mâle résolution, moi, dit Santa-Scala, puisque j'embrasse un état qui m'éloigne

du monde et me détache aussi de la terre pour toujours.

— *De la terre!* s'écria Van-Ritter, le mot est bien trouvé. En vous faisant prêtre, vous ne cessez pas d'être marin. Votre première profession vous conduisait à la seconde. Et puis, seigneur Santa-Scala, s'il faut tout dire, parce qu'en mer on dit tout..., je vous avoue que j'ai quelquefois songé à me marier; mais une réflexion mêlée de peur m'a retenu. Un marin qui prend femme et la laisse le lendemain, à moitié veuve, pour aller voir Java, Ceylan, Pondichéry, ressemble à l'avare qui abandonne un trésor sur le rivage, au milieu d'une troupe de gens ruinés.... Il y a tant d'exemples de ces avares dans l'histoire de la marine européenne.... Moi-même qui vous parle.... Soyez tranquille, je ne citerai aucun nom. D'ailleurs la scène se passe à Chandernagor... J'avais vingt ans... Un bon capitaine venait d'épouser la fille du consul de... la fille d'un consul... Ordre arrive de la Compagnie des Indes d'appareiller. Ce bon capitaine part le quinzième jour de sa lune de miel... au troisième quartier. Je vous ai dit que j'avais vingt ans... J'étais en station à Chandernagor, et je dînais deux fois par semaine chez le consul... Un jour... Pardon, seigneur Santa-Scala, je comprends votre signe, je n'irai pas plus loin. Je vous dirai le reste, quelque jour, en confession.

— D'ailleurs, capitaine Van-Ritter, dit Santa-Scala d'une voix pleine de douceur, vous ne pouvez rien m'apprendre de nouveau en ce genre. Ainsi, je ne fais aucune violence à mes scrupules, en refusant la fin de votre histoire de Chandernagor.

— Eh bien! j'ose affirmer que vous êtes dans l'erreur, dit Van-Ritter; je puis vous apprendre quelque chose de nouveau.

— Alors, je me résigne à écouter.

— Seigneur Santa-Scala, il y avait au fond de mon histoire une haute moralité.

— Voyons la moralité, capitaine.

— La voici... A l'âge de vingt ans, dans ma station de Chandernagor, j'ai fait une faute...

— Un crime, vous voulez dire...

— Va pour un crime, la moralité n'en vaudra que mieux... Eh bien ! si je venais à me marier, je regarderais comme une chose juste de rencontrer dans quelque station un *midshipman* de vingt ans, qui...

— Je comprends, je comprends très-bien, dit Santa-Scala.

— Et c'est pour ne pas m'exposer à cette juste expiation que je m'acharne dans un célibat perpétuel.

— Capitaine Van-Ritter, dit Santa-Scala en souriant, on a bien raison de dire qu'il ne faut qu'une heure pour connaître un marin. Dans cette franchise et cette expansion de l'état, le caractère se livre et se révèle tout de suite. Acceptez donc mon estime, capitaine Van-Ritter; vous l'avez conquise en un moment.

— Malgré mon équipée de Chandernagor ? dit le capitaine en serrant la main de Santa-Scala.

— Oh ! capitaine, l'océan lave tous les vieux péchés de Chandernagor.

— Il paraît même, seigneur Santa-Scala, que Dieu a oublié ma faute...

— Dieu n'a oublié rien, interrompit gravement le pieux marin; il pardonne.

— Soit, continua le capitaine; je ne suis pas théologien comme vous. Il paraît donc que je suis pardonné, car il ne m'arrive que des choses heureuses... depuis vingt ans... Ainsi, pour ne vous citer qu'un exemple du moment, je voulais arriver à Gênes ce soir; hier nous avions un vent de terre, ce matin le vent a sauté au nord; nous filons douze nœuds, et nous arriverons ce soir.

Van-Ritter quitta Santa-Scala pour donner des ordres et hâter ses préparatifs de débarquement.

Santa-Scala fit quelques pas sur le pont pour chercher Gédéon et Debora ; mais il présuma que toute la famille se livrait en ce moment à un repos dont elle avait bien besoin.

Gênes est une ville qu'on découvre de fort loin en mer. On voit d'abord sur un horizon vapoureux des montagnes grisâtres qui ressemblent à des nuages immobiles. Après, une multitude de points blancs et lumineux jaillissent sur ces masses confuses ; insensiblement les objets grandissent et révèlent des formes distinctes. Chaque élan du navire met en relief une de ces richesses monumentales qui sont les meubles d'une ville opulente. On voit d'abord le phare gigantesque, qui, la nuit venue, ajoute une étoile au ciel ; ensuite le dôme de l'église de Carignan, les hauts jardins et les colonnades blanches du palais Doria, les clochers de l'Annonciade et de San-Laurenzo, les grandes lignes anguleuses des citadelles ; la villa Pallavicini, la villa Spinoletta, la villa Durazzo, suspendues aux flancs des rochers, comme les jardins babyloniens, avec les palmes, les aloès et les corbeilles de fleurs.

La frégate de Van-Ritter volait de toutes ses voiles avec des frissonnements d'harmonie aérienne, comme si elle avait eu des yeux et une âme pour jouir de ce tableau. Santa-Scala, debout sur la proue, venait de déposer son bréviaire, après *matines* et *laudes*, et muni d'une lunette d'approche, il cherchait de loin, et à tâtons, quelque chose sur le flanc des Apennins génois.

Van-Ritter s'avança et lui frappant sur l'épaule :

— J'ai déjà découvert ce que vous cherchez, lui dit-il en riant. Tenez, voici une lunette excellente ; essayez-la, vous verrez la villa di Negro comme si vous la teniez au bout de vos doigts.

Santa-Scala prit la lunette, et plaçant l'œil droit sur la petite lentille, il fit tout à coup un mouvement de joie qu'il comprima.

— Eh bien ! ajouta Van-Ritter, vous l'avez reconnu du premier coup ce bon marquis di Negro ? que dites-vous de la surprise que je vous ai faite ?

— Oh ! charmante surprise ! dit Santa-Scala toujours en regardant.

— Il est assis entre deux magnolias, et il regarde la frégate... Il est tout seul.... du moins il était seul quand je le tenais au bout de ma lunette... Est-il toujours seul, seigneur Santa-Scala ?

— Mais... oui... je crois... attendez...

Santa-Scala écarta la lunette et essuya furtivement quelques larmes qui coulaient sur le verre.

— Ah ! voilà de l'émotion ! dit Van-Ritter ; cela me fait plaisir... Il paraît que vous aimez ce bon marquis di Negro comme il mérite d'être aimé... Quant à moi, je pleure avec difficulté... je pleure intérieurement, comme les marins... Je parlerai de votre émotion à di Negro, ce soir : quel plaisir cela va lui faire!.. est-il toujours seul?..

— Oui.

— Il est bien rare qu'il soit seul, à sa villa, poursuivit Van-Ritter ; di Negro a tant d'amis et surtout tant de parasites ! Mais, mon cher seigneur Santa-Scala, vous gardez donc tout le plaisir pour vous ! Laissez-moi donner un dernier coup d'œil à notre ami, avec ma lunette, et après, je vais à mes affaires, et je vous la cède jusqu'à la Darce.

Santa-Scala obéit, mais avec une mauvaise grâce très-évidente.

— L'égoïste ! dit Van-Ritter en prenant la lunette ; et, après avoir regardé avec attention, il ajouta : non, certes, il n'est plus seul.... il y a une femme à côté de lui... Ah ! seigneur abbé, ceci est suspect... On ne versait pas des larmes pour le marquis di Negro... Il y a quelque aventure de Chandernagor là-dessous... Heureusement, Dieu pardonne... et moi aussi... Ah ! voilà un rayon

de soleil qui m'a bien servi; il a donné en plein sur la figure de la femme... elle est très-jeune... et même très-belle... Diable! je crois bien qu'on pleure en revoyant...

— Arrêtez-vous là, dit Santa-Scala, au comble de l'émotion, cette femme est ma sœur.

Van-Ritter laissa tomber la lunette, et serra la main de Santa-Scala, comme pour s'excuser.

— Avez-vous une sœur, vous, capitaine? demanda Santa-Scala, d'une voix qui trahissait des larmes intérieures.

— Moi, je n'ai rien, ni sœur, ni frère. Je compose tout seul ma famille; dans notre état, les parents gênent beaucoup.

— Alors, capitaine, vous ne sauriez comprendre tout ce qu'il y a de doux et d'exquis dans ce nom de sœur, qu'un homme peut donner chastement à une femme... Aujourd'hui, l'amertume se mêle au bonheur de mon retour... Ma sœur Memma est le seul lien qui m'attachait au monde, et il me sera bien difficile de le briser...

— A moins, dit Van-Ritter, que pendant votre si longue absence votre sœur ne se soit mariée...

— C'est impossible, capitaine.

— Oh! impossible, dit le capitaine avec un geste d'incrédulité; je connais la villetta du marquis di Negro; on y fait de la musique jour et nuit; on y danse en toute saison; on y chante toutes les cavatines et tous les duos amoureux de l'Italie; c'est une provocation perpétuelle au mariage. Et puis le marquis aime assez qu'on se marie chez lui, et il ne néglige rien pour ne pas laisser mourir à Gênes un nom illustre sans héritier. Le marquis di Negro a marié la moitié de la noblesse de Gênes, par le moyen des duos de Rossini. Si mademoiselle Memma, votre sœur, a résisté à toutes ces provocations, je la tiens pour femme forte, et je m'inclinerai devant elle avec respect.

— Oh! vous pouvez vous préparer à vous incliner, dit en souriant Santa-Scala; je connais ma sœur : elle a été élevée dans une grande soumission envers son frère; elle ne recevra un mari que de ma main et de ma volonté.

— Au reste, c'est possible, dit Van-Ritter, vous la connaissez mieux que moi.

— J'avoue pourtant, continua Santa-Scala, que je verrais avec plaisir aujourd'hui un établissement honorable dans ma famille; et que je quitterais le monde sans regret aucun, si ma sœur trouvait après moi un protecteur naturel dans un mari, mais un mari comme je le désire pour Memma.

— On peut le trouver en cherchant bien, dit le capitaine.

Et montrant à Santa-Scala un canot qui s'approchait de la frégate, il ajouta :

— Voilà les gens de la douane ou de la santé publique qui viennent nous prendre à l'abordage. Vive la pleine mer! on n'y rencontre jamais ces hommes-là. Quand nous touchons la terre, l'esclavage commence, et nous pouvons dire adieu à la liberté.

— Je suis sûr, dit Santa-Scala en souriant, que vos matelots ne seraient pas de votre avis.

— Ah! je ne parle que pour les capitaines, répondit Van-Ritter.

La frégate se rapprochait sensiblement du port, et déjà l'on pouvait distinguer les aigles *essorans* de marbre qui couronnent le grand bassin du jardin Doria.

IV

La Villetta di Negro.

La villetta di Negro est l'hôtellerie aérienne et embaumée de tous les artistes qui visitent ce musée italien de marbré et de couleurs que toutes les puissantes mains de l'art ont suspendu aux flancs des Apennins.

Ce jour, comme tous les autres jours, il y avait fête chez le marquis di Negro; tous les peintres, les sculpteurs, les architectes, descendus aux auberges de la *Croce di Malta* et de *Michel*, avaient été invités à la villa hospitalière, et à l'heure tiède du soleil couchant, cette caravane de convives montait l'escalier de granit, à pente douce, qui conduit aux jardins aériens du noble poète di Negro : riche et poète, deux admirables qualités qui ont le tort de s'exclure l'une l'autre, hélas ! trop souvent !

Deux jeunes gens, arrivés les premiers à la villetta di Negro, profitaient de la liberté de la campagne, et avant de se faire introduire, ils se promenaient sous une longue treille de pampres et de fleurs, en causant avec cette familiarité que donne en voyage une connaissance vieille de quinze jours.

L'un est Paul Gréant, peintre français, un jeune Parisien, sans fatuité, sans prétention, sans turbulence, agréable et spirituel à son insu, né de bons bourgeois qui, n'ayant jamais souffert dans leur existence routinière n'avaient introduit aucun levain d'aigreur dans le caractère de leur fils. Le père Gréant jouissait à Paris d'une assez belle fortune gagnée dans le commerce des papiers

peints ; sa manufacture, rue Basfroid, qui alimentait deux cents ouvriers du faubourg Saint-Antoine, était une des plus actives et des plus renommées pour la beauté de ses lessins. Le contact du jeune Paul avec d'habiles artistes avait sans doute déterminé sa vocation.

Paul Gréant faisait le voyage d'Italie pour compléter son éducation, comme un ouvrier fait son tour de France ; l'étude de la peinture était pour lui un amusement et non un but de profession : destiné à la richesse et aux ennuis qu'elle donne à ceux qui ne sont que riches, il s'estimait heureux d'avoir cette organisation d'artiste qui procure tant de jouissances et occupe si noblement les loisirs. Paul Gréant avait toute la fraîcheur radiieuse de ses vingt-cinq ans, un maintien aisé, des manières élégantes et simples, un visage charmant, des yeux noirs pleins de douceur, un regard sympathique, un sourire toujours empreint d'une lumineuse sérénité.

Son interlocuteur appartenait à un genre bien opposé ; il se nommait le comte Talormi, et se donnait Zante pour pays natal ; deux choses douteuses, mais fort difficiles à contrôler. C'était un jeune homme de trente ans ; doué de ces qualités physiques assez communes chez les races méridionales ; un brun superbe, à face énergique et colorée, tout hérissé de favoris, de barbe et de cheveux noirs ; ayant les apparences de la vigueur et les réalités de la faiblesse ; sorte d'hercule essoufflé, mensonge vivant.

Talormi, encore imberbe, avait exercé la profession de prestidigitateur sur les places publiques de Venise, de Rome, de Cadix et de Palerme ; élève de Bosco, il avait au moins égalé son maître. Son éblouissante faconde, entremêlée de citations de Métastase et de ritournelles de cavatines, ne pouvait être comparée qu'à l'agilité merveilleuse de sa baguette et de ses doigts. L'oreille et les yeux des spectateurs étaient étourdis et fascinés par ce luxe de

paroles, ces évolutions de gobelets, ces grêles de muscades, ces gammes de *tenore sfogato*; ces frétillements d'arlequin, ces pirouettes d'escamoteur. Le succès du jeune Talormi allait toujours croissant. Un tireur d'horoscope lui dit à Rome, sur la piazza Madama : « *Tu Bosco sarai!* »

Ces exercices développèrent la constitution de Talormi; le frêle et pâle prestidigitateur, chaque jour secoué par la gymnastique d'un métier brûlant, devint un homme colossal et tel que nous venons de le dépeindre. Alors, une idée de génie éclata dans sa tête :

— Je veux, se dit-il, continuer mon métier sous une autre forme, et j'aurai de grands avantages sur mes concurrents. Entrons dans la carrière diplomatique. Je ferai les mêmes tours sur une vaste échelle. Les hommes sont des muscades qu'un doigt habile fait mouvoir; il ne s'agit que de bien garnir la gibecière diplomatique, de jeter des paroles aux oreilles et de la poudre aux yeux.

Un pareil homme est fort dangereux, lorsqu'il descend sur l'arène de la chancellerie, avec de tels avantages; il ferait disparaître Metternich, Talleyrand et Palmerston, sous les évolutions de trois coups de gobelet.

Nous connaissons encore mieux Talormi en vivant auprès de lui.

— Nous sommes arrivés à la villetta un peu avant l'heure, disait Talormi; mais en notre qualité d'amis de la maison, nous devons donner l'exemple de l'exactitude.

— Je vois avec plaisir, dit Paul Gréant, que vous voulez toujours être l'ami de di Negro, malgré...

— Malgré quoi? demanda Talormi avec un sourire qui tournait au sérieux sur les limites de ses épais favoris noirs.

— Eh bien! malgré ce qui s'est passé tout récemment... à cause de certaine proposition de mariage... Vous voyez que je parle avec franchise, comte Talormi.

— Ah ! vous savez cela ? dit Talormi avec un éclat de rire équivoque. Mais rien n'a été sérieux dans cette affaire.. J'avais trop tôt cédé à une idée de désœuvrement... Vous savez, il y a des jours où on s'ennuie, entre deux et cinq heures surtout.. Et alors on se met en tête une folie... l'achat d'un palais, un libretto d'opéra, un projet de mariage... que sais-je !... Eh bien ! pendant cinq minutes, j'avais songé à épouser mademoiselle Memma di Santa-Scala. Un enfantillage d'homme ! Vraiment, ce n'était pas sérieux.

— Mais, pour continuer à vous parler avec ma franchise habituelle, dit Paul Gréant, si vous aviez accepté, cela pouvait devenir sérieux, et vous ne demandez pas une fille en mariage avec l'intention d'être refusé ?

— C'est ce qui vous trompe, dit Talormi, en suspendant, par vieille habitude, ses deux doigts de prestidigitateur devant les yeux de Gréant. Au reste, tout le monde s'y est trompé comme vous... En faisant cette démarche, je n'avais aucun espoir de réussir. C'est un amusement que je me suis donné à moi-même. J'ai trouvé plaisant de me mettre dans une situation inconnue, et de faire une chose en dehors de mes habitudes. Enfin, s'il faut tout vous dire, je crois qu'un jeune homme bien élevé qui fréquente une maison où se trouve une jeune femme nubile, est obligé par convenance de la demander en mariage au moins une fois. On est refusé, tant mieux ! la politesse est faite. Au moins, on ne laisse pas croire à une femme qu'on peut la voir tous les jours sans lui témoigner une fois l'envie de l'épouser.

— Comte Talormi, dit Paul en souriant, cette théorie est fort belle ; mais pour la mettre en pratique avec succès, il ne faut jamais être amoureux.

— Eh ! mon Dieu, jeune homme, qui est-ce qui est amoureux aujourd'hui ? A vingt ans, nous entrons tous

dans les affaires, et nous devenons graves comme des sénateurs. La politique nous absorbe. Vous, par exemple, vous aimez mieux faire la cour à une belle statue qu'à une belle femme. Je vous connais. Moi, j'aime mieux lire un bon chapitre d'économie politique, ou du Manuel du diplomate, que perdre mon temps à écrire un billet doux. Savez-vous bien, Monsieur, que je passe des nuits entières, absorbé dans la méditation, et à la recherche de ces vérités sociales ensevelies dans les arcanes du moment.

A ces mots, Talormi laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme si le poids de ces arcanes l'eût accablé.

Avec sa louable candeur, Paul Gréant fut subjugué par la vérité dramatique de Talormi, et il allait lui offrir son appui moral, lorsque la terrasse de la villetta se peupla de ce monde brillant qui est la société ordinaire du marquis di Negro.

La jeune femme qui paraissait faire les honneurs de la maison était Memma di Santa-Scala. Elle avait alors vingt et un ans, et si elle eût, en ce moment, échangé sa robe blanche de campagne contre la robe de gala, elle aurait sans doute ressemblé à la divine comtesse génoise immortalisée sur une toile du palais Durazzo par le pinceau d'Antoine Van-Dick.

— Qu'elle est belle ! dit Paul Gréant les mains jointes.

Cette exclamation involontaire fut recueillie par Talormi, qui, prenant le bras de Paul, dit avec nonchalance :

— Sans doute, elle est belle ; mais vous trouverez dans Gênes mille jeunes femmes au moins aussi belles que Memma. D'abord, je n'ai jamais vu de Génoise laide. C'est ici vraiment que le beau sexe est bien nommé. Au reste, tout est beau dans ce pays : les palais, les marbres, les églises, les tableaux, les statues, les fleurs, la mer, les jardins, les montagnes ; comment les femmes n'y seraient-elles pas admirables, puisqu'elles naissent et gran-

dissent au milieu de toutes ces magnificences de la nature et de l'art ? Monsieur Paul Gréant, je veux vous présenter demain au palais Serra, et je vous promets une exhibition de femmes génoises qui vous feront oublier tout ce que vous avez vu de beau jusqu'à ce jour.

— Non, non, seigneur comte, dit Paul, toujours en marchant vers la porte de la villetta ; non, vous ne me montrerez jamais, à moi qui juge en artiste, une autre Memma, jamais.

— Je vous en montrerai cent.

— Jamais, comte Talormi, poursuivit Paul avec un enthousiasme mal contenu ; jamais vous ne trouverez ces yeux d'iris velouté, cet ovale exquis d'un visage couronné par de si beaux cheveux noirs, soutenu par un cou si pur ; cet ensemble adorable d'un corps divin qui fait si bien augurer des détails invisibles par les détails connus ; cette grâce suprême qui flotte autour d'elle comme son atmosphère, et lui crée à chaque pas des adorateurs qui n'osent pas devenir ses amoureux. Non, seigneur Talormi, votre Olympe du palais Serra n'a que les plus belles femmes de Gênes, il lui manque cette divinité.

— Diable ! murmura Talormi à travers des dents serrées, si vous ne m'avez pas parlé en artiste, vous êtes au moins un adorateur de Memma.

— Je parle en artiste, dit Paul en essayant un ton léger. Oh ! si vous eussiez entendu ce matin mon dithyrambe devant la comtesse Brignole de Van-Dyck, j'en ai dit bien davantage, et cependant ce n'est qu'un tableau.

Paul Gréant comprenait qu'il s'était trahi aux yeux d'un homme, son douteux ami de la veille ; cette subite irradiation de beauté qui venait de luire sous les palmiers de la villa di Negro avait brûlé son front d'un instant de folie, comme un coup de soleil tombé du zénith sur la tête nue du voyageur.

Cependant cette imprudence regrettable avait éclairé Paul sur les secrètes intentions et la fausse franchise de Talormi. Le diplomate prestidigitateur venait de prouver par quelques paroles légèrement hasardées, qu'il est plus difficile de cacher une pensée qu'une passion. Dès ce moment, chacun vit dans l'autre un rival.

Après les échanges de politesses banales et les phrases interrompues qui sont les préliminaires d'un dîner de cérémonie, on se mit à table dans une délicieuse galerie, tout illustrée de peintures, et dont chaque fenêtre est un œil ouvert sur le golfe ligurien.

On s'entretint naturellement de la frégate qui venait d'entrer en rade, parce qu'un événement de cette nature défraye toujours le début d'une conversation dans un port de mer.

— C'est une frégate française, dit le marquis di Negro ; c'est, je crois, *la Junon*, qui était en station à Naples.

— Marquis di Negro, dit le consul anglais, ne faites-vous pas erreur ?

— Je ne crois pas, seigneur consul, dit le maître de la villa. Il est vrai que je ne me suis pas servi de ma lunette ; mais j'ai vu les couleurs du pavillon.

— Prenez garde, marquis, dit Talormi en affectant une pose distinguée et sa voix la plus musicale, les couleurs trompent quelquefois. En me promenant tout à l'heure dans le jardin Doria, j'ai vu la frégate d'assez près, et j'ai parfaitement reconnu le pavillon de Hollande...

— Ah ! c'est bien possible, dit le marquis di Negro ; les deux pavillons se ressemblent de loin ; j'ai pu me tromper

— Je n'ai pas vu le pavillon, moi, dit le consul ; mais j'ai reconnu, à la marche, que ce n'était pas une frégate française.

— Est-ce un éloge ou une épigramme, consul ? demanda Paul Gréant.

— Monsieur est Français ? demanda le consul en riant. Paul fit un signe affirmatif.

— C'est un éloge, ajouta le consul.

— Il ne faudrait pas que mon ami le capitaine Van-Ritter entendît cette phrase du consul, dit le marquis di Negro.

— Eh bien ! justement, marquis di Negro, dit Talormi, c'est la frégate de Van-Ritter ; c'est *la Bérénice*.

— Serait-ce possible ! s'écria le marquis.

— Il n'y a pas à en douter, poursuivit Talormi ; la *vigie* l'a signalée ce matin.

— Ce diable de Talormi sait tout ce qui se passe sur terre et sur mer ! remarqua di Negro en riant avec une malignité douce.

— Moi ! risposta Talormi un peu déconcerté. Eh ! mon Dieu, marquis di Negro, vous me faites trop d'honneur. Je ne sais que ce que le hasard m'apprend. On en parlait à la bourse-*dei Bianchi*, où je vais chaque jour m'informer de la cote des fonds publics, et on rattachait l'arrivée de Van-Ritter à je ne sais quelle affaire diplomatique survenue entre la cour de Rome et la cour des Pays-Bas. Les financiers savent tout.

— Ma foi, dit le marquis, je désire que la nouvelle soit vraie. J'aime beaucoup Van-Ritter ; c'est un caractère original et qui apporte la joie dans une maison. Nous l'aurons ici probablement demain, ou ce soir peut-être ; mais il ne faut pas lui dire que les frégates hollandaises ont une marche inférieure... Diable ! il ferait sauter ma villa comme une sainte barbe !

— Au reste, dit Talormi avec un ton sensé de gravité philosophique, ce patriotisme est honorable ; chaque nation maritime se croit la première dans l'univers, et elle a raison.

— Personne n'a le droit d'empêcher aucune nation d'être de cet avis, dit le consul.

— Mais il me semble, monsieur le consul, dit Memma au milieu d'un profond silence, que chaque nation compte, dans son histoire, des noms glorieux de marins. Il y a même un nom qui efface Doria, Nelson, Ruyter, don Juan d'Autriche, Jean-Bart, Duguay-Trouin; il y a un homme qui a plus fait pour la gloire de la marine, que tous les amiraux anglais... Vous me regardez tous, Messieurs, comme si vous ne devinez pas?..

— Elle a raison! dit le marquis di Negro d'un ton de triomphe.

— Cet homme, poursuivit Memma, est notre compatriote et mon aïeul, Christophe Colomb.

Toutes les têtes s'inclinèrent sur les assiettes, et le consul anglais, prenant un verre de champagne, fit un salut respectueux et but à la mémoire de l'illustre Génois.

L'éclat d'une voix marine se fit entendre sur la terrasse: les convives ne parlèrent plus, et deux hommes entrèrent dans la galerie du festin.

Memma poussa un cri de joie, et, se levant avec vivacité, elle se précipita dans les bras de son frère Santa-Scala. Le marquis di Negro et Van-Ritter n'avaient pas assez de leurs quatre mains serrées pour s'exprimer toute leur joie.

— Eh bien! que dites-vous de cette surprise? tonnait Van-Ritter en s'asseyant entre Memma et le marquis. J'ai parié ce matin avec moi-même que je dînerais ce soir ici. Il est vrai que ma *Bérénice* laisse le vent en arrière. C'est la première voilière de toutes les marines possibles. Il n'y a que la Hollande pour découper un vaisseau... Pardon! il n'y a pas d'Anglais ici?

— Non, dit le consul anglais, il n'y a que des amis.

— Tant mieux! poursuivit Van-Ritter, je ne veux humilier personne... Nous aurons beaucoup d'aventures à vous raconter... Ce sera pour demain. Aujourd'hui nous

avons oublié hier; nous sommes tout à ce bon marquis di Negro, et à...

Van-Ritter se tourna vers Memma, qui ne s'occupait que de son frère, et demeura comme foudroyé d'admiration devant la beauté de la jeune femme, sa voisine; cependant, après une courte interruption de saisissement, il parvint à terminer sa phrase.

— Et à... mademoiselle Memma di Santa-Scala.

En entendant prononcer son nom, Memma regarda son voisin avec un visage illuminé d'une joie céleste, et lui prenant la main, elle lui dit :

— Capitaine, je sais tout; mon frère m'a tout dit en deux mots.

Van-Ritter chercha une réponse; il essaya des mots, commença une phrase, et ne termina rien. On comprend la timidité de cet intrépide marin, qui passait tout à coup de son banc de quart d'anachorète dans les rayons enivrants de la divine Memma.

Un nuage sombré courut devant les yeux de Paul Gréant; l'éclat du jour disparut pour lui; un serrement de cœur l'étouffa : tout ce qu'il entrevit en ce moment par instinct amoureux fut horrible. Cependant le jeune homme s'excita pour recomposer sa figure, et forçant le sourire à revenir, il dit à son voisin :

— Voilà un marin bien lourd et bien mal appris. C'est le vrai loup de mer hollandais; un genre d'homme fort peu dangereux pour une femme... n'est-ce pas?

— Mais, dit le voisin impartial, je ne suis pas de votre avis. Cette figure de franc marin me plaît; il n'a pas le ton et les manières du monde, oui; est-ce sa faute? Un vaisseau n'est pas un salon. N'importe! ce capitaine est le gentilhomme de la mer.

Le repas fini, les convives se levèrent, et Santa-Scala fit signe à Van-Ritter d'offrir son bras à sa sœur.

Le marin ne comprit pas, et attendit un troisième signe. Alors Memma sourit, et dit avec une grâce exquise :

— Capitaine, donnez-moi le bras, et allons voir la mer et votre frégate.

Van-Ritter ne se possédait plus; il avait oublié même la mer, même la terre, presque son vaisseau. Son bras si robuste fléchissait sous le poids du bonheur, représenté par une manche de mousseline.

Ce bonheur pourtant n'était pas complet sans le supplément que la gracieuse parole de Memma venait de promettre.

Tous les convives suivaient Memma et Van-Ritter.

On traversa un petit bois de lentisques et d'acacias, qui aboutissait à l'extrémité d'un rocher taillé à pic. Le crépuscule, cette aurore éclatante du soir dans les beaux pays, permettait de voir de l'autre côté un belvédère qui dominait le golfe, le port et la ville. On arrivait à ce point culminant par un pont léger, suspendu sur un précipice.

Le petit pont traversé, Van-Ritter entra dans le kiosque, et suivit la direction indiquée par le doigt de Memma. Le marin poussa un cri de joie en découvrant sa belle frégate à l'ancre, qui semblait rire aux brises du soir, en agitant ses flâmmes et ses pavillons.

— Voilà, dit Van-Ritter, un kiosque qui a été bâti tout exprès pour moi; c'est comme la poulaine d'un vaisseau qui regarde le golfe. Si je passe quinze jours à Gênes, je viendrai souvent à bord de ce belvédère. Lorsqu'on est sujet au mal de terre, comme moi, on peut se guérir ici.

Cette plaisanterie de marin fit sourire les auditeurs, excepté Paul Gréant. Quant au comte Talormi, il était trop bon diplomate pour ne pas s'associer en toute occasion à la gaieté de ses voisins.

Paul se souvint des usages de Paris, et profita de cette liberté si ingénieuse et si admirablement découverte aux

rives de la Seine, cette liberté qui autorise un homme à quitter une compagnie nombreuse, sans faire le geste d'un salut, sans dire le moindre mot d'adieu, et que les Italiens appellent *alla francese*. Honneur au Parisien de génie qui inventa une si commode manière de sortir d'un salon ! Paul s'imaginait naïvement que personne ne remarquait cette sortie, assez semblable à une fuite ; mais il y avait là deux regards qu'aucun subterfuge ne pouvait mettre en défaut : Memma et Talormi avaient suivi des yeux le fugitif sur le pont du belvédère et sous les premiers arbres du petit bois.

V

Projet de mariage.

En arrivant à Gênes, Josné Costantini ne perdit pas une heure dans les intérêts de son commerce, qui était sa vie et sa distraction. Il loua, dans le quartier San-Pietro d'Arena, une petite maison qui avait quelques points de ressemblance avec celle du littoral africain, ce qui lui permit de reprendre ses anciennes habitudes et de confier encore sa petite barque à une prudente immersion, sous la garde du fidèle Argus. Avec une intelligence, commune à tous ceux de sa nation, il se mit au fait des choses du commerce, après avoir causé quelques heures à la bourse *dei Bianchi* avec des coréligionnaires génois ; et même, le premier jour, il fit une excellente affaire, en achetant des marchandises à très-bas prix dans une vente d'expropriation.

Entre autres moyens que Costantini imagina pour aug-

menter sa richesse; en la couvrant toujours d'un mystère impénétrable, il voulut que Debora colportât et offrît de maison en maison, les marchandises légères qui se vendent assez bien au détail, surtout quand elles sont présentées par une très-jeune fille, pleine de gentillesse, de grâce enfantine et d'assurance précoce. Debora de bonne heure habituée à courir dans les ravins sauvages de l'Afrique, où les passants ne peuvent être que des bêtes fauves, Debora qui venait d'entrer dans la vie au milieu d'une bataille et d'une dévastation, se trouvait parfaitement à son aise dans les rues de Gênes, chez un peuple plus hospitalier, qui parlait en musique, habitait des palais de marbre et jouait toujours avec des fleurs.

On a donné à Gênes le surnom de *superbe*; elle est bien mieux que superbe; elle est charmante; la grâce y court les rues; les yeux y sont toujours réjouis par des aspects délicieux; on y rencontre à tous les pas d'adorables perspectives de jardins, de fontaines, d'orangers, de portiques, de vaisseaux, de citadelles, dans une atmosphère d'ombre, d'azur, de rayons; et quelquefois toutes ces choses se fondent et composent un ensemble si ravissant, qu'il ne paraît point appartenir à la réalité, comme un tableau de Claude Lorrain. Aussi le lambris d'une chambre est lourd sur la tête du voyageur débarqué à Gênes; un attrait irrésistible l'oblige à marcher dans cette ville qui est un musée de marbre, un jardin d'Armide, une hôtellerie de marins, une sœur italienne de Madras et de Ceylan. D'ailleurs, d'autres accessoires y provoquent la locomotion: le pavé, doux comme l'acier poli; la beauté des rues, la beauté des femmes, la beauté du ciel.

Cependant, comme dans la meilleure des villes et chez le meilleur des peuples, on peut rencontrer de mauvais instincts, Debora se faisait accompagner par le fidèle Mitry dans ses courses de colportage. Le chien suivait sa jeune

maîtresse de l'air d'un homme grave qui connaît ses devoirs; il ne se laissait jamais emporter aux vagabondes fantaisies de ceux de son espèce; les traces des pieds de Debora étaient toujours scrupuleusement retouchées par ses pattes; il savait que la faiblesse a besoin d'un protecteur vigilant, et il s'estimait heureux de remplir ce rôle auprès de Debora. Mitry connaissait même la nature des dangers sérieux que pouvait courir la jeune fille. Aussi montrait-il beaucoup de bienveillance pour les femmes qui, ravies de la grâce naïve de Debora, lui donnaient en passant une caresse; mais si un homme osait lui dire un mot leste ou effleurer du doigt une bouclé de ses beaux cheveux, cet imprudent entendait aussitôt rugir un lion de l'Atlas dans les rues de Gênes; il voyait deux files de dents molaires s'aligner au fond d'une gueule écumante, et deux tisons luire sous un front hérissé de poils convulsifs. Debora, d'un signe de sa petite main, apaisait la juste colère de Mitry; le lion redevenait agneau, et l'insolent agresseur, pâle d'effroi, méditait le projet d'un *ex-voto* à l'église de Carignan.

Le commerce de la colporteuse marchait bien; Costantini se débarrassait, par le gracieux intermédiaire de sa fille, d'une foule d'articles levantins ou génois, appartenant à la bijouterie fausse, et vendus pour tels aux hommes et aux femmes qui, en Italie, se contentent d'un mensonge provisoire en or, en attendant la vérité. Les nobles dames de la strada Balbi, assises devant la grille de la nymphée, appelaient souvent Debora, et lui achetaient des étoffes levantines, de petits ouvrages en filigrane, des pantoufles d'odalisque, avec un bénéfice de cinquante pour cent, prémédité par Costantini. Pendant que ces marchés se débattaient au seuil de l'orangerie, Mitry, posé en sphynx au seuil de la porte, attendait toujours avec inquiétude le retour de sa maîtresse, et d'une oreille inclinée et soucieuse

il écoutait tous les bruits intérieurs de la maison, pour s'assurer qu'ils étaient innocents et n'exigeaient de lui aucune intervention.

Le jeune Gédéon Costantini n'avait aucun goût pour le commerce; mais il se gardait bien de confier cette répugnance à son père, qui en aurait gémi et l'aurait trop surveillé. L'indépendance de l'artiste était son rêve; né avec le sentiment des grandes et nobles choses, il cachait, sous une réserve prudente, l'enthousiasme que lui inspirait l'Italie, cette terre des arts et de l'antique liberté; son cœur battait ardemment à l'idée qu'il assisterait peut-être un jour au réveil, ou pour mieux dire à la résurrection de cette vieille reine du monde, et, dans son oisiveté du moment, il voulait préparer ses forces intellectuelles au travail de l'avenir.

Gédéon avait seul le secret de la fortune de son père; abrité contre les nécessités de la vie et maître de tous ses loisirs, il étudiait le pays et le monde au milieu duquel il vivait, cherchant à découvrir, dans les ténèbres et le silence d'un État despotique, les symptômes d'un affranchissement prochain. Il suivait les lieux publics, écoutait ce qui se disait, saisissant au vol, dans les gestes, les réticences, les phrases à double interprétation, le sens caché de la pensée populaire qui ne se manifestait qu'avec une timidité prudente, comme une énigme dont il fallait trouver le mot.

Bientôt vint le jour de la présentation de la famille juive au palais Santa-Scala. Memma elle-même, après avoir entendu de la bouche de son frère le récit des derniers événements, avait manifesté le désir de connaître les Costantini, ces malheureux proscrits sauvés de la bataille, de l'incendie et de la mer. Santa-Scala les introduisit devant sa sœur, qui fut d'abord frappée de la beauté de la jeune fille, que Gédéon avait fait habiller dans un costume

enfantin à la mode de l'Orient. Gréant se trouvait par hasard à cette présentation; Talormi y était aussi; mais lui ne se laissait jamais guider par le hasard; il voulait tout voir, et il savait toujours où il allait et [quelle intention dirigeait ses pas.

Memma reçut la famille avec cette bonté expansive qui caractérise l'hospitalité italienne et met à l'aise tout de suite les étrangers. Debora excita les éloges des hommes; mais, trop jeune fille pour s'en émouvoir, elle n'écoutait que d'une oreille distraite, et regardait d'une attention réjouie le beau jardin du palais tout rempli d'arbres d'Orient, de conques de marbre, de gerbes d'eau vive, d'ombres douces, de statues de déesses et de dieux.

— Debora, lui dit Memma, ce jardin vous plaît-il?

L'enfant sourit et fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien! poursuivit Memma, vous pouvez y venir jouer tous les jours.

— Avec Mitry? demanda la jeune fille.

— Qu'est-ce que Mitry? dit Memma en riant.

— C'est mon chien, répondit Debora d'un ton fier.

— Avec Mitry, bien entendu, mon enfant. Un petit épagneul, sans doute?

— Oh! non, Madame, dit Debora en élevant sa main au niveau de sa tête; Mitry est grand comme moi.

— Nous le recevrons comme il est, dit Memma en riant; mais il faudra bien lui recommander de respecter les fleurs.

— Oh! n'ayez pas peur, Madame, dit Debora d'un air sérieux; Mitry aime les fleurs comme moi; il aime l'eau, le gazon, les arbres, et il est très-sage dans un jardin. Vous verrez.

— Mais elle est charmante, cette belle enfant! dit Talormi en prenant une main de Debora, et elle parle italien comme un ange de Raphaël

Debora regarda Talormi d'un œil triste et retira sa main.

— L'italien, dit Santa-Scala, est la langue de la Méditerranée; on le parle dans l'archipel ionien, en Afrique et dans toutes les Échelles; mais la petite Debora le parle beaucoup mieux que ses compatriotes, il n'y a point de mélange de langue franque et de grec vulgaire dans son italien.

— Ma sœur apprend tout avec une grande facilité, dit Gédéon.

— Aimez-vous la lecture, mon enfant? demanda Memma en posant son bras autour de la taille de la jeune fille.

— Oui, Madame; mais je n'ai pas de livres.

— Comme tous ceux qui aiment la lecture, dit Talormi. Quand je vois une vaste bibliothèque, je parie toujours que le maître de la maison ne lit jamais. Nous donnerons des livres à cette belle enfant.

— Nous avons de l'argent pour en acheter, dit Debora d'un ton fier.

— Très-bien! poursuivit Talormi; j'aime cette fierté dans cet âge; voilà qui annonce un caractère déjà formé.

— Et vous, monsieur Costantini, dit Memma, comptez-vous vous fixer à Gênes?

— Oui, Mademoiselle, répondit Josué les yeux baissés, en caressant son chapeau, je cherche une boutique dans le quartier marchand; il faut bien songer à travailler, à gagner son pain, à nourrir sa famille. Mais à Gênes le gouvernement est encore bien dur pour les pauvres Israélites?...

— On disait à Tunis, remarqua Santa-Scala en souriant, que le père Costantini avait amassé quelque bien et...

— Oh! Monsieur, interrompit Josué, les gens sont comme ça. Lorsqu'on voit un homme qui ne doit rien à personne, on dit qu'il est riche... Moi, à la fin de l'année,

avec de l'économie, je lie les deux bouts; voilà tout mon bien.

— Au reste, cela ne regarde personne, ajouta Santa-Scala. Josué Costantini est un honnête homme. La probité est la plus belle richesse qu'un père puisse céder à ses enfants.

— C'est ce que je répète tous les jours à ma famille, dit Talormi d'un ton pénétré.

Un domestique, qui entraît d'un air mystérieux, suspendit l'entretien. Santa-Scala, qui attendait une visite annoncée comme très-importante, lui fit un signe et le congédia.

Ce signe voulait dire : je comprends et je sors tout de suite.

Memma, qui suivait tous les mouvements de son frère, se leva, et dit, en distribuant de gracieux regards à tout le monde.

— Si ces Messieurs veulent visiter notre jardin?...

Et en même temps elle ouvrit la fenêtre basse qui servait de porte à la nymphée.

— Excusez-moi, dit Santa-Scala, je vous laisse à votre promenade.

Paul Gréant, qui n'avait rien dit, selon l'usage des amoureux, quand il y a trop de monde autour de la femme qu'ils aiment, sortit de son coin avec vivacité pour offrir son bras à Memma. Talormi, qui ne perdait jamais une occasion d'exercer son ancien métier, saisit avec adresse Paul Gréant, lui fit faire un demi-tour, le mit sur les pieds de Santa-Scala et lui escamota le bras de Memma.

Santa-Scala, sans se douter de l'intention de Paul Gréant, le prit affectueusement par la main; puis il fit signe à Gédéon d'approcher, et, prenant un ton paternel, il dit :

— Monsieur Gréant, je veux vous donner un ami; c'est

le plus beau présent que je puisse vous faire, et vous serez dispensé de chercher. Cet ami, le voilà : c'est Gédéon Costantini. Je le connais; il est digne de toutes les nobles affections. C'est un jeune homme dévoué, brave, énergique, plein de cœur, et je crains pour lui l'exagération de ces brillantes qualités. Ainsi, vous, Gréant, qui êtes prudent et sage comme vos frères du Nord, vous corrigerez, par votre exemple et vos conseils, les vertus de cet enfant du Midi. Je l'ai vu naître à Smyrne; je l'ai vu grand de courage à Tunis; j'ai vu mourir héroïquement sa mère!.. Gréant, je vous confie Gédéon... Jeunes gens, donnez-vous la main. Soyez Jonathas et David.

Paul et Gédéon, émus aux larmes, s'inclinèrent devant Santa-Scala, se serrèrent les mains comme de vieilles connaissances, et le bras lié au bras; ils entrèrent dans le jardin, où Lebora, fleur vivante, courait au milieu des fleurs.

Le visiteur attendu était Van-Ritter, et l'affaire mystérieuse ne tarda pas à se révéler à Santa-Scala.

— Vous ne devinez pas? dit le marin en courant à lui les bras ouverts.

— Non, cher capitaine.

— Vous ne pensez donc jamais à moi? dit Van-Ritter..

— Qu'osez-vous dire là, capitaine? Moi, ne jamais songer à vous! Moi qui vous dois tant de reconnaissance! moi qui vous dois la vie et la vie de tout un équipage! je pourrais vous oublier, vous, mon brave Van-Ritter, vous que Dieu a conduit par la main sur la vague où nous allions tous périr! Oh! par humilité chrétienne, je suis prêt à subir en silence tous les reproches, mais je me révolterai toujours si je suis accusé d'ingratitude.

— Santa-Scala, si vous n'aviez pas tout de suite pris feu comme une sainte-barbe, je vous aurais arrêté à votre premier mot; mais vos phrases ont le vent en poupe, et j'ai

lâissé passer la bourrasque, sans essayer de faire prendre un *ris* à vos voiles. Qui diable songe à vous appeler ingrat ! Seulement, je ne comprends pas, mon ami, que vous n'ayez pas deviné le motif de ma visite, lorsque je vous l'annonce d'un ton si mystérieux.

Santa-Scala regarda un Olympe de Luca Giordano qui décorait le plafond de la galerie ; mais il n'y trouva pas le mystère du marin.

— Mon cher Santa-Scala, dit Van-Ritter d'un ton de compassion, je vous aurais cru plus de perspicacité dans l'esprit.

— Ah ! j'y suis, j'y suis, s'écria Santa-Scala, en battant des mains.

— A la bonne heure ! il était temps ! dit le marin. Eh bien ! voyons, là, franchement, cela peut-il se faire ?

— Mais certainement, rien n'est plus facile.

— Embrassons-nous, mon cher Santa-Scala, mon cher frère.

— Oui, Van-Ritter, c'est bien le nom que je veux vous donner, mon cher frère...

— Eh ! interrompit le marin, il n'y en a pas d'autre, il me semble, puisque j'épouse votre sœur.

— Vous épousez ma sœur ! dit Santa-Scala d'un air de stupéfaction et en ouvrant des yeux démesurés.

— Comment ! comment ! murmura Van-Ritter avec un regard fixe et ébahi, ce n'est pas ce que vous venez de comprendre ?

— Non.

— Et qu'avez-vous compris.

— Mon cher Van-Ritter, excûsez-moi. Je sais que toutes vos pensées sont toujours fixées sur votre vaisseau, et je croyais que vous veniez réclamer mon crédit pour être autorisé à prendre à votre bord les matelots de notre pauvre navire naufragé.

— L'un n'empêche pas l'autre, mon cher Santa-Scala; votre idée est bonne; mais la mienne est meilleure, qu'en dites-vous? Voilà une demande en mariage qui a été faite d'une étrange façon... Eh bien! voyons, qu'en pensez-vous?... Est-ce que nous ne sommes plus frères maintenant?

— Van-Ritter, mon ami... votre demande tombe comme un coup de foudre. Il m'est bien permis de réfléchir un peu.

— Pourquoi réfléchir? Est-ce que je suis un inconnu? un aventurier? un forban? J'ai les plus beaux états de service de la marine hollandaise; je serai vice-amiral à la première promotion, le roi me l'a dit. J'ai une fortune très-ronde; je suis fâché que votre sœur soit riche; mais, enfin, il faut qu'elle ait un défaut, et j'aime mieux celui-là. Memma est libre, je suis libre aussi. Point d'engagement des deux côtés: Qu'y a-t-il donc à réfléchir? Nous pouvons nous marier demain, si cela nous convient. Mariez-nous.

— Mon cher Van-Ritter, dit Santa-Scala avec douceur, vous traitez les affaires sérieuses de la terre un peu trop en marin, et...

— C'est vrai, interrompit le capitaine; mais la faute en est à notre métier. Vous savez cela, puisque vous en êtes comme moi. Le temps est toujours sur nos talons. Nous n'avons pas les loisirs des autres hommes pour nouer une intrigue et nous amuser aux préliminaires: il nous faut tout enlever à l'abordage. Sais-je si je serai à Gênes demain soir?...

— Tout cela est juste, dit Santa-Scala.

— Vous êtes le frère de Memma, poursuivit Van-Ritter, vous lui tenez lieu de père; c'est donc à vous que je m'adresse, et je suis sûr de réussir, parce que vous me seconderez...

— Quant à moi, dit Santa-Scala, je n'ai aucune objection à faire contre ce mariage ; il me sera même doux d'appeler du nom de frère celui qui m'a sauvé, moi et mes braves compagnons de mer ; il me suffira de faire valoir ce motif tout-puissant pour décider ma sœur, au cas très-peu probable que Memma eût de la répugnance pour le mariage en général.

— Ma foi, dit Van-Ritter, j'ai la franchise du marin : si vous croyez que ce soit là un moyen décisif, comme influence légitime, pourquoi n'en useriez-vous pas ?

— Au reste, je ne ferai que mon devoir, reprit Santa-Scala. Memma est soumise aveuglément à mes volontés. Je n'userais certes point de mon pouvoir de frère pour l'engager dans un avenir équivoque ; mais lorsqu'il s'agit de son bonheur et de ma reconnaissance, je n'hésite point. Vous avez toutes les qualités que j'exigerais dans le mari de Memma, et, s'il est écrit là-haut qu'elle doit se marier, je consens de tout mon cœur à lui voir prendre votre nom.

Van-Ritter et Santa-Scala se serrèrent les mains ; le premier sortit du palais, emportant la plus heureuse des promesses, avec cette allure triomphante que donne un succès certain et complet.

Santa-Scala rejoignit la société des visiteurs dans le jardin où elle était disséminée. Gédéon se promenait d'un air grave et méditatif ; Costantini, assis sur un banc de gazon, lisait dans la feuille commerciale de Gênes les *entrées en libre pratique* des navires du Levant, avec les articles détaillés de leurs *colis*. Debora, en très-jeune fille qu'elle était, n'avait pas voulu s'éloigner de Memma, et se faisait dire le nom et l'histoire des statues mythologiques du jardin. Talormi retenait Gréant auprès de lui avec une longue dissertation sur la décadence de la peinture en Italie. L'arrivée de Santa-Scala réunit bientôt tout ce monde sur un seul point. Memma, qui savait lire sur le

visage de son frère, comprit tout de suite qu'il entrait au jardin avec une confiance mystérieuse, et dès ce moment elle prit l'attitude froide d'une femme qui n'aspire qu'à être seule et tâche de le faire comprendre poliment aux visiteurs.

Talormi dit à l'oreille de Gréant :

— Saluons mademoiselle di Santa-Scala et retirons-nous. Elle veut probablement sortir avec son frère.

Gréant fit un signe d'adhésion, et tout en prenant congé de Memma, il offrit à la petite fille une superbe fleur qu'il venait de cueillir.

— Je vous remercie, Monsieur, dit l'enfant avec un sourire charmant; mais je veux savoir le nom de cette fleur.

— C'est l'*yuca gloriosa*, Mademoiselle, répondit Paul.

— Oh! quel nom difficile! C'est égal, je le retiendrai : en quelle langue est-il, Monsieur?

— En latin, Mademoiselle, comme le nom de toutes les fleurs rares.

— Et pourquoi met-on des noms latins aux fleurs qu'on ne donne qu'aux femmes?

— Ah! dit Memma en riant, elle m'embarrasse beaucoup avec ses questions. Monsieur Paul Gréant, répondez à celle-là.

— Mademoiselle, dit Paul en s'inclinant d'un air de modestie, il n'y a rien à répondre. Je communiquerai cette demande à l'Académie des sciences de Paris par le prochain paquebot.

— J'attendrai, dit Debora.

— Vous en avez bien le temps, Mademoiselle.

Paul baisa la petite main de Debora, qui prit une pose de grande dame pendant cette cérémonie d'adieu.

Talormi et Paul sortirent les premiers; la famille juive se retira ensuite. Debora, en embrassant Memma, lui dit à voix basse, comme une confidence trop précoce :

— Monsieur Paul Gréant me plaît beaucoup ; mais l'autre, non.

Quand Santa-Scala fut seul avec sa sœur dans le jardin, il commença un long discours détourné, en forme de prologue, pour arriver à l'affaire importante dont l'avait chargé Van-Ritter. Nous apprendrons plus tard le résultat de cet entretien, où l'autorité sainte était du côté du frère, et la soumission aveugle du côté de la sœur.

VI

Souvenir de Van-Dyck.

C'est surtout au début d'une longue histoire, lorsque le drame marche encore pour ainsi dire à la lisière, que les détails mitoyens, broussailles de la narration, doivent être supprimés.

Ainsi, en annonçant le mariage du capitaine Van-Ritter avec mademoiselle Memma di Santa-Scala, qu'est-il besoin de détailler avec minutie tous les préliminaires bourgeois qui ont amené cet incident si vulgaire dans la vie et l'histoire ? Rien d'ailleurs de plus naturel et de plus facile à prévoir qu'un pareil mariage. Un marin, dans toute la force de la seconde jeunesse, arrive au milieu d'une fête, chez un ami, et tombe de son banc de quart goudronné sur le siège d'un festin enivrant, éclairé par le soleil italien, embaumé par la mer et les fleurs, présidé par une jeune femme divine, dont il vient de sauver le frère en péril de mort. Placez tous les navigateurs célibataires dans la même position, depuis Euthimènes et Pithéas jusqu'à Van-Ritter, ils se marieront tous et tout de suite, car les

marins n'ont point de temps à perdre; c'est par la fin qu'ils commencent un roman d'amour, et le lendemain des noces ils demandent à être aimés.

Toutefois, cette façon de se marier à la voile peut rencontrer quelques inconvénients, inséparables de la profession amphibie de l'époux. Un capitaine de vaisseau ne sait jamais positivement où il va; il ne connaît jamais sa destination; il est soumis en aveugle au caprice d'une amirauté variable; il a toujours dans ses mains des dépêches scellées, qu'il ne peut ouvrir qu'à telle date ou sous telle latitude; et au moment où il jette l'ancre, une lettre s'ouvre et lui crie de *déraper*. Un capitaine devrait toujours répondre comme Ésope : *Je n'en sais rien*, lorsqu'on lui demande : *Où vas-tu?*

Deux rivaux se réconcilient ou font semblant de se réconcilier, lorsqu'un troisième plus heureux arrive et épouse à l'improviste le doux objet d'une rivalité amoureuse. Lorsque ce coup de foudre retentit aux oreilles de Paul Gréant : « Le capitaine Van-Ritter épouse mademoiselle Memma, demain! » le malheureux jeune homme faillit se briser la tête contre un rocher saillant du petit sentier qui conduit à la villetta. Un domestique du marquis di Negro l'avait ainsi foudroyé en passant.

Paul se rendait chez le marquis; ses pieds restèrent cloués à mi-côte, et ses regards suivirent longtemps l'étourdi messenger qui descendait joyeusement à la ville, pour faire sans doute une de ces commissions qui se rattachent aux préparatifs d'un mariage improvisé.

Après l'accès de désespoir, la réflexion arrive en pareil cas et console un peu.

— C'est impossible! dit Paul en montant deux degrés du sentier de la villetta; c'est impossible!

Cependant il s'arrêta, car l'homme qui dit : c'est impossible! tout haut, ajoute tout bas : c'est possible! Devant

cette perplexité intolérable, un seul parti reste à prendre : marcher droit à la recherche de la vérité.

Le plus sûr et le plus court moyen de s'éclairer sur ce doute terrible était de poursuivre son chemin jusqu'à la villetta ; mais Paul Gréant recula devant une révélation faite en public, et dont les suites pouvaient devenir scandaleuses, parce qu'il ne se sentait pas le courage de supporter froidement la confirmation officielle de ce malheur. Cette sage pensée lui fit rebrousser chemin ; il descendit la côte et se dirigea vers la maison de Talormi, piazza Mari, devant l'Annonciade.

Le diplomate fermait sa porte lorsque Paul Gréant parut.

Ils s'abordèrent avec une froideur polie, comme deux hommes qui se détestent et qui sont forcés de vivre ensemble ; Paul Gréant lui dit avec une voix maintenue par son énergie au diapazon ordinaire :

— Voilà un hasard de rencontre très-heureux, comte Talormi ; on aurait dit que j'allais chez vous, et en effet c'était presque mon intention...

— La visite aurait été pour moi très-inattendue, dit le comte, mais très-agréable.

— Savez-vous ce que je fais en ce moment, comte Talormi ?

— Non.

— Je poursuis un mensonge.

— Permettez-moi de vous accompagner, dit Talormi en prenant le bras de Paul, nous ferons deux tours dans la strada Balbi ; c'est l'heure des jolies femmes et des mensonges.

Un observateur exercé aurait compris que Talormi n'avait pas au fond de l'âme la gaieté légère de ses paroles ; mais Paul Gréant était trop occupé de lui-même pour remarquer chez un autre un désespoir voilé de tranquillité.

— Oui, dit Paul avec un sourire sombre, on vient de m'annoncer le mariage de Van-Ritter et de..... Devinez qui?

— C'est là le mensonge que vous poursuivez? demanda Talormi. C'est la plus évidente des vérités du jour. Tout Gênes ne parle que de ce mariage... Regardez... voilà ma lettre d'invitation... Les noces se célébreront demain : je connais tous les détails. La cérémonie et la messe à l'église Notre-Dame de la Consolation; le dîner nuptial au palais Santa-Scala; le bal à la villetta di Negro; et un de ces jours, Van-Ritter met à la voile et emporte sa femme à La Haye, où il est appelé par ordre royal arrivé hier matin.

— Tout cela est incroyable, comte Talormi, dit Paul d'une voix agonisante.

— Vous avez raison, monsieur Gréant; mais j'ai bien été forcé de le croire en lisant ce billet de *faire-part*.... Vous n'avez donc pas reçu le vôtre?

— Tout m'est adressé poste restante, et...

— Justement, dit Talormi en montrant à droite le bureau de la poste, au bout de la rue des Palais, voilà l'office, vous pouvez entrer et demander.

Paul Gréant n'avait pas attendu les derniers mots; il était entré à l'office de la poste, et le commis lui remettait trois lettres : la première portait le timbre de Paris, et quoique Paul reconnût l'écriture de son père, il ne l'ouvrit pas; la seconde contenait la circulaire de l'invitation; la troisième expliquera mieux qu'un chapitre spécial la véritable position du jeune Gréant avant le début de cette histoire.

« A la veille du jour solennel qui change l'existence d'une femme, mademoiselle Memma di Santa-Scala croit devoir justifier, ou, pour mieux dire, expliquer sa con-

duite, et elle compte sur le noble caractère de M. Paul Gréant.

« Une parole de mon frère Santa-Scalá est pour moi parole de Dieu même : *Il a ordonné, j'ai obéi.*

« En ce moment, je ne m'appartiens plus ; ainsi, oubliez-moi. Une grande consolation nous attend, celle de nous quitter sans remords, comme deux amis.

« Demain, il ne me sera plus même permis de vous envoyer un adieu. Il me reste donc encore un peu de bonheur aujourd'hui. Adieu.

« MEMMA. »

Talormi, appuyé contre une arcade de l'hôtel des postes, lançait des regards de flamme à Paul Gréant, et semblait lire la lettre sur le visage du lecteur. En voyant le jeune homme pâlir et fléchir sur ses pieds, le diplomate s'avança rapidement, le soutint avec adresse, sans en avoir l'air, comme on doit faire en public quand on ne veut pas mettre la rue dans la confidence d'un secret domestique.

— Soyez homme, enfant, dit Talormi d'un ton mêlé d'affection et d'autorité ; ne vous donnez pas ainsi en scandale aux passants... Appuyez votre bras sur le mien, votre courage sur votre raison, et marchez.

Paul Gréant tressaillit et se ranima ; il serra le bras de Talormi et le remercia par un regard plein d'expression reconnaissante. Il descendit la rue Carlo-Felice, en marchant pour ainsi dire avec les pieds de son conducteur ; puis l'énergie ayant dominé le désespoir, il eut la force de dire :

— Gagnons la rue San-Luca, par San-Ciro. J'ai besoin de ne pas être vu.

— Vraiment, dit Talormi en escamotant son propre désespoir, voilà des émotions que je ne comprendrai jamais. Dans ma vie, j'ai eu deux passions sérieuses, l'une à

Venise, l'autre à Naples. Je me suis vu enlever ces deux passions par deux maris despotes, et je me suis consolé en songeant à l'avenir que me réservaient sans doute encore beaucoup de femmes dignes de mon amour.

— Comte Talormi, dit Paul Gréant d'une voix sourde, vous n'avez jamais aimé la femme que je perds !

— Mais je l'ai perdue aussi, et je n'y pense plus. Memma est une coquette qui a refusé le comte Talormi pour épouser Paul Gréant, et qui refuse aujourd'hui Paul Gréant pour épouser Van-Ritter. Je suis donc très-heureux de n'avoir pas aimé une pareille femme...

— Comte Talormi, Memma n'a pas été libre...

— Elles disent toutes cela... Paul Gréant, vous êtes un noble cœur, et vous ne méritez pas de souffrir ces tourments vulgaires qui brisent la carrière d'un jeune homme. Songez à une mère, la seule femme qui nous aime et ne nous trompe pas ; songez à votre pays, la France, qui donne tant de juste orgueil à ses enfants ; songez à votre art, qui donne la gloire, cette maîtresse sublime ; et puis changez d'air, changez d'horizon ; endormez-vous dans ce port, vous vous réveillerez dans un autre, devant des paysages nouveaux où vous trouverez les secondes amours et l'oubli des premières.

La parole de Talormi était pleine d'onction ; il s'exprimait en langue italienne, et son éloquente mélodie sembla donner un adoucissement momentané au désespoir de Paul Gréant. Il est cruel de penser qu'un homme puisse falsifier à ce point l'intérêt affectueux, la pitié amicale ; à qui donc se fier quand on souffre, si on est exposé à rencontrer un piège dans une consolation ?

Heureusement, les hommes les plus enclins aux fourberies n'ont pas dans l'accent, le geste, le regard, les facultés puissantes du comte Talormi ; heureusement aussi, les hommes avertis à être trompés n'ont pas dans le

cœur la crédulité candide et confiante de Paul Gréant, ce qui diminue beaucoup le nombre des fourbes et des dupes.

Paul Gréant fut ému, et serra la main de Talormi, qui le conduisit aux portes de la ville avec intention.

— Voilà vos médecins, mon cher Paul, lui dit-il en lui montrant les paquebots à vapeur en prochaine partance. Rien n'est plus aisé. On prend son billet, sa cabine, son porte-manteau; la chaudière chauffe, la cheminée fume, la machine siffle, les roues deviennent des ailes, on disparaît, on est guéri. Tel est le privilège de la vapeur. Avec la voile, autrefois, le malade n'était jamais sûr de son départ; ou s'il partait, il gardait la terre à vue; il louvoyait, il luttait avec le vent, quelquefois même il rentrait au port. Aujourd'hui, la recette hygiénique est infaillible; il ne faut qu'une heure pour perdre les clochers de vue et changer d'horizon.

— Merci, oui, merci, comte Talormi, dit Paul Gréant; je suivrai votre bon conseil; je partirai.

— Justement, dit Talormi en montrant une affiche jaune à la muraille sous la *Croce di Malta*, voilà le *Francesco-Primo* qui part demain pour Naples. Allons à l'office des paquebots.

Paul Gréant, toujours entraîné par Talormi, prit et paya sa place pour Naples, et regarda son billet de première en souriant, comme fait le malade quand il reçoit de la main du docteur l'ordonnance écrite qui doit le guérir infailliblement.

Ensuite les deux jeunes gens se séparèrent en se donnant un rendez-vous pour le lendemain; Paul allait s'occuper de ses préparatifs de départ.

Talormi tramait quelque chose de plus sérieux.

— Comte Talormi, dit Paul en prenant congé de lui, je me trouve dans la même position qu'Antonio Van-Dyck, le soir des noces du comte Brignole.

— C'est juste, répondit Talormi avec un sourire étrange; mais vous ne ferez pas la même sottise. Il provoqua le comte en duel, dans la vallée du Lerbino, fut blessé très-grièvement, et je crois même qu'il est mort à quarante ans des suites de cette blessure et après avoir épousé en Angleterre la fille de lord Ruthwen. S'il eût commencé par se marier, il aurait vécu l'âge du Titien. Voilà, j'espère, une bonne leçon pour vous, mon cher Paul Gréant. Imitiez Van-Dyck dans son talent, ne l'imitiez pas dans ses folies.

Le lendemain, jour fixé pour le mariage de Memma, Paul Gréant se leva plein de courage et de résolution; mais chaque heure en s'écoulant enlevait un degré à l'énergie du matin, si bien que la cloche du *Francesco-Primo*, annonçant le départ, tinta aux oreilles du jeune voyageur comme un glas d'agonie, et enfin le trouva sourd au dernier appel.

— Partir! partir! répétait en lui-même Paul en se promenant avec agitation sur le quai du port. Partir sans la revoir, sans lui parler! Partir sous le coup de cette lettre désolante qui ôte l'espoir, comme le vers du *Dante* écrit sur la porte de l'enfer! Oh! dit-il mentalement, je veux recevoir un adieu de sa bouche, un adieu de sa main. Je veux la revoir.

Paul Gréant médita plusieurs projets impossibles, et s'arrêta enfin à celui-ci. Il écrivit à Memma, et se rendit à la maison de San-Pietro d'Arena, chez les Costantini, comme pour leur rendre une visite de politesse. Gédéon se promenait sur l'Acqua-Sola avec des jeunes gens de son âge; Josué s'occupait de sa barque et causait avec Argas; Debora lisait, selon sa coutume, assise sur un tamarin. La jeune fille et Mitry se levèrent en même temps pour faire bonne réception au visiteur. Paul caressa le chien, offrit une fleur à Debora, qui prit des airs

charmants de maîtresse de maison, et lui désigna un siège rustique.

— Elle a encore un nom latin, cette fleur? demanda Debora en souriant.

— Oüï, mon enfant.

— Plus facile à retenir que l'*yuca gloriosa*?

— Beaucoup plus facile; c'est une fleur d'*hibiscus*: c'est la rose de Chine.

— J'aime mieux *rose de Chine*. Je veux la montrer à mademoiselle de Santa-Scala, pour voir si elle connaît l'*hibiscus*.

— Vous verrez bientôt mademoiselle Memma?

— Je la vois tous les jours... et je ne manquerai pas aujourd'hui à sa noce... Vous le voyez, je suis déjà habillée... N'est-il pas vrai, Mitry, que nous voyons Mademoiselle Memma tous les jours?

Mitry fit serpenter sa queue, et regarda sa maîtresse en articulant quelques syllabes qui avaient la prétention de répondre: Oui.

— Eh bien! ma petite amie, dit Paul, vous pouvez joindre cette lettre à la fleur, et vous rendrez service à deux personnes à la fois.

— A vous et à Mademoiselle Memma? demanda la jeune fille avec la candeur de son âge.

— Oui, Debora.

— Que je suis heureuse! dit elle avec sa naïveté enfantine, de faire quelque chose pour vous, qui me donnez de si belles fleurs!

— Je vais présenter mes devoirs à votre père, ajouta Paul Gréant... et j'irai vous attendre au belvédère de la villetta, où se célébrera la fête... Je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

— Oui, dit Debora; c'est l'heure où je vais au palais Santa-Scala, et Mitry le sait bien. Regardez-le, on dirait

qu'il compte les coups qui sonnent à l'horloge de San-Pietro... Nous allons partir, Mitry. C'est drôle comme ce chien connaît les heures ! On dirait qu'il a une montre. Allons, Mitry, donnez la main à Monsieur et partons.

Mitry fit ses politesses à Gréant, ouvrit la porte avec une patte plus adroite qu'une main gauche, et tourna la tête pour voir si Debora le suivait.

La jeune fille prit son chapeau de paille pendu à un clou, se plaça devant un miroir, noua les rubans sous son menton, serra la lettre dans son corset, et, saluant Paul, elle s'envola comme un oiseau en agitant la fleur dans sa main.

La lettre écrite à Memma était à peu près ainsi conçue :

« Votre lettre n'est pas un adoucissement, mais bien une nouvelle blessure. Ce que vous m'envoyez comme une consolation est une mort.

« Non, je ne partirai pas sous cet accablement ; je veux vivre, parce que je veux vous aimer.

« Permettez-moi de vous voir encore une fois ; en échange de cette faveur, je promets de m'éloigner de toutes les cérémonies sacrées ou profanes de votre mariage. Partout vous me trouverez absent.

« J'attendrai votre réponse ce soir, pendant le bal, et toute la nuit, s'il le faut, dans le belvédère de la villetta. Votre ange Debora peut m'apporter votre réponse ; elle sera la digne messagère du ciel, car elle me rendra la vie que vous ne me refuserez pas.

« PAUL G. »

Une de ces idées folles qui ne peuvent éclater que dans le cerveau des amoureux au désespoir, retint Paul à la terre au moment où le paquebot essayait ses ailes dans le port.

—Oui, se dit-il, Antonio Van-Dyck a pris, dans le même cas, une résolution héroïque, et ce qu'il a fait, je le ferai, si cette entrevue m'est refusée. C'est au moment de quitter Memma que je sens qu'il m'est impossible de la quitter. Ma vie est ici; ma mort est partout ailleurs. Je reste... O mon maître divin, Antonio Van-Dyck, ton front s'est enflammé de délire à l'idée que ton idole allait être profanée par d'indignes mains! Ma pensée est aujourd'hui la tienne; tu revis dans moi! Le même ciel, la même ville auront vu deux fois les mêmes angoisses, le même désespoir et le même combat au pied d'un lit nuptial!

Cette exaltation de Paul Gréant était causée par une fièvre ardente, et le délire ne raisonne pas.

Plein de cette idée, il passa devant le palais Durazzo et s'arrêta pour admirer le grand escalier, que semblent défendre deux gigantesques lions.

— Ah! se dit-il dans un monologue mental, oui, c'est bien là... On dansait là-haut...

Ces deux pavillons de la façade resplendissaient de lumière, tout le palais était plein de musique et de chant. L'heureux comte Brignole regardait son adorable femme avec des yeux étincelants d'amour, et la jeune comtesse dansait à son bal de noces sans regarder son mari. C'est alors que Pallavicini, l'ami dévoué de Van-Dyck, entra et fit un signe au comte Brignole... Après le signe vint le mensonge.

— Comte, lui dit-il, l'ennemi héréditaire de votre maison, le marquis de Tolfa, vous attend dans le val de Lerbino.

— Eh bien! répondit le comte Brignole, allez lui dire que je ne pourrai le voir que demain, parce que je me marie ce soir.

— Comte, ajouta Pallavicini, votre ennemi traverse Gênes; au point du jour, il sera bien loin, et si vous ne

vénez pas le joindre à l'instant même, il vous diffamera dans tous les États italiens.

Et le comte Brignole s'inclina, prit son épée, choisit son frère comme second, et courut au rendez-vous d'honneur, la première nuit de ses noces. Van-Dyck, couvert d'un manteau et le front voilé par un large feutre, mit l'épée à la main sans prononcer une parole, et commença un combat terrible, dans lequel il fut blessé deux fois.

— Marquis de Tolfa, lui dit Brignole en le voyant tomber sur le gazon, permettez-moi d'aller faire ma nuit maintenant.

Paul Gréant, tout fier et presque heureux de trouver ce précédent d'héroïque démente dans l'histoire des peintres illustres, s'achemina rapidement vers la villetta di Negro. Il connaissait le caractère de Van-Ritter depuis son arrivée; c'était, disait-il, un marin pétulant, brutal, méprisant toutes les marines qui n'étaient pas hollandaises; il y avait donc chance d'entrer en discussion avec lui, et de lancer, au bon moment, une de ces âpres insultes qu'un homme de guerre est obligé de venger avec le fer ou le plomb.

Chemin faisant la folie du jeune Paul était silonnée par quelques éclairs de raison; alors il s'arrêtait en se reprochant l'idée même de l'action qu'il allait commettre; mais tout à coup un tableau impossible à voir surgissait devant lui et lui rendait son délire et sa fureur... Memma livrée à un autre homme, sous prétexte de mariage!... Le sang éclatait en reflets de pourpre sur le visage du jeune homme et supprimait toute réflexion.

Paul Gréant trouva la villetta déserte; il comprit qu'en ce moment la cérémonie nuptiale se célébrait à l'église de Notre-Dame de la Consolation.— Eh bien! attendons leur retour, se dit-il; et marchant au hasard à travers les jardins, il traversa le massif de lentisques, passa le petit pont et trouva très-convenable de se cacher dans le belvé-

der qui était l'endroit de prédilection du capitaine hollandais.

Il regarda du côté de la mer et vit la frégate toute pavoisée comme dans un jour de fête; ses yeux alors se fermèrent, et un frisson glacial courut sur son épiderme embrasé par la fièvre de l'insomnie et du désespoir.

Deux heures s'écoulèrent. Paul Gréant, assis, la tête basse et les bras croisés, cherchait dans l'excitation de la vengeance les forces nécessaires pour ajouter à sa vie un seul jour, un lendemain.

Ainsi absorbé, il aurait pu ne pas entendre ce qui se faisait et se disait auprès de lui; mais le silence était si profond autour du belvédère, que le moindre bruit arrivait à l'oreille la plus distraite et éveillait l'attention.

Paul Gréant regarda du côté du jardin par les lames d'une persienne, et tressaillit d'étonnement en voyant Talormi qui causait d'un air mystérieux avec un inconnu.

L'un et l'autre firent quelques pas sur le petit pont, et se rapprochèrent du belvédère. Il fut alors possible d'entendre quelques lambeaux de phrases.

— Tu vois donc ce que tu as à faire, mon adroit Barbone, disait Talormi.

— J'ai très-bien compris Votre Seigneurie, disait l'inconnu en examinant le milieu du pont.

— Voilà bien ce qui prouve que vous êtes tous des imbéciles aux galères, mon petit Barbone.

— Mais je n'y suis pas, maître.

— Mais tu y étais, et tu y serais encore sans moi. Vous ne savez rien faire de bon, vous autres : quand un homme vous gêne, vous le tuez sottement avec un stylet; puis la police vous harponne, et découvre toute sorte de preuves d'avocats du diable qui vous envoient à la potence ou aux cabanons du bagne.

— Oh ! que Votre Seigneurie à raison ! dit Barbone en joignant les mains.

— Mais écoute, Barbone, poursuit Talormi ; si j'avais trente ennemis ou maris qui vinssent m'enlever mes maîtresses, je les ferais disparaître tous l'un après l'autre, et leurs familles m'inviteraient à l'enterrement de ces trente défunts, en me demandant un *De Profundis* pour le repos de leurs âmes.

— Je vous crois sur parole, monseigneur Talormi.

— Ainsi, Barbone, ta leçon est prise, attends le crépuscule et travaille bien. Cache-toi sous quelque aloès dans le voisinage, et toujours du côté de la mer.

— Votre Seigneurie peut se reposer sur moi.

— Souviens-toi, Barbone, de nos conditions.

— Je n'ai rien oublié des engagements pris envers Votre Seigneurie, à cause de toute la reconnaissance que je lui dois.

— Il t'est défendu de commettre une sottise, une étourderie, une maladresse.

— C'est convenu, Monseigneur.

— Tu ne dois rien donner au hasard.

— Rien.

— Tu dois réfléchir avant l'action ; tu dois avoir toujours les yeux ouverts du côté de tes ennemis, mon petit Barbone.

— Toujours, Monseigneur.

— Et où sont-ils tes ennemis ?

— Partout.

— Bien ! Barbone. Maintenant, je ne te pardonnerai pas le plus petit écart. Tu es averti.

— Votre Seigneurie sera toujours contente, ne moi.

— Je suis un bon maître, tu le sais, Barbone ; mais je suis inexorable aussi quand un serviteur fait une faute et oublie un seul mot de mes recommandations.

— Je le sais, Monseigneur, et quand vous parlez, mon oreille est de cire, elle recueille tout ; elle se fait de bronze quand vous avez parlé : l'empreinte reste.

— Voyons, Barbone, il faut tout prévoir... Si un jour ton oreille oubliait de se changer en bronze ; si j'étais obligé de te chasser comme un serviteur infidèle, que ferais-tu ? à quel métier digne de toi donnerais-tu ton âme, si tu l'as, et ton corps, si le bourreau te le laissait par distraction ?

— Oh ! j'y ai quelquefois pensé à cela, Monseigneur.

— Alors, il te sera facile de répondre. Réponds.

— Jeme ferais *san-pietrino*, et je renoncerais au monde.

— Vraiment, tu te convertirais ?

— J'essayerais, Monseigneur.

— Mais tu n'es pas même bon pour être *san-pietrino*, mon petit Barbone. Tu détestes tout ce qui ressemble au travail.

— Mais, Monseigneur, il y a des *san-pietrini* qui ne font rien. Je prendrais une place parmi ceux-là. Mon cousin Gaetano est encore plus paresseux que moi, et il a été *san-pietrino* pendant deux ans, à deux pauls par jour.

— Et quel était son emploi ?

— Il brossait deux fois par semaine, à Saint-Pierre, les lions de Canova du tombeau de Clément XIII.

— Et tu te condamnerais toi, Barbone, à ce travail ?

— Oh ! non, Monseigneur, c'est trop rude. Mon cousin a été obligé d'y renoncer. Je demanderais une place d'allumeur de la *Luminara*. On ne travaille que trois fois par an ; quatre au plus, quand on nomme un pape. Ceux qui allument la croix du dôme ont un francescone de *buonamancia*. C'est joli.

— Eh bien ! Barbone, si tu étais capable de renoncer à ton métier pour brosser les grands lions de Canova ou pour te faire allumeur à Saint-Pierre, ton ancien maître

te rendrait son estime, et ferait peut-être encore quelque chose de mieux si son estime ne te suffisait pas comme cadeau. Aujourd'hui tu as une grande chose à faire; elle demande de l'intelligence et de l'adresse, et je te jugerai après le coup.

— Votre Excellence sera contente de moi.

— As-tu bien choisi tes outils?

— Oui, Monseigneur. De petits outils charmants, que j'ai achetés à une foire de Sinigaglia, et qui travaillent tout seuls. Je n'ai pas besoin de m'en mêler. C'est du pur acier de Birmingham, et ils sont portatifs comme des aiguilles de femme, comme des bijoux d'orfèvre. Personne ne se douterait que j'ai tout cet attirail sur moi.

— C'est vrai, Barbone. Allons, quand le moment sera venu, mets-toi à l'œuvre, et travaille bien, comme le paresseux quand il fait le métier qui lui convient.

Talormi daigna faire à son serviteur un geste de salut amical, et prit à travers le petit bois un chemin détourné pour côtoyer de loin le jardin et les murs de la villetta. Aux environs, rien n'annonçait la grande fête nuptiale du jour : on ne voyait personne sous les treilles et sur les terrasses; aucun bruit ne se faisait entendre; aucun musicien ne paraissait dans cet éden de musique éternelle; aucune voix ne retentissait dans ces galeries d'éternel concert. La villetta était muette comme une pyramide égyptienne, déserte comme une ruine de Persépolis. Et pourtant, le plus somptueux des hyménées allait s'accomplir dans cette résidence aérienne, où toutes les fleurs du monde s'épanouissaient seules pour réjouir les yeux de la jeune épouse et servir de tapis à ses pieds divins.

Talormi promenait sa merveilleuse sagacité à travers toutes les conjectures; mais il ne trouva rien d'admissible, car le programme de la fête lui était bien connu, et il savait que le marquis di Negro n'était pas homme à céder

à un autre le doux bonheur de changer sa maison en salle de bal pour célébrer le mariage de Memma. Cependant, force de chercher la solution de ce problème, quoique dépourvu d'antécédents, Memma, se dit-il en souriant à son idée, se sera révoltée contre un mariage absurde qui l'enlève à sa chère Italie, et avec son énergie ordinaire, elle aura reculé devant l'autel, et déchiré le contrat au lieu de le signer.

Quand on ne trouve rien, la plus stupide des conjectures devient excellente, surtout si elle est favorable à une passion. En descendant à la ville, Talormi continuait de sourire à son invention ; mais sa foi n'était pas très-grande, car il ne remonta point pour éloigner Barbone du lieu désert où il venait de le placer avec un projet infernal.

VII

La veillée des noccs.

Il fallait un incident de cette nature pour opérer une diversion puissante dans l'état physique et moral de Paul Gréant.

— Quelle infernale trahison préparent ces deux hommes ! se dit-il, et à quelle race appartient ce prétendu comte Talormi ?

Momentanément, tout le reste fut oublié devant cette scène de bandits imprévus.

Il était évident pour Paul que Talormi aimait toujours Memma, et que lui aussi avait songé à se défaire du capitaine, non plus à la manière chevaleresque de Van-Dyck, mais par le plus lâche des assassinats.

Comme on doit s'y attendre, la première inspiration de Paul Gréant fut généreuse; avant tout, il fallait sauver la vie de Van-Ritter; toute considération personnelle s'effaçait devant ce grand devoir.

D'après les conjectures les mieux fondées, l'assassinat s'accomplirait dans le belvédère, où le capitaine devait indubitablement se rendre, au moins une fois, pour voir l'ombre de sa frégate pendant le bal des noces. Paul Gréant devina ce plan avec d'autant plus de facilité, que c'était aussi le sien, dans des conditions loyales. Il fallait donc attendre le soir et surprendre le crime un peu avant l'exécution, pour lui ôter le moindre prétexte de se justifier.

Bien décidé à consacrer tout le reste de ce jour à ce noble devoir, Paul Gréant sortit du belvédère avec précaution, et, sans passer le pont, chercha au bord du fossé, qui était un abîme, quelque excavation favorable de terrain ou quelque sombre massif de verdure pour se blottir et observer. Le hasard lui ménageait un poste dans toutes les conditions désirables : c'était *une famille de plantes sauvages*, comme dit Ugo Foscolo*, une association touffue de cactus, d'euphorbes, de genêts, d'aloès, de capriers, suspendus à la lèvre du précipice, comme la barbe inculte d'un géant.

Au coucher du soleil, Paul Gréant prit son poste d'observation dans ce massif, séparé du pont seulement de quelques pas.

Barbone, le bandit attendu, était un jeune homme de vingt-deux ans, fils du célèbre Gasperone et d'une malheureuse Anglaise enlevée par les brigands dans les Marais-Pontins.

Le physique de Barbone contrariait tous les systèmes nés de Lavater, ce qui, toutefois, ne prouve rien contre la gé-

* *I Sepolcri*, poème d'Ugo Foscolo.

néralité de ces systèmes. Le jeune bandit avait une figure de chérubin sans ailes, des cheveux d'or soyeux et bouclés, des yeux d'azur céleste, des joues fraîches comme les fruits qu'elles imitent, une bouche découpée en arc de Cupidon, des perles alignées à la place de dents, un regard et un sourire adorables de suave quiétude et d'angélique bonté. Le costume que la générosité de Talormi donnait à son bandit était d'une élégance exquise ; mais Barbone le portait avec gaucherie, comme d'ailleurs s'habillerait un chérubin du ciel, s'il était réduit à notre frac noir.

Aux dernières lueurs du crépuscule Barbone sembla sortir de terre, comme le démon des mauvaises nuits : il passa le pont d'un pas résolu, et entra dans le belvédère, pour le visiter sans doute, et s'assurer qu'aucun témoin n'était là. Rien d'ailleurs n'indiquait un seul être vivant dans cette solitude. C'était le silence de l'aérostat en pleine nue ; les harmonies du soir ne résonnaient que dans un lointain vague ; les chants du grillon montaient de la campagne, les chants des matelots montaient de la mer.

Paul Gréant entendit comme un bruit de ferrailles ou d'outils, et regarda horizontalement Barbone qui s'occupait d'un travail mystérieux au milieu du pont. En observant avec beaucoup d'attention, il était facile de deviner approximativement à quel genre de travail se livrait le bandit ; il coupa le milieu du pont dans une longueur assez considérable, et ensuite il remplaça tout le bois enlevé par la scie, en le rajustant par les deux extrémités avec des appuis très-faibles, et tout prêts à s'écrouler sous les pieds du premier passant.

Barbone fonctionna sur ce chantier avec un flegme superbe, comme un ouvrier honnête et laborieux qui ne néglige aucun soin pour composer un chef-d'œuvre. La besogne faite, il en parut fort satisfait ; même il eut l'air de regretter quelques-uns de ces spectateurs paresseux et

bénévoles qui suivent de l'œil un travail public et expriment ensuite leur satisfaction à l'artisan.

Vingt fois Paul Gréant fut tenté de se lever comme un spectre et de jeter l'épouvante à Barbone ; mais, réflexion faite, il y avait dans cette détermination un péril réel à courir, sans résultat favorable. Mieux valait donc se taire et attendre, car puisqu'il s'agissait de rendre un service et de donner un avertissement salutaire, il ne fallait pas détruire ce plan par une précipitation étourdie.

Le Barbone se retira de son chantier ; il se perdit dans le petit bois comme le chasseur qui a dressé son piège et se place à distance pour attendre la réussite.

Paul Gréant alors se leva et rentra dans le belvédère, où régnait l'obscurité la plus profonde ; il souleva une persienne à demi, du côté du pont, et se tint tout prêt à faire reculer, par un cri d'alarme, le capitaine Van-Ritter, ou tout autre que le hasard d'une mauvaise inspiration amènerait au kiosque de la villetta.

Quoique la maison de campagne fût assez éloignée, cependant on pouvait très-bien, à cause de la position et du silence de la nuit, entendre les voix, les chants, la musique et tout le joyeux fracas d'une fête nuptiale. Paul Gréant s'étonnait donc, avec juste motif, de ne rien entendre à une heure déjà même assez avancée de la nuit. A chaque instant, ce silence de la villetta devenait plus mystérieux, et contraire à tous les usages des noces, à toutes les habitudes opulentes et hospitalières du marquis di Negro. Paul Gréant raisonnait ainsi ; La cérémonie religieuse et civile a été terminée avant la nuit ; c'est incontestable. Le palais Santa-Scala, si longtemps abandonné, ne pouvait convenir à un bal de noces. Tout le monde devrait être rendu à la villetta, au moins depuis le coucher du soleil, et pas une voix, pas un cri ne s'y fait entendre ! C'est à confondre l'imagination !

Tout à coup des fanfares d'orchestre éclatèrent comme sous les pieds de Paul Gréant, et réveillèrent les échos de la montagne. Un air connu, un air de *Zampa*, modulé en quadrille, s'éleva dans les airs comme une gerbe de notes fulminantes, et fut salué par des applaudissements lointains. Le jeune homme souleva la persienne du côté de la mer et vit, comme s'il l'eût touchée du doigt, la frégate illuminée et changeant son pont en salon de bal. Autour d'elle, les canots se croisaient sur une mer étincelante, en apportant à son échelle des groupes de femmes, dont les robes blanches se détachaient sur le flanc noir du vaisseau. Du haut du belvédère, on distinguait très-bien les riches tentures suspendues aux antennes, les pavillons de fantaisie agités autour du bal comme des éventails, les quadrilles emportés au souffle des instruments de cuivre, les immenses bouquets génois placés aux gueules des canons, les tapis d'Orient jetés comme des voiles sur les affûts des batteries, les matelots perchés à la pointe des vergues, et laissant tomber sur la mer et sur les femmes une pluie continuelle de fleurs. C'était une idée de Van-Ritter, et que lui seul pouvait avoir.

— Mon cher di Negro, avait-il dit au maître de la villetta, je veux ménager une surprise à ma femme et aux belles Génoises qui assisteront à mes noces; ainsi, ne faites point de préparatifs chez vous. Je donnerai mon bal de noces à bord de *la Bérénice*; c'est plus convenable. Un marin doit accomplir son mariage sur la mer. Si je me mariais tout à fait sur terre, je craindrais d'avoir des fils colonels de régiments. Il faut songer à l'avenir de ma famille : les poissons naissent dans l'eau. Ainsi, tout sera prêt ce soir : j'ai quatre cents serviteurs à bord, *eight hundred hands*, comme disent les marins anglais; avec ces aides, on va vite en besogne. N'en parlons à personne, et, après la cérémonie de l'église, nous révélerons le secret

de mon bal nautique, et les canots nous attendront au port.

Talormi avait connu ce secret en même temps que les autres, et il s'était exécuté de la meilleure grâce du monde : aucune ride de désappointement n'avait contracté les lignes de son visage. Bien plus, l'habile diplomate s'était récrié d'admiration devant l'idée nautique de Van-Riter. Bravo ! capitaine, lui avait-il dit en lui serrant la main, ce bal sera votre plus belle campagne de mer ; l'ombre de Doria en sera jalouse dans son palais.

A voir la joie, la grâce, l'élégance, l'empressement de Talormi, on l'eût pris pour le héros de cette fête nuptiale ; on aurait cru que Talormi épousait Memma. Sa personne se multipliait à bord de la frégate : c'était lui qui recevait les femmes, qui corrigeait les vices des tentures, qui veillait à la distribution impartiale des sorbets, qui dictait les airs des quadrilles à la *banda* du théâtre *Carlo-Felice*, qui donnait les rosaces de fleurs aux belles danseuses, et qui, à chacun de ses pas, à chacune de ses phrases, cousait toujours une pointe de sonnet galant à l'adresse de Memma, la triomphante Néréide, la rivale d'Amphitrite, la sœur de Thétis, la Cléopâtre de la trirème d'Actium ; puis il ne manquait jamais, en passant devant Ritter, de lui dire le fameux vers de Pétrarque :

Benedetto sia questo giorno !

Et le candide Hollandais, ivre de honneur, cherchait des mots pour répondre, et ne trouvait rien.

Memma dansait, parce qu'une femme danse toujours lorsqu'un orchestre furibond exécute des quadrilles : sa figure exprimait une satisfaction calme, ce qui était un mystère pour ses jeunes amies et ses confidentes. L'absence même de son frère Santa-Scala ne paraissait pas trop

préoccuper la belle mariée. Il est vrai, disait-on, qu'un ecclésiastique, tout près d'entrer dans les ordres, ne serait pas convenablement placé au milieu d'un bal si mondain.

Au reste, les réflexions, les conjectures, les mystères n'étaient pas à leur aise dans le fracas étourdissant d'une pareille nuit ; la musique emportait tout, ne laissant dans les têtes que le délire, ne laissant dans les pieds que la fièvre invincible du bal.

Le lendemain se réservait bien des explications.

Dans l'éloignement où il se trouvait, Paul ne pouvait pas saisir tous les détails intimes du bal de la frégate ; mais ce qu'il voyait, ce qu'il entendait était suffisant pour amener un désespoir amoureux à son paroxysme : ses oreilles ne supportaient plus les éruptions de cette musique lointaine, cet intolérable cri de bonheur, cet hymne de sensualité nuptiale, annonçant à toute une ville l'orgueil d'un seul homme et la fête de son insolente volupté.

Paul Gréant sortit vivement du belvédère comme s'il n'eût eu aucun obstacle à rencontrer sur son chemin : à la vue du petit pont, il se souvint de Barbone, car les heures étaient si brûlantes que chaque minute amenait une émotion nouvelle et faisait oublier l'ancienne, déjà vieille d'un moment. L'ombre des arbres voisins s'allongeait sur le pont et ne laissait apercevoir qu'une ligne confuse tracée entre les deux murs, à pic d'un précipice. Il était impossible de découvrir le point exact où Barbone avait découpé son guet-apens. Hasarder un seul pas sur ce pont, c'était hasarder la vie, et quoique à cette heure de désespoir la mort eût été regardée comme un bienfait par Paul Gréant, une excitation de vengeance et de curiosité infernale le poussait malgré lui vers cette fête odieuse, et lui interdisait un suicide absurde de complaisance, parce qu'il aurait mis trop à l'aise Memma et Ritter, tout prêts à se réjouir de sa mort. Ce n'était donc pas un cadavre retiré

du fond d'un précipice qu'il fallait leur apporter comme présent de noces ; c'était un spectre de minuit, pâle et formidable, qui devait s'élançer du golfe sur le vaisseau de la fête, et prodiguer de telles insultes, de telles épouvantes, que tout ce monde en délire, cet appareil de volupté nuptiale, ce bal triomphant s'écrouleraient dans la peur et la désolation.

Du côté de la villetta, les aboiements joyeux d'un chien se firent entendre, et ils se mêlaient à la voix d'une jeune fille. Paul se dégagea un instant du poids de ses émotions pour prêter une oreille attentive au bruit qui se rapprochait à chaque minute : il aperçut bientôt dans le taillis sombre une robe blanche qui s'agitait au pas de course, vers la direction du belvédère.

C'était Debora et Mitry. Le chien bondissait devant la jeune fille, et semblait lui ouvrir le chemin et sonder les périls de la solitude, dans l'obscurité de la nuit. Ce fut seulement alors que Paul se souvint de la réponse qu'il attendait de madame Van-Ritter et de sa messagère Debora.

Toutes les émotions de Gréant disparurent devant celle-ci qu'une horrible fatalité venait de faire naître. La jeune fille courait en aveugle vers le pont qui allait l'engloutir à son passage, sous un piège infernal qui n'était pas dressé pour elle. A cette vue, Paul poussa un cri d'effroi, suivi d'une parole stridente, qui ordonnait à Debora de s'arrêter. Mais le vent qui soufflait dans les arbres et les aboiements de Mitry couvraient la voix de Paul. La jeune fille avançait toujours avec une joie folâtre et des éclats de rire provoqués par les gentilleses du chien. Gréant n'hésita plus, il sauta du seuil du belvédère à la tête du pont, bien décidé à tout braver pour sauver deux victimes ; car en ce moment Mitry excitait presque autant d'intérêt que sa jeune maîtresse.

Paul fit quelques pas sur le pont, sentit craquer le bois

sous ses pieds, et vit au-dessous de lui un abîme noir comme le soupirail de l'enfer. Au même instant Mitry, excité par Debora, s'élança le premier, et le poids du molosse fit tourner la planche de Barbone avec un craquement sinistre et ouvrit un gouffre au milieu du pont. Le chien poussa un rugissement sourd, comme un lion pris au piège, et Debora s'arrêta, le pied droit tendu, sans oser l'appuyer sur la tête du pont, assistant immobile à une scène inouïe, qui ressemblait à la vision d'un mauvais sommeil.

Mitry avait disparu avec la planche écroulée; mais par un de ces efforts tentés dans les moments suprêmes par les hommes ou les animaux, il darda sa gueule sur la ligne intacte de bois, y enfonça ses dents léonines et agita convulsivement ses griffes antérieures pour les faire remonter à la hauteur du pont. Gréant accourut alors au secours du chien, malgré les oscillations effrayantes d'un tronçon de planche mal assujettie, pendant que Debora, les mains étendues et debout, priait avec ferveur, n'osant regarder que le ciel.

Paul saisit Mitry par son cou large et velu; le soulevant du côté du belvédère, il favorisa son élan, et le vit tomber sur un terrain solide et sûr. La reconnaissance de l'animal éclata en accents presque humains; il étreignit son libérateur, comme nous embrassons un ami après un grand service rendu, et s'étant acquitté de ce devoir, il reprit brusquement sa position de quadrupède, à la voix chérie de Debora; se servant alors du tronçon de la planche comme d'un tremplin, il fit un bond de panthère, décrivit une courbe prodigieuse et tomba aux pieds de sa jeune maîtresse, qui remerciait Dieu.

Après cette scène brûlante, Paul et Debora s'entretenirent un instant, à grande distance; la jeune fille avait cru devoir quitter le bal et se faire accompagner de Mitry,

pour venir annoncer à Paul que la fête ne devait pas avoir lieu à la villetta, mais à bord du vaisseau hollandais. Memma ne refusait point de répondre; elle exigeait seulement de Gréant le calme et la résignation nécessaires pour recevoir une lettre écrite avec le sentiment rigide du devoir.

Paul écouta le message, et dissimulant, par convenance, son irritation et son incrédulité, il dit à Debora :

— C'est bien, ma chère enfant; je vous remercie de vos bontés. Au nom du ciel, ne parlez jamais à personne des choses de cette nuit. Ne compromettons pas Memma. Oubliez la terreur que cette course vous a donnée. Retournez à la noce : je trouverai bien le moyen de sortir d'ici et de vous rejoindre.

Debora et Mitry s'éloignèrent à pas lents, comme s'ils se fussent entretenus de l'horrible piège auquel ils venaient d'échapper.

Il y a des heures où un désespoir d'amour est si violent, qu'il ordonne de soigner sa vie ou de choisir son genre de mort. Paul Gréant ne sentit jamais mieux le besoin de se cramponner à l'existence pour se déchaîner comme un fléau vivant contre l'intolérable bonheur de deux êtres odieux : il chercha longtemps, à tâtons, avec la prudence de la peur, une issue, un sentier, une échelle d'arbustes saillants, pour descendre du nid d'aigle où sa rage était emprisonnée. Rien ne s'offrit à ses pieds ou à ses mains. Le roc du belvédère se hérissait de toutes parts comme un cône volcanique; c'était une île entourée d'air : le petit pont la liait au continent, et ce trait d'union artificiel n'attendait qu'un pied hasardeux pour briser la tête dans l'abîme.

Les mauvais rêves peuvent seuls donner une idée d'une pareille situation. Aussi Paul Gréant s'arrêta quelques minutes, prit son front à deux mains et le secoua pour se ré-

veiller. La réalité hideuse était toujours là, dans sa crise désolante : toujours le fracas du bal, l'illumination du navire, les cantilènes des matelots, la furie des cuivres exécutant les quadrilles de *Fra Diavolo*, de *Moïse*, de *Sémiramis*, du *Domino Noir*, du *Comte Ory*, c'est-à-dire toutes les mélodies ravissantes qui sont les paroles sensuelles de l'extase et de l'amour. Non, ce n'était point un rêve, et pourtant rien dans la vie du réveil ne ressemble à ces angoisses nocturnes, à la dernière surtout, à celle-ci : Paul Gréant n'avait pas tout vu ; il découvrit, aux lueurs splendides d'une constellation, des échelons verts et vigoureux formés par des saxifrages au flanc méridional du belvédère. C'était un chemin à pic ouvert sur un gouffre d'une profondeur invisible. Paul essaya la résistance des premiers arbustes, et, les trouvant solides sous sa main, il lança au ciel un regard tendre comme la prière, et, saisissant par la racine les premières touffes des saxifrages, il franchit le premier degré de cet escalier végétal, en cherchant à tâtons, avec la pointe de ses pieds, les crevasses du roc pour y trouver un point d'appui fort douteux. Le premier pas hasardé sur le chemin d'un abîme perpendiculaire interdit tout espoir de retour : il faut poursuivre ou tomber. Paul Gréant regarda sur sa tête, et vit la base du belvédère déjà séparée de lui par trois degrés d'arbustes saillants qu'il avait franchis ; il regarda sous ses pieds, et découvrit avec effroi l'arête vive d'un rocher nu, dépouillé de verdure et trop solide pour être crevassé. Le gouffre béant et sombre se révélait ensuite avec toutes ses horreurs. Ici la terrible réalité redevient le rêve fiévreux. Notre jeune artiste, dominé par l'impérieux besoin de vivre, s'incrusta violemment contre le roc, et sentit craquer sous ses doigts les racines des saxifrages, pendant que ses pieds, mal assujettis dans une crevasse, faisaient pleuvoir des pierres, dont le son expirait longtemps après au fond du gouffre.

Saisissant au vol, rapide comme la pensée, un moment où les pierres de la crevasse cessèrent de pleuvoir, il abandonna l'arbuste presque déraciné, et crispa ses ongles comme des griffes autour d'une racine de pin, ce qui lui permit de hasarder un mouvement ascensionnel, et de chercher avec son pied un point d'appui beaucoup plus sûr. Inondé de sueur, brûlant de fièvre, brisé de fatigue, Paul s'arrêta pour respirer, comme fait un voyageur qui a trouvé un gîte. L'orchestre du bal arrivait toujours à son oreille, comme la plus mélodieuse et la plus poignante des ironies : triste image de ce monde, où les angoisses de la douleur sont toujours mêlées aux extases lointaines du plaisir ! Un suprême effort et quelques élans hardis et vigoureux, soutenus par de favorables accidents d'appui, mirent bientôt les mains du jeune Gréant au niveau du balcon du belvédér ; alors un vertige voila ses yeux, un timbre éclatant résonna dans sa tête, un frisson nerveux engourdit ses pieds ; mais ses doigts et ses bras se raidirent dans cette minute d'agonie et s'enlacèrent à la grille du balcon, au moment où des lambeaux de terre végétale s'écroulaient en poussière sous lui ; un dernier souffle de respiration gonfla les veines de son cou, enleva le corps à la hauteur de la persienne, et, le faisant rebondir par-dessus la rampe, le lança comme une masse inanimée sur le pavé de marbre du belvédér...

Lorsque Paul Gréant reprit connaissance, les étoiles brillaient encore ; il se leva pour respirer l'air vivifiant de la mer et de la montagne, et ne put s'empêcher de donner un regard au vaisseau de la fête : ce qu'il vit alors recélait une tristesse affreuse ; tout était fini... L'ombre noire de la frégate se détachait sur la mer, avec ses trois mâts couverts de voiles. Par un des sabords de la poupe, on apercevait une lumière, celle qui, probablement, éclairait la chambre de Van-Ritter!...

Paul Gréant donna un sourire triste à cette lumière, et agitant sa main sur l'abîme, il se dit : — Et c'est pour voir cela que j'ai lutté contre la mort avec tant d'énergie ! Que mon repos serait doux à présent au fond de ce gouffre ! Mon Dieu ! pardonnez-moi ce que je dis !

Il s'assit à côté de la fenêtre, et avec cet acharnement infernal qui nous pousse toujours à regarder les choses désolantes, il tint ses yeux fixés sur la lumière de la chambre de Van-Ritter.

L'aube le trouva dans la même attitude. Il avait épuisé tout le trésor de douleurs qui est donné à l'homme par l'amour.

Une émotion inattendue lui manquait encore, et celle-là le rendit muet et immobile... Le vent de l'aurore gonfla les voiles de la frégate, et Paul Gréant la vit tourner sur sa quille, sortir de la rade et gagner la haute mer avec la grâce et l'agilité de l'oiseau.

Memma était donc perdue pour toujours !

VIII

Un mariage suspendu.

Van-Ritter n'avait pas tout dit.

Une de ces dépêches, qui sont toujours suspendues sur la tête des marins comme des épées de Damoclès, portait cet ordre :

« Vous appareillerez le 11 avant le lever du soleil, et à la hauteur de la Sicile vous ouvrirez le pli n° 17, qui vous donnera de nouvelles instructions. »

Or, le 11 était le lendemain du mariage.

Pour ne pas troubler la fête et le bal, Van-Ritter n'avait parlé que vaguement de son prochain départ, sans assigner un jour. Santa-Scala d'ailleurs, qui appartenait au métier, n'était pas homme à s'étonner de ces choses ; il savait très-bien à quels mécomptes il exposait sa sœur, en lui donnant pour époux un officier de marine. De son côté Van-Ritter, qui avait la passion de son art avant toute autre, ne fut contrarié qu'à demi par l'ordre de son amirauté. Cependant il lui paraissait difficile de faire entendre raison à sa jeune femme sur une séparation si prompte, espèce de divorce au pied de l'autel. Excusons la noble candeur d'un marin très-novice en amour.

Le bal était arrivé à son plus haut degré d'animation ; les quadrilles se succédaient presque sans intermède, grâce à la vigilante activité de Talormi, qui voulait enchaîner jusqu'au jour la jeune épouse sur le pont du navire, et l'enlever ainsi à Van-Ritter par des engagements de contredanses multipliés à l'infini. L'art du prestidigitateur n'avait jamais été si loin. A peine les dernières notes d'un quadrille expiraient-elles dans les révérences d'un *chassé-huit* final, que Talormi donnait un signal impérieux au chef d'orchestre, et Van-Ritter, accourant pour parler à sa femme, la retrouvait déjà engagée dans une *main-droite* et *main-gauche* au prélude d'un quadrille nouveau. Alors Talormi prenait le bras de Van-Ritter, et lui prouvait que la maîtresse d'un bal doit se dévouer à l'honneur de la fête qu'elle inaugure et doit danser sans interruption, afin de donner l'exemple aux autres femmes ; ainsi, par ce dévouement infatigable, la froideur, l'ennui, les propos railleurs s'exilaient d'un bal de nocces, et la gloire d'une pareille nuit d'allégresse rejaillissait sur une ville, sur un pavillon.

Van-Ritter donnait à ces paroles des sourires d'approbation naïve et cherchait du regard son adorable femme

dans le tourbillon de fleurs, de cheveux, de pierreries, d'épaules blanches, de frais visages que l'ouragan de l'orchestre emportait sur le pont du vaisseau.

A l'approche des heures matinales, Van-Ritter comprit qu'un nouveau retard devenait impossible; il se plaça donc sur la lisière d'un quadrille, et, repoussant la main de Talormi, qui arrivait avec une nouvelle théorie, il dit à l'oreille de sa femme :

— J'ai deux mots de la plus haute importance à vous dire, ma chère Memma.

Talormi chercha dans sa tête un tour indispensable à cette cruelle situation.

Il courut à l'orchestre, et prenant l'air et le ton d'un maître de gala, il dit au chef :

— Tout de suite après la contredanse, et sans aucune interruption, à la demande de ces dames, déchaînez le galop de Gustave et jouez à mort. Vous attendrez mes ordres pour finir.

Le chef de la *banda* inclina son archet vers Talormi et fit un sourire narquoisement italien, que le diplomate reçut avec une majestueuse gravité.

Le quadrille expirant, Van-Ritter offrit son bras à sa femme; mais la note stridente du galop éclata, et le danseur de la mariée l'enleva comme un autre Paris, avec cette audace que le bal autorise, et qui soumet une danseuse aux lois absolues de son cavalier, tant que l'orchestre n'a pas dit son dernier mot.

Évaluer combien de temps la faiblesse des femmes peut lutter contre la furie d'un galop, serait chose impossible. Van-Ritter s'assit sur l'affût d'un canon, et toutes les fois que le tourbillon lui ramenait sa femme, il lui faisait un signe expressif que Talormi ne perdait pas. Enfin le devoir du marin l'emportant sur la complaisance de l'époux, le capitaine se leva et arrêtant sa femme au vol, en pré-

sentant d'honorables excuses au jeune danseur destitué.

Talormi n'avait plus qu'une seule et faible ressource; il courut à l'échelle de la chambre du capitaine, et couvrant les six premiers degrés de son corps, il feignit d'être plongé dans un profond sommeil, à l'écart du tumulte du bal.

Cet expédient ne manquait pas d'adresse. Il était difficile de supposer que Van-Ritter, pudique comme un marin de l'âge d'or, oserait le réveiller effrontément pour tenter une descente trop significative dans une pareille nuit.

Memma, subitement arrêtée au vol par son mari, fit un geste pour demander son éventail, car ses lèvres haletantes n'auraient su trouver une parole. En ce moment, elle était belle à ravir; sa chevelure, dévastée par la joyeuse tempête du bal, ruisselait sur ses épaules d'ivoire humide; sa couronne nuptiale avait disparu, et en regardant le bouquet de son sein, on aurait cru voir les fleurs du printemps effeuillées sur la neige de l'hiver.

Pour la première fois de sa vie, Van-Ritter allait lancer une malédiction contre le métier de marin; mais la parole lui manqua pour accomplir ce sacrilège: il présenta humblement le bras à sa femme, qui s'épouvanta de la direction que prenait son mari, et témoigna le désir de ne pas s'éloigner du bal, par convenance. Alors Van-Ritter chercha les tours les plus ingénieux et les formes les mieux préparées pour expliquer à Memma les fatalités générales attachées à la noble profession du marin. Après ce préambule, il arriva tout de suite à la fatalité particulière du moment, et montra la dépêche inexorable, timbrée du sceau de l'amirauté.

Memma était toujours sous l'obsession haletante du bal, ou peut-être elle lui donnait un supplément artificiel et bien imité; de sorte qu'il fut impossible de savoir au juste ce qu'une pareille nouvelle lui causait de surprise,

d'indifférence, de joie ou de douleur. Toutefois, Van-Ritter accepta l'interprétation la plus favorable à son amour-propre de mari d'un jour, et après la nouvelle il ajouta des paroles consolantes et la promesse d'un retour assez prochain. Memma s'efforçait toujours de reprendre haleine, et prononçait à chaque coup d'éventail des monosyllabes toujours éteints dans un pénible travail de respiration.

Les femmes sont merveilleuses d'à-propos dans ces moments de crise, et les hommes restent toujours alors devant elles avec un air interrogateur, comme des adeptes devant des sphynx.

Van-Ritter ajouta bien des choses encore, que Memma fit tourbillonner dans les lames de son éventail, et prenant son organe le plus doux, il serra le bras de sa femme contre le sien, et fit un pas dans la direction si redoutée... Memma ne comprit rien, ou du moins elle n'eut pas l'air de comprendre, ce qui revient au même; sa figure prit un touchant caractère de résignation, et désignant de la main le bal qui menaçait de finir, elle dit :

— Après une pareille nouvelle, il n'y a plus de fête possible. Dites au marquis di Negro de me conduire au palais Santa-Scala : c'est là que j'attendrai votre retour, cloîtrée comme dans un couvent.

La jeune mariée avait encore beaucoup de dettes d'engagements à payer au bal, et les jeunes et avides créanciers accoururent en foule pour présenter leurs lettres de change à Memma, qui consulta du regard son mari.

— Allons, dit Van-Ritter en regardant les étoiles, une heure de plus ou de moins ne compromettra personne; payez vos dettes, madame Van-Ritter.

C'était Talormi qui, abandonnant son faux sommeil, avait organisé cette insurrection de danseurs contre la reine du bal.

La nouvelle du départ de Van-Ritter se répandit bientôt à bord de la frégate, et ; chose étrange, elle causa, parmi les hommes surtout, une satisfaction. Talormi seul fut admirable de dignité; il donna à son visage une tristesse affectueuse, et, serrant les mains de Van-Ritter, il dit :

— Capitaine, voilà une obéissance militaire qui vous honore, mais qui nous plonge tous dans l'affliction. Vous êtes un de ces hommes qui se font connaître tout de suite, et qu'on est fier d'avoir pour amis.

Deux fausses larmes tombèrent sur ces paroles, et Van-Ritter répondit à peine quelques mots, à cause de son attendrissement.

Talormi s'étant acquitté de ce pieux devoir, reprit sa place devant l'orchestre et mit adroitement une bourse dans la main du chef, sans dire une seule parole. Le don généreux fut compris, car les cuivres se déchaînèrent avec une violence qui n'annonçait pas la fin d'un bal.

Au coucher des dernières étoiles, Van-Ritter, ému aux larmes, fit cesser le bal, et adressa quelques mots d'adieux à ses amis de cette nuit. Après quoi il embrassa tendrement sa femme et la confia aux bons soins éprouvés du marquis di Negro. La société du bal se détachait par lambeaux du pont de la frégate et descendait l'échelle suspendue sur les canots hérissés de rames. Déjà Van-Ritter commandait les manœuvres du départ et les matelots escadaient les vergues. Un dernier et touchant adieu se fit entendre. Talormi, essuyant avec adresse des larmes absentes, offrit une main respectueuse à Memmà lorsqu'elle mit le pied sur le premier échelon, et l'accompagna comme un ange gardien jusque sur la banquette du canot amiral.

Santa-Scala avait été prévenu par un message de Van-Ritter ; il attendait sa sœur en se livrant à la méditation dans les beaux jardins de son palais. Le marquis di Negro, Talormi et plusieurs domestiques firent escorte à

madame Van-Ritter jusqu'au palais de son frère, qui la reçut avec une grande joie, comme s'il eût craint de ne plus la revoir.

Talormi prit congé du marquis di Negro en lui serrant cordialement la main.

— Voilà une scène de séparation qui nous a bien émus, vous et moi, lui dit-il ; madame Van-Ritter a été admirable de résignation, son mari a été sublime. De tels actes d'héroïsme domestique sont plus touchants que des exploits du champ de bataille, n'est-ce pas, cher marquis ?

— Vous appréciez la chose comme moi, dit le marquis di Negro ; et je vous félicite, comte Talormi, de la noble conduite que vous avez tenue hier et cette nuit.

— De quelle conduite me félicitez-vous ? demanda Talormi d'un ton et d'un air pleins de naïveté primitive.

— C'est pourtant facile à comprendre, répliqua di Negro en riant.

— Ah !... je vous comprends, cher marquis... Vous me félicitez là d'une chose toute simple. Parole d'honneur, j'ai eu un caprice de jeune homme... Il y a déjà bien longtemps... C'est déjà de l'histoire ancienne. Mademoiselle Memma, je le reconnais, méritait mieux qu'un caprice, et malheureusement je n'ai point de passion à offrir à une femme... L'étude de la diplomatie et des hautes questions morales refroidit le cœur. Est-ce un mal ? Je l'ignore. Il faut subir les exigences de son organisation... Adieu, marquis di Negro.

— Adieu, cher comte Talormi.

Quand Talormi fut seul, il chercha de tous côtés autour de lui, et bientôt il vit s'approcher un homme qui s'était tenu blotti dans l'ombre du porche de l'Annonciade.

— Eh bien ! le coup est manqué, dit Talormi ; mais n'importe ! le loup de mer est parti et la femme reste seule : nous avons économisé une mort d'homme.

— Et maintenant, dit Barbone, que va devenir mon travail là-haut ?

— Ah ! c'est juste, Barbone ; tu ne veux pas perdre ton travail, c'est naturel... Cependant il ne faut pas commettre de catastrophes inutiles... Écoute, il ne faut laisser aucune trace de ton œuvre... Dans une heure tout le monde sera endormi à la villetta ; tu suivras cependant ton chemin détourné habituel, et tu démoliras complètement le pont du belvédère... Cet autre travail sera mis sur le compte des ravageurs nocturnes. Il y a un cas terrible à prévoir... Memma en se levant peut avoir l'idée de rendre une visite au marquis di Negro, et ensuite de faire une promenade au belvédère pour voir de loin le chemin qu'a pris son mari... les femmes ont de ces caprices. Diable ! je ne veux pas que Memma tombe dans ce piège à loups. Je lui en réserve de moins dangereux. Ainsi, mon Barbone, mets-toi en route et suis mes ordres exactement. J'ai besoin de sommeil, moi, et je vais dormir. Ton expédition faite, je t'attends chez moi.

Barbone s'inclina devant le maître, et, toujours docile exécuteur des ordres reçus, il s'achemina vers les hauts lieux de la ville.

Nous reprenons Paul Gréant à la minute précise où nous l'avons laissé au belvédère. Notre jeune artiste a vu s'évanouir son dernier espoir dans les brumes matinales de l'horizon maritime. Le jour resplendit sur le sommet des montagnes et au fond des gouffres. Il faut prendre une énergique résolution, et ne pas laisser soupçonner aux gens de la villetta di Negro les secrets de cette horrible nuit.

Paul examina le pont à la clarté du jour, et se rendit bien compte, cette fois, des dangers du passage. Il vit parfaitement l'intervalle périlleux qu'un bond hardi pouvait franchir avec bonheur, si la faiblesse des pieds ne

trahissait point le courage de l'âge. Il s'apprêtait donc à sortir du belvédère pour tenter ce coup décisif, lorsqu'il vit paraître, dans les derniers arbres du petit bois, un homme dont les allures prudentes semblaient copiées sur celles de la bête fauve, chassée vers sa tanière par le premier rayon du soleil.

C'était Barbone ; l'insomnie n'avait pas altéré la fraîcheur de son teint séraphique et l'éclat velouté de ses yeux.

Il regarda le pont et sonda du regard le gouffre ; puis il tira de ses poches un petit arsenal d'outils, s'assit à la tête du pont et se mit en devoir de couper les attaches de fer qui le retenaient.

Paul, voilé par la persienne, suivit quelques temps des yeux ce nouveau travail ; pour se rendre bien compte de l'intention du bandit. Il devint tout de suite évident que Barbone et Talormi l'avaient découvert dans ce lieu d'asile, et que, le supposant endormi, on venait couper le pont pour lui interdire toute retraite.

L'heure était trop brûlante pour approfondir le plus ou le moins de vérité cachée au fond de cette conjecture. Ce qui en ressortait avec évidence suffisait pour faire prendre une soudaine et courageuse détermination.

Gréant s'élança brusquement du belvédère, et, se servant de la première partie du pont comme d'un tremplin, il franchit le milieu, et tomba sur Barbone comme un tonnerre à visage humain.

Le bandit était un de ces hommes que rien n'étonne, et qui, s'attendant à tout rencontrer dans l'exercice de leurs fonctions, sont prêts à tout combattre : il se leva et saisit Gréant avec tant d'adresse, qu'il le fit chanceler sur le bord du gouffre. Une lutte formidable s'engagea entre ces deux jeunes hommes vigoureux, mais placés dans un terrain hérissé de périls, où vainqueur et vaincu pouvaient rouler dans la même tombe. Le frêle pont craquait

sous la pression énergique des deux lutteurs, et lorsqu'un mouvement des deux corps enlacés les entraînait sur le talus, leurs pieds glissaient dans la verdure encore humide, et les têtes se penchaient en arrière dans l'abîme. Ce fut par un de ces hasards déterminés par les accidents du terrain que Paul obtint un avantage décisif. Carbone glissa, et se retint de la main gauche sur la crête du précipice; mais de la droite il frappa son adversaire d'un coup de lime d'acier. Paul ne sentit pas la blessure; il s'était vivement dégagé du bandit, et, traversant le petit bois en quatre bonds, et les jardins et les treilles de la villetta, il ne s'arrêta que sur la terrasse, où les forces lui manquant tout à coup, il tomba en poussant un cri de secours.

Quant il revint à lui, il se trouva couché sur un lit de repos, dans une galerie de la villetta; deux domestiques, le marquis di Negro et un médecin étaient debout à son chevet; le médecin se pencha vers lui d'un air souriant, et lui dit :

— Ne vous effrayez pas, mon jeune ami; votre blessure n'est pas grave, et l'air de la villetta vous sera le meilleur des curatifs.

— Je suis donc blessé? demanda Paul d'une voix assez ferme.

Tous les visages exprimèrent l'étonnement.

— Il y a un peu de délire, dit le docteur au marquis di Negro; et, se retournant vers Paul, il ajouta: Une légère blessure à l'aîne, une petite saignée au fleuret... Ah! monsieur Paul Gréant, vous êtes Français; vous avez les bonnes traditions de la chevalerie; vous défendez les dames en champ-clos.

Paul regarda le médecin d'un air ébahi, qui fut encore mis sur le compte du délire.

— Nous ne nous sommes pas trompés, dit le marquis di

Negro à voix basse au docteur ; le mariage d'hier a fait beaucoup de bruit en ville. On est très-médisant à Gènes, dans la noblesse, comme partout, d'ailleurs... Notre jeune homme aura entendu quelques propos lestes tenus sur madame Van-Ritter, et il y a eu un coup d'épée ce matin.

— C'est évident, dit le docteur.

— Mon cher monsieur Gréant, dit le marquis di Negro avec une bonté paternelle, ne vous inquiétez de rien ; nous ne voulons pas savoir vos secrets ; ils sont trop respectables. Vous êtes ici comme chez vous. Les soins ne vous manqueront pas. Le docteur passera quinze jours à la campagne, en ami ; nous ferons de la musique, et de la bonne, celle que vous aimez ; et vous serez sur pied au bout de deux semaines, n'est-ce pas, docteur ?

— Je ne veux pas vous démentir, di Negro, répliqua le médecin en tâtant le pouls du malade ; mais il faut laisser notre beau jeune homme en repos. Le sommeil est un admirable guérisseur : il emporte la fièvre et la souffrance. Ce soir nous aurons déjà du mieux.

Le médecin tira les rideaux, ménagea une nuit artificielle dans la galerie et fit signe qu'il fallait se retirer et laisser le malade seul.

Quelques instants après, Paul Gréant s'endormit de ce sommeil affreux qui, pendant quelques minutes encore, doit être le sommeil du supplicié sur la planche de l'échafaud.

IX

Le lion en maraude.

La chambre à coucher de Talormi était meublée avec un goût sévère, et nul appareil de frivolité juvénile ne s'y laissait voir. Doué d'une santé nerveuse et immuable, le jeune diplomate se faisait passer pour malade deux ou trois fois par quinzaine, afin d'avoir un prétexte de recevoir des visites d'amis et de médecins qui trouvaient ainsi tout le temps nécessaire à une inspection générale des meubles, des livres, des gravures et des tableaux qui étaient comme l'enseigne des mœurs graves du maître de la maison.

Sur un pupitre d'acajou se pavanait l'interminable manuscrit blanc d'un ouvrage dont le titre seul existait, en lettres calligraphiques, ornées d'accolades et d'arabesques :

DE L'INFLUENCE DES ANTIQUES MŒURS LIGURIENNES
SUR LES AUTRES ÉTATS DE L'ITALIE.

Dédié à S. M. Charles-Albert.

A côté du pupitre, se déroulait la carte Théodosienne, hérissée d'épingles de toutes couleurs.

Les livres éternellement épars sur les divers meubles se nomment : *Œuvres politiques de Machiavel*. — *Utopie de Thomas Morus*. — *Say*. — *Malthus*. — *Owen*. — *Traité des hiéroglyphes de Warburton*. — *Minéralogie de Saavers*. — *Mémoire sur le défrichement de la Nouvelle-Hollande*. — *Roma subterranea*.

Il n'y avait que deux tableaux : l'un représentait l'inhumation clandestine des cendres de Phocion, l'homme de bien ; l'autre, la continence de Scipion l'Africain.

On remarquait encore deux belles gravures : Hippocrate refusant les dons d'Artaxercès, et Aristide exilé pour crime de vertu.

Un beau portrait de Newton, à l'eau-forte, achevait de donner à cette chambre une pieuse atmosphère de recueillement.

Trois coups légers, et portant trois syllabes avec eux, résonnèrent sur la porte, et le mot : *Entre!* répondit.

— Eh bien ! Barbone, ton travail est-il fini ? demanda Talormi en relevant son torse et s'appuyant du coude gauche sur son chevet.

— Oui, Excellence, répondit Barbone avec un calme naturel.

— Au moins es-tu bien sûr que personne ne t'a vu ?

— Oh ! personne.

— Regarde-moi bien en face, Barbone...

— Me voilà, Monseigneur.

— Tu as de l'émotion !

— Ah ! Excellence, voilà vingt-quatre heures que je suis sur pied pour votre service. Un homme n'est pas de fer.

— Tu dois être de fer, toi.

— J'essayerai, Monseigneur.

— Tu n'as pas ta figure de tous les jours ?

— C'est possible, puisqu'il faut parler franchement à Votre Excellence...

— Parle vite.

— J'ai reçu ce matin de mauvaises nouvelles de mon père, qui est dans la citadelle de Civita-Vecchia...

— Un fameux bandit ton père Gasperone !

— Ce n'est pas sa faute ; on n'a pas voulu le recevoir dans les carabiniers du saint-père.

— Je comprends ; alors il s'est fait bandit ?

— Eh, oui ! c'est naturel.

— Après, voyons ? Barbone.

— Après ? je demanderai la permission à Votre Excellence d'aller voir mon père, qui est à toute extrémité à Civita-Vecchia.

— Barbone, tu as menti toute ta vie ; as-tu perdu cette habitude ce matin ?

— Le mensonge est une arme comme une autre, et je m'en sers avec avantage dans l'occasion, c'est vrai, Monseigneur ; mais je n'ai aucune espèce d'intérêt à mentir en ce moment...

— Eh ! qui sait ?... J'ai l'œil et le nez subtils, mon petit Barbone, et je vois et je sens un mensonge dans ton pèlerinage filial à Civita-Vecchia.

— Oh ! Monseigneur, s'il m'était permis de vous dire que vous vous trompez, dit Barbone avec un sourire et une candeur séraphiques.

— Barbone, tu as eu quelque rixe la nuit dernière ; tu as peut-être aussi oublié d'être adroit ; on t'aura surpris dans une équipée compromettante : on t'aura signalé à la police, et tu veux t'envoler vers les Apennins, comme fait l'oiseau devant le chasseur.

Barbone regarda d'un œil doux Talormi et fit avec sa tête de légères ondulations négatives.

— Au reste, poursuivit Talormi, tout cela m'est bien égal. Je veux seulement te prouver qu'un élève ne peut pas tromper un maître. A présent, fais ce que tu veux ; reste ou pars.

— Je supplie Votre Excellence de croire...

— Assez, interrompit brusquement Talormi, je ne veux pas entendre un mot de plus. Comme je t'ai toujours payé d'avance, je ne te dois rien. Tu peux donc partir sur-le-champ. Si tu as fait, cette nuit ou ce matin, une sottise

ou une maladresse, je ne veux pas que tu recommences demain.

Talormi montra la porte à Barbone; ce geste fut son adieu.

Le fils de Gasperone s'inclina, essuya deux larmes qui existaient peut-être, et poussant un soupir, il ouvrit lentement la porte et sortit comme malgré lui.

Le naturaliste Saavers raconte des observations assez curieuses à lui transmises par un chasseur marocain, et que nous rapporterons ici, à notre tour, pour achever le portrait du comte Talormi.

« J'ai suivi assez longtemps, dit le chasseur, les habitudes d'un superbe lion, qui ne se doutait pas d'être vu, et qui m'inspirait ainsi, à son insu, des mœurs et des usages de la race féline. Ce lion avait choisi pour sa retraite une caverne peu profonde, creusée dans un roc, à dix ou douze pieds au-dessous de la plaine : je le voyais très-facilement, et je pouvais le suivre des yeux, dans son repos et ses excursions, en me plaçant sur un pic fort élevé qui dominait cette solitude. Il s'étendait avec la nonchalance du sauvage au bord de sa caverne, et ne regardait rien, quoique sa tête eût la fixité superbe de l'observation. Évidemment ce lion méditait; il se traçait un plan de conduite; il calculait toutes les chances d'une maraude prochaine; il étudiait les terrains connus qu'il devait parcourir, afin de supprimer d'avance toute indécision et de marcher avec cette hardiesse résolue qui détermine le succès.

« Tout à coup, et après une longue immobilité, la bête fauve secouait sa crinière, tendait ses jarrets d'acier velu, chassait à coups de griffes la poussière et les mousses déracinées, et tombait sur la plaine avec l'allure vive de l'animal qui sait très-bien où il va. Il traversait une prairie naturelle en quelques bonds joyeux, s'arrêtait devant un arbre à l'écorce polie, pour aiguïser ses griffes anté-

rieures, plongeait son muffle et sa langue dans une grande flaque d'eau vive, en ayant bien soin de ne pas mouiller le reste de son corps, courait devant quelques cavernes suspectes en poussant un mugissement de salut ou de défi; et sans attendre la réponse, il allait se mettre à l'affût dans un massif sombre et très-voisin de l'abreuvoir où les gazelles viennent se désaltérer au coucher du soleil.

« Le lendemain, le lion combinait de nouvelles étapes de maraude dans son heure de réflexion calme et de pose immobile, et il s'élançait sur un autre chemin avec d'autres idées et sans jamais donner le moindre signe d'hésitation. »

Nous allons suivre Talormi après le départ de Barbone pour justifier cette comparaison zoologique.

Le jeune et velu diplomate, resté seul, ne quitta pas son lit et ne changea pas de pose : son bras droit, dont la fine manche était retroussée au-dessus du coude, s'abandonnait mollement sur la couverture soyeuse, et le gauche soutenait toujours le torse, en s'incrustant par un angle aigu dans l'édredon du chevet; il ne manquait à la tête de Talormi qu'un casque pour le faire ressembler au chef-d'œuvre de Michel-Ange, *il Pensiero* de la rotonde tumulaire des Médicis.

Un mot impératif, comme *l'allons!* du cheval de Job, monta au ciel de l'alcôve, et Talormi s'élança d'un bond sur le tapis de descente, formé par la peau d'un tigre qui, de son vivant, avait tant de fois fait les mêmes évolutions.

Sans l'aide d'aucun valet officieux et délateur, il se composa une toilette charmante, copiée sur le dernier numéro des *Modes parisiennes*; puis il aiguïsa ses griffes et les recouvrit d'une paire de gants soigneusement boutonnés à la cheville du bras.

Placé entre deux miroirs sincères, il se détailla complètement et se fit à lui-même un sourire enfantin qui

rayonna entre ses deux graves favoris noirs, comme une éclaircie de soleil au carrefour d'une forêt.

Et fredonnant jusqu'à la porte de la rue l'air de *Lucrezia Borgia* ; *Profittiamo degli anni fiorenti*, il se dirigea vers la bourse *dei Bianchi* par l'étroite rue San-Luca.

Il se promena sous le vaste portique où se traitent les affaires commerciales et financières, et se vit aborder par les donneurs de nouvelles frivoles, les conseillers de mauvaises opérations et les cosmopolites acteurs des coulisses du théâtre européen de la Bourse. Il y a dans toutes les villes de commerce le même homme : un charmant et joyeux chroniqueur qui sait tout, qui est admis à toutes les confidences, et les rend sans indiscretion ; qui travaille pour s'amuser et s'amuse toujours pour ne pas travailler ; qui connaît les étrangers avant de les avoir vus, et leur donne les serremments de main d'un vieil ami. Cet homme heureux se nomme à Londres Scharpe ; à Liverpool, Saint-Aubin ; à Lyon, Cheneaux ; à Bordeaux, Rodrigues ; à Nantes, Audouy ; au Havre, P. Grandin ; à Toulon, Mouttet ; à Paris, Gustave Guieu ; à Trieste, Manoli ; à Marseille, Guirard ; à Gènes, Lorenzino. Sans cet homme multiple, aucune ville de commerce ne serait habitable un seul jour. Il donne la vie à toute une population. Après sa mort, son successeur est nommé par un suffrage véritablement universel.

Lorenzino aborda Talormi avec deux mains fécondes en étreintes et un sourire provocateur ; à la demande banale qui lui fut faite *Che si dice di nuovo?* il répondit par un feu roulant de nouvelles sur la cote des fonds anglais et français, sur la politique, le théâtre, les danseuses, les sermons, les avaries de mer, les huîtres de Naples, les déjeuners à *San-Pietro d'Arena*, les tableaux achetés par le consul d'Angleterre, l'*opera seria* de la saison, le *tenore sfogato* applaudi, les excellents paquebots de la compa-

gnie Bazin ; et après cette encyclopédie, il croisa les bras, secoua la tête avec une tristesse ironique, et ajouta :

— Mais tout cela n'est rien, absolument rien, auprès de la grande histoire d'hier.

Et Lorenzino s'arrêta pour attendre une question inévitable sur cette grande histoire si récente.

— Voyons ? demanda Talormi en souriant avec dignité.

— Oh ! c'est superbe ! poursuivit Lorenzino. Un capitaine hollandais arrive avec sa frégate pour une mission politique ; il devient amoureux de la plus belle de nos Génoises, la Vénus de 1838, une femme qui remuerait tous les morts dans un cimetière, si elle y passait ; il la demande en mariage, on la lui donne, parce que vous savez qu'on donne tout aux étrangers ; un homme du pays aurait soupiré vingt ans, et ne l'aurait pas eue. On fait les noces hier ; le bal se donne à bord de la frégate : le mari demandait pardon à Dieu de son bonheur ; tous nos jeunes gens, à mesure que l'heure fatale approchait, rugissaient à l'unisson et en sourdine comme des tigres volés ; c'était un incendie général de volupté clandestine, et personne n'était assuré contre le fléau... Voilà que tout à coup un ordre arrive, une dépêche télégraphique tombe du ciel comme la foudre ou le feu Saint-Elme sur le grand mât de la frégate ; on aurait dit que le diable emportait la frégate. Tout a disparu en un clin d'œil. Il n'y a eu que le bal de consommé. Le vent génois a pris parti pour ses compatriotes ; il a soufflé dans les voiles avec l'énergie de vingt tramontanes coalisées. Le mari part et la femme reste fille. Que dites-vous de cela, Monseigneur ?

— C'est vraiment fort curieux, dit Talormi en riant faux ; et il ajouta d'un ton nonchalant : Et l'histoire finit là ? C'est dommage.

— Est-ce que ces histoires finissent ! continua Loren-

zino. Voici maintenant ce qu'on raconte, et ce que je puis vous affirmer comme vrai... Cette nuit, après le bal, quand l'ordre est arrivé, on a fait beaucoup de plaisanteries entre jeunes gens ; le sujet prêtait. « C'est un accident très-heureux, a dit un jeune homme. Et pour qui ? a demandé un parent de la mariée. Mais, parbleu ! pour le mari, a répliqué l'autre ; il est bien cruel de ne pas trouver la vertu quand on la cherche après minuit. » A ce mot le parent a pris fait et cause pour la mariée ; il y a eu provocation et duel près la villa di Negro ; on s'est bien battu, dit-on, et le parent a reçu un bon coup d'épée, fort injuste ; mais vous savez que, dans une rencontre, c'est souvent l'honnête homme qui est blessé.

Talormi, quoique jeune, avait trop d'expérience pour ajouter foi tout de suite, comme un auditeur vulgaire, au premier conte débité dans la rue ; mais, pensa-t-il, il y a toujours un atome de vérité au fond du plus lourd mensonge : c'est l'atome qu'il faut découvrir, car je ne dois rien négliger.

L'heure était convenable pour faire une visite au palais Santa-Scala ; Talormi prit congé de Lorenzino en lui disant :

— Vous êtes une gazette vivante, et je vous lirais volontiers jusqu'à ce soir ; mais on m'attend au palais Durazzo, où je fais peindre une copie de deux marines de Salvator Rosa pour mon palais de Naples. Adieu.

Au palais Santa-Scala, Talormi prit en entrant le type de visage le plus austère, et demanda si le prince était visible. En même temps il donna son nom au domestique introducteur, et dit, en voyant la porte de la nymphée ouverte : Je vais attendre la réponse dans le jardin.

La nymphée du palais Santa-Scala est merveilleuse de grâce et de fraîcheur. Une figure de naïade voilée de mousse verse à pleine conque ses eaux vives dans un

large bassin dont l'ellipse de marbre disparaît sous une frange de fleurs et de gazon. La treille où serpentent le cep de la vigne et le rameau du citronnier laisse arriver sur les banquettes de repos un jour crépusculaire, même aux heures splendides de l'été.

Assise sous un jeune magnolia dont les fleurs d'ivoire semblaient naître, dans cet instant, pour couronner ses beaux cheveux, une très-jeune fille lisait, en caressant de la main droite la tête énorme d'un chien qu'on aurait pris pour le monstre de cet autre jardin des Hespérides. Au bruit des pas de Talormi, la jeune fille leva les yeux et sa charmante figure se contracta sous une impression inexplicable ; le chien ne fit pas un accueil plus sympathique à l'étranger ; il roula au fond de son gosier une gamme sourde, prélude d'une explosion d'aboiements formidables, qu'une petite main blanche et souveraine réprima subitement à l'aide de cette recommandation dite en anglais : *Be good, Mitry !* sois bon, Mitry !

On a reconnu Debora.

— Ah ! dit Talormi, *you speak english very well, miss Debora.*

— Je ne parle anglais qu'à Mitry, répondit Debora en italien et avec une froideur marquée.

— Et à qui parlez-vous en français ?

— A personne ; je l'étudie, et quand je le saurai, je le parlerai à tout le monde.

En causant ainsi, Talormi ouvrit une petite porte voilée de lierre, et jeta un regard négligent sur une partie du jardin qu'il n'avait qu'entrevue et qu'il voulait mieux étudier. Ce rapide coup d'œil lui suffit pour lui faire connaître les localités dans leurs moindres détails.

Un adorable dédain de la culture et du soin symétrique règne au jardin Santa-Scala ; on voit que le goût du maître l'abandonne à tous les caprices naturels de la végétation.

Les orangers, les acacias, les néfliers du Japon, les arbres de Judée, les palmistes se croisent, s'enlacent et confondent leurs fleurs, leurs fruits, leurs verdure, comme si un seul tronc, pareil à celui du *multipliant* indien, eût fait jaillir du même germe toutes ces végétales variétés de nuances, de tons, de formes et de parfums. L'herbe croissait à flots de velours sous les arcades de cette forêt urbaine qui s'élevait en amphithéâtre, et, comme le jardin Durazzo, arrivait au niveau des toits du palais.

Son coup d'œil donné, Talormi s'assura que les hauteurs du jardin communiquaient à la voie publique par un de ces murs que la vieillesse, les passants et la chute des eaux ont à moitié démolis.

Il rentra dans la nymphée, et, pour attendre Santa-Scala, il prit la pose d'un botaniste qui étudie quelques familles de fleurs.

Un domestique vint annoncer que le prince recevrait le comte Talormi dans ses appartements, et, désignant l'escalier, il monta le premier pour introduire le visiteur.

Santa-Scala, en recevant Talormi, ne portait déjà plus le costume qu'il avait en mer. C'était l'ecclésiastique dans toute la rigidité du vêtement-clérical : la modeste soutane de serge noire, la ceinture négligemment nouée sur le côté, les larges souliers à boucles et le rabat.

Il salua Talormi, et, lui désignant un fauteuil, il s'assit à côté de lui.

— Monseigneur, dit Talormi avec une aisance respectueuse, je n'ai pas voulu laisser finir cette journée sans présenter mes hommages à l'honoré frère de madame Van-Ritter, à l'illustre absent dont le nom et l'éloge étaient dans toutes les bouches à la fête d'hier.

— C'est ma sœur qui sera très-flattée de cette visite, dit Santa-Scala; quant à moi, je suis devenu, à dater d'hier, tout à fait indifférent ou étranger aux devoirs du monde;

mais en entendant prononcer votre nom, je me suis hâté de vous recevoir, car il me sera impossible de vous rencontrer de longtemps. Je vais entrer dans le diaconat; je serai en retraite pour quinze jours, qui commencent demain, au couvent des Dominicains, et après je partirai pour Rome, où j'achèverai ma troisième année de théologie, au séminaire du Vatican. Le mariage de ma sœur me délie de toute chaîne du monde, et je puis être tout entier à mon état.

— Vous êtes heureux, Monseigneur, dit Talormi d'un ton pénétré, d'avoir une si sainte vocation et de la suivre. Le monde est triste; c'est une mer bien dangereuse; nous naviguons encore, nous, et vous êtes entré au port... Chaque jour amène sa douleur avec lui... Ce matin nous sortons d'une fête, et ce soir nous apprenons que le sang a coulé, qu'un horrible duel... Vous connaissez sans doute mieux que moi cette malheureuse affaire...

— Oui, dit Santa-Scala; un domestique du marquis di Negro nous a fait connaître ce duel... Comme vous le dites, comte Talormi, toutes les joies de ce monde sont empoisonnées à leur lendemain. Heureux qui se retire dans le sein de Dieu!

— Quel atroce duel! poursuivit Talormi en frappant ses mains l'une contre l'autre; et dire qu'on ne peut pas savoir le nom du blessé!

— On le sait fort bien, comte Talormi.

— Ah! on le sait, dit Talormi avec négligence.

— Sans doute; mais ce sera un secret pour tout le monde, excepté pour notre famille, tant que l'affaire ne sera pas arrangée avec la police.

— Bien, dit Talormi, c'est très-sage et très-prudent... Au reste, qu'importe le nom? c'est le malheur qu'il faut regarder... Une si belle fête!...

Et se levant, il ajouta :

— Seigneur Santa-Scala, vous avez pris le meilleur parti, vous, et je vous en félicite. En Italie, il faut appartenir au clergé supérieur pour avoir du crédit et de la considération.

— Monsieur le comte, dit Santa-Scala, le crédit et la considération ne sont que de vaines pompes mondaines ; mais il est bon de les acquérir pour servir le prochain et faire le bien. Si j'ambitionne le chapeau de cardinal, que certains de mes ancêtres ont porté, c'est pour user de mon influence dans l'intérêt des malheureux, des affligés, des proscrits. La pourpre n'honore pas, il faut l'honorer.

— Ce sont là de nobles paroles!... Qui sait? Peut-être vous imiterai-je un jour, répondit Talormi d'un ton et d'un air admirables de componction théâtrale. Eh! qu'y aurait-il là d'étonnant? J'ai un oncle dans les ordres à Palerme, et un cousin auditeur de Rote... deux saints personnages... Le monde est triste, bien triste, surtout le monde diplomatique au milieu duquel je vis. Que de fois, après une de ces déceptions si communes dans notre état, je me suis dit : Réfugions-nous sur la montagne et laissons la cité des hommes avec ses défiances, ses astuces, ses joies fausses, ses douleurs vraies! Puis les liens de la chair sont trop forts, mon pied chancelle, j'hésite, j'ajourne encore ma transformation... Adieu, Monseigneur, je vous prie de me mettre aux pieds de madame Van-Ritter. Nous nous reverrons dans un monde meilleur, sur cette terre ou là-haut.

Talormi descendit gravement l'escalier, salua le domestique qui lui ouvrit la porte de la rue, et quand elle fut fermée, il changea de visage et d'allure pour monter la *salita* déserte qui conduit au mur supérieur du jardin. Là, il se posa comme un ingénieur qui médite une tranchée devant une place forte et parut fort satisfait de son inspection.

X

La Norma au Carlo-Felice.

Grâce à ces communications clandestines qui sont établies entre les maisons nobles ou bourgeoises par les domesticités indiscrètes, la blessure de Paul Gréant était connue au palais Santa-Scala. On avait même ajouté que la pointe du fer ayant été empoisonnée par un adversaire déloyal, l'état du malade donnait les plus sérieuses inquiétudes. Tout le reste de l'histoire était conforme au bruit public, qui voulait que ce duel eût eu lieu comme réparation à l'honneur de madame Van-Ritter. Ce que le monde dit et répète est toujours empreint de ce mélange d'erreur et de vérité.

La maladie de Paul Gréant ménage donc un assez long intermède à cette phase de notre histoire. Talormi a rendu deux visites à la villetta di Negro; il a été froidement reçu, et personne ne lui a rien appris sur Paul Gréant. Quelquefois, la nuit, il a tenté une descente d'observation par le mur du jardin de Santa-Scala; mais en entendant mugir les gammes léonines du molosse de la nymphée, il a toujours rebroussé chemin, en méditant quelque tour de prestidigitateur contre ce gardien incorruptible.

Memma n'est plus défendue par la présence rigide, les sages conseils et la fraternelle amitié de Santa-Scala. Le prince n'est plus que le dernier des abbés parmi des séminaristes reclus; il étudie les questions ardues de l'orthodoxie romaine, les dogmatiques secrets du théologien casuiste, et ferme l'oreille et les yeux aux bruits profanes

du dehors, tout absorbé dans la méditation des éternelles vérités.

Le courage et la jeunesse, ces deux remèdes si puissants, ont rétabli la santé de Paul; il ignore tout, on ne lui a rien appris dans sa convalescence; car, au milieu du délire fiévreux de ses nuits, il a livré le secret de sa pensée et de son âme; il a prononcé des noms qui devaient rester ensevelis, et par ces indiscretions involontaires il n'a que trop bien justifié la fausse conjecture établie sur son duel le lendemain du mariage de Van-Ritter.

Une lettre qu'il reçut de sa famille opéra aussi un changement salutaire dans son état moral : il frémit en songeant au désespoir de son père, de sa mère, s'ils eussent appris la nouvelle de sa mort; et tournant son cœur vers ces affections domestiques si pures et si respectables, il comprit que le remède décisif était là, et, comme l'enfant prodigue, il prononça les mots de la résurrection : *Je me lèverai et j'irai* *.

Paul Gréant fixa donc son départ pour la France, et prit congé du marquis di Negro, qui l'encouragea dans cette résolution, mais par des motifs bien différents des véritables. Descendu de la villetta, son isolement lui devint onéreux; il sentait que les dalles de cette ville brûlaient ses pieds, et, pour s'étourdir, il suivit la voix et les pas de quelques compatriotes inconnus qui s'acheminaient gaiement vers la superbe rue des palais de marbre, aboutissant au théâtre *Carlo-Felice*.

A la clarté des lanternes du portique tétrastyle, Paul Gréant vit étinceler, sur une affiche, ce mot *Norma*, mot mystérieux qui, dans sa décomposition anagrammatique, renferme les deux plus grands noms de l'univers, *Amour* et *Rome*, *Amor-Rōma*.

* SURGAM ET IBO. (*Parabole de l'Enfant prodigue.*)

On jouait donc *Norma*, ce chef-d'œuvre de gracieuse mélancolie et d'exquise passion. Le jeune artiste fut entraîné par le céleste démon de la musique. Il prit un modeste billet de parterre, et entra dans ce temple magnifique, élevé par la généreuse aristocratie génoise à la gloire de Rossini le divin.

Les cinq rangs de loges étaient envahis comme un vaisseau à cinq ponts dont chaque sabord aurait encadré des bouquets de fleurs et des visages de femmes; mais Paul Gréant n'était pas venu au théâtre pour y savourer des distractions vulgaires; il était tout entier à la musique et aux voix, comme le chrétien pieux qui écoute un oratorio, et ferme les yeux sur les pompes mondaines du temple saint.

Hélas! *Norma* n'est pas un oratorio!

Un prélude d'amour roucoule dans l'orchestre, une voix suave entonne un de ces airs qui troublent les sens, une de ces phrases mélodieuses que Paul Gréant chantait à Memma dans ses jours de bonheur: *Vieni in Roma, vieni, o cara!* C'était le rêve délicieux du jeune artiste, lorsqu'il formait ses doux projets de voyage amoureux dans Rome, la ville qu'il a tant aimée; dans les montagnes de Tivoli, où les poètes ont créé la langue du cœur; dans la villa d'Est, encore toute remplie des tendresses du chantré de Jérusalem. *Vieni in Roma!* L'orchestre éclatait en caresses langoureuses; la mélodie flottait dans l'air comme une rosée céleste, et enivrait l'âme et les sens en donnant le prestige de la vérité aux divins mensonges du plaisir!

De quelle hauteur de rêve sublime il fallait tomber! et dans quel abîme de réalité désolante! Paul ferma ses oreilles à cette musique, comme le roi d'Ithaque au chant des sirènes; il leva ses yeux vers le cintre, et chercha des distractions bourgeoises pour attendre la fin de l'acte et sortir.

Ses regards ne se fixaient sur rien; mais en courant d'ellipse en ellipse, ils tombèrent par hasard sur une figure en relief dans le cadre d'une loge, et ils ne s'en détachèrent plus.

— Oui, c'est lui ! c'est bien lui ! se dit-il mentalement.

Paul Gréant ne se trompait pas; on reconnaît, entre mille, la femme qu'on aime et l'homme odieux. C'était bien le comte Talormi. Et comme il allait s'épanouissant de loge en loge, selon l'usage italien, il se montra vingt fois à Paul Gréant, sous vingt aspects variés. Son visage et ses favoris noirs se mêlèrent à toutes les têtes et à toutes les fleurs.

Alors notre jeune artiste fut saisi ardemment d'une de ces idées confuses qui ne sont soumises à aucun plan, mais qui sont pourtant caressées avec complaisance dans les moments où le désespoir se cramponne à la première folie, qu'il prend pour de la raison. Il résolut donc d'aborder Talormi et de lui demander un entretien. Que devait-il lui dire ? Il l'ignorait encore. L'aborderait-il en ami, en ennemi, en indifférent ? Il n'en savait rien, et il comptait s'inspirer de la minute. L'essentiel était de commencer.

L'acte fini, Paul Gréant sortit du parterre, et monta le grand escalier qui conduit à cette vaste et belle rotonde servant de foyer ou de salle de concert. Un monde plein d'élégance la remplissait, et Paul, en donnant un coup d'œil à son costume négligé, n'osa pas s'engager dans ce luxe de toilettes de gala. Heureux d'avoir manqué son coup, il amenda son idée, et résolut d'attendre Talormi sous les colonnes du péristyle, après l'opéra.

Sous l'obsession de cette nouvelle idée, il n'entendit plus qu'un bruit importun dans le chef-d'œuvre de Bellini; il aurait voulu voir s'engloutir les druides, le grand prêtre, Norma et Pollion. Cependant comme tout opéra

commencé finit presque toujours, l'heure de sortie arriva, et le poste d'attente fut pris contre une colonne et dans des ténèbres très-voisines d'un passage étincelant de clarte.

La foule sortait en masse compacte, et il aurait fallu à Paul Gréant tous les yeux d'Argus pour suivre et distinguer chaque visage dans cette multitude ruisselant à la fois par cinq vomitoires; mais l'intelligence conductrice et invisible qu'on appelle le hasard vint en aide au jeune artiste et fit passer devant lui l'homme attendu. Une pression de foule arrêta le bras qui se levait sur Talormi; le diplomate descendit lestement les marches du péristyle; se perdit un moment dans la foule, et reparut au milieu de la place presque déserte, car tout ce monde du théâtre reflua par la rue Carlo-Felice dans la *strada Novissima* et dans les quartiers opulents.

Paul suivit Talormi qui marchait d'un pas mystérieusement précipité, comme un homme lancé sur la piste d'une bonne fortune conquise entre deux cavatines. Le prestidigitateur ne se doutait point de l'inquisition nocturne exercée à sa poursuite; il se serait escamoté lui-même, et Paul n'y aurait vu que des ténèbres. Tous deux, à certaine distance l'un de l'autre, ils s'enfoncèrent dans un labyrinthe de rues qui conduisent au pont de Carignan. L'œil du dernier ne perdait jamais le premier de vue, quoique les étoiles seules fussent les réverbères de cette nuit.

Talormi gravit une petite rue escarpée, et s'arrêta au sommet devant un vieux mur à hauteur d'appui, tout crevassé par le travail des racines du caprier et de la vigne sauvage; puis il enjamba le mur et disparut.

Paul demeura immobile comme un dieu terme et confondu de stupéfaction.

Un pressentiment vague le fit tressaillir, mais il se donna lui-même un sourire ironique, et il eut honte

bientôt de l'idée absurde, impossible, qui venait de traverser son esprit comme un rêve fou.

Gréant ne jugea pas convenable de franchir le mur et de suivre Falormi dans son expédition mystérieuse; il descendit lentement la petite rue, comme un homme qui cherche une réflexion, et, longeant toujours le mur du même jardin, il trouva à son angle extrême un palais dont la façade se développait dans une autre rue. Sur l'écusson de la porte, on aurait pu voir deux lettres accolées, peintes en azur, deux S.

Paul reconnut le palais Santa-Scala.

La veillée italienne se prolongeait dans ce quartier de la ville entre voisins amoureux du chant et de la fraîcheur des belles nuits, et devant une boutique de libraire quelques péripatéticiens génois respiraient aux étoiles et chantaient, *sotte voce*, l'espèce de nocturne primitif qui commence ainsi :

Bove, bove, dove andate,
Tutte le porte son serrate.

Une petite lampe éclairait la boutique et révélait sa destination : Paul y entra au grand étonnement du maître, qui, malgré l'heure avancée, trouva bientôt cette hardiesse fort naturelle.

Gréant lui ayant demandé *le Guide du voyageur en Italie*, c'était, pensa le libraire, un étranger qui partait sans doute avant le jour, et qui venait, à onze heures du soir, se munir d'un livre indispensable.

Les magasins de librairie sont très-fréquentés à Gênes, non-seulement par les érudits, mais aussi par les étrangers, les désœuvrés et les étudiants. Notre libraire aimait la gaieté et ne dédaignait pas la causerie philosophique; curieux comme un barbier, il adressait de nombreuses

questions à son client de passage. Tout en feuilletant son livre, Paul Gréant lui dit à son tour :

— Vous devez faire de bonnes affaires, vous êtes dans un beau quartier, entouré de palais et de noblesse... Là, vis-à-vis, vous avez un superbe édifice...

— C'est le palais du prince Santa-Scala, mon voisin et ma pratique... pas lui, mais le palais. Le prince, quoique jeune encore, est un ancien marin qui se voue aux ordres religieux et qui n'achète plus d'ouvrages mondains... Mais la sœur du prince me fait souvent demander des livres pour une charmante enfant qu'elle a, dit-on, adoptée...

— La sœur du prince? interrompit Paul avec un effort surhumain.

— Oui, Excellence, poursuit le libraire, la sœur du prince... une femme superbe qui a épousé dernièrement un amiral hollandais...

— Et qui a quitté Gênes avec son mari après son mariage? interrompit convulsivement le jeune homme.

— Madame Memma Ritter a quitté Gênes! dit le libraire en hochant la tête; Votre Seigneurie est mal informée. J'ai eu l'honneur de lui parler ce matin...

— Et où?

— Où?... Mais là, vis-à-vis, dans le palais de Santa-Scala... Ce matin, elle m'a fait demander quelques nouveautés françaises et quelques vieux ouvrages. Elle ne marchandait pas et paye très-bien. Je lui ai vendu *le Voyage en Italie*, de Lalande; *l'Histoire du peuple de Dieu*, de Berruyer, en dix volumes; l'œuvre complète de Piranèse sur Rome; *le Siège de Rome de 1527*, par le marquis de Bonaparte; les douze Césars; les sonnets du Tasse à Éléonore d'Est; *Paul et Virginie*; les fables de Fénelon; les poésies d'André Chénier et de Victor Hugo, et beaucoup d'autres livres encore, français, anglais, italiens. Si j'avais en ville dix pratiques comme madame Van-Ritter et sa

jeune protégée, ma fortune serait faite au bout de l'an.

— Vous ne vous trompez pas? demanda Paul d'une voix presque éteinte et qu'il s'efforçait de ranimer; c'est bien à madame Van-Ritter que vous avez vendu tous ces livres?

— Ah! par exemple! dit le libraire loquace en croisant les bras sur sa poitrine; vous verrez que je ne connais pas ma superbe voisine! *Genovetta fatta carne, Gênes faites chair*, comme on l'appelle ici! Je l'ai connue toute petite comme ça; elle a joué devant ma boutique quand elle était enfant; elle m'a cassé vingt carreaux de vitre avec des volants; le majordome du prince venait me les payer, et m'achetait toujours ensuite quelques images de dévotion. Alors c'était un lutin, la petite Memma; mais elle a bien changé de caractère; elle n'a gardé que la beauté de son enfance et le charme de ses neuf ans, car, comme le dit le proverbe, *la rose embaume en naissant ou n'embaume jamais*. C'est toujours Memma. Quand je la vis pour la première fois, j'arrivais de Rome, où j'avais fait mon apprentissage chez le libraire Merle, au Corso... Vous connaissez Merle?... Un parfait honnête homme, établi à Rome depuis vingt-cinq ans... Oh! oui, il y a au moins vingt-cinq ans, s'il n'y en a pas trente... Que vous disais-je?... J'ai perdu le fil...

— Non, non, dit Paul tout convulsif d'impatience devant la loquacité vagabonde du libraire; non, il est impossible que vous ayez vu madame Van-Ritter ce matin!

— Eh! Monsieur... nous la voyons tous les jours, là, assise à ce balcon, quand le soleil tombe; elle vient broder et voir passer le monde, avec cette jeune fille qu'on dit juive, mais qui ne doit pas l'être, parce qu'elle est plus belle qu'une chrétienne... Tenez, si ces fleurs et cette persienne ne les couvraient pas un peu quand elles brodent, il y aurait ici tous les soirs, sur cette place, un rassem-

blement de curieux, et je le voudrais bien, moi qui aime le mouvement et la foule... On apprend toujours quelque nouvelle. Mais que Votre Seigneurie m'excuse... elle semble indisposée.

— Ce n'est rien, dit Paul au comble du délire et en donnant au libraire une pièce d'or; merci... c'est tout ce que je voulais...

Le libraire étonné regardait la pièce d'or et n'écoutait plus.

Cependant un scrupule et le besoin de parler encore un peu décidèrent le marchand à retenir, par le bras, Paul Gréant sur le seuil de la porte.

— Excusez, Monsieur, si je vous arrête, lui dit-il avec gravité, mais vous me donnez une pièce d'or française qui a bon cours en Italie, et vous n'emportez pas *le Guide du Voyageur*...

— Ah! oui, c'est juste, j'oubliais le livre, dit Paul avec le plus menteur des sourires.

— Attendez, Monsieur, le voici... l'aimez-vous mieux relié?

— Cela m'est égal.

— Ce n'est que deux francs de plus.

— Très-bien.

— En voici un qui a été relié pour la princesse Montecatini.

— Je le prends.

— J'ai dix francs à vous rendre sur la pièce.

— Gardez tout.

Le libraire soupçonna une fausseté dans cette pièce d'or : il la fit tourner entre ses doigts et la mit dans sa poche en faisant une pantomime qui signifiait : Au reste, si elle est fausse, elle trouvera toujours son placement.

Paul Gréant sortit et marcha au hasard; il traversa plusieurs rues étroites, et atteignit le pont de Carignan, œu-

vre cyclopéenne, jetée sur des jardins et des toits comme le tremplin du suicide.

— Talormi et Memma! dit-il en mordant ses lèvres; ils sont ensemble! à cette heure! L'enfer m'a conduit à une horrible révélation!

Il s'appuya sur le parapet du pont et donna un sourire à l'effrayant abîme ouvert sous ses pieds.

— C'est dans ce gouffre, dit-il, que je dois enfin trouver le repos.

Et il monta sur la pierre, pour gagner un vertige favorable et céder à l'invincible attraction de l'abîme, afin de s'épargner le crime du suicide, le crime sans pardon.

XI

Doute et délire.

Dans l'extrême désespoir qui vient des angoisses intolérables du cœur, il y a une sorte de volupté âcre qui retient l'homme dans la vie au moment où il s'apprête à tourner contre lui des mains violentes. On éprouve de l'orgueil à étaler ses joies comme à soutenir ses infortunes; cette dernière lutte offre même quelque charme aux jeunes passions, et une curiosité satanique les pousse à suivre jusqu'au bout le spectacle de leurs propres douleurs.

Paul Gréant s'abandonna subitement à l'orgueil de se croire le plus malheureux des hommes, et comme toute suprématie flatte l'amour-propre et fait chérir l'existence, il s'éloigna du pont cyclopéen comme on fuit un mauvais

conseiller, et passa la nuit à s'entretenir avec lui-même devant l'église de Carignan, sur la montagne, en face de la mer.

Une horrible vision le poursuivit tant que les étoiles furent sur l'horizon; les fantômes de Talormi et de Memma l'accompagnèrent dans cette veille brûlante, et il entendit toutes les paroles d'amour échangées sous la treille de la nymphée ou les arbres du jardin.

Au lever du soleil, Paul éprouva quelque soulagement; le souffle de la vie rentra dans sa poitrine; aucun projet n'était arrêté pour l'avenir; mais une visite à madame Van-Ritter ayant été énergiquement résolue pour ce jour même, il crut qu'il était d'une haute habileté de lui écrire une lettre respectueuse.

Il déchira vingt feuilles de papier avant d'adopter la rédaction définitive qu'on va lire :

« Madame,

« Un accident qui pouvait être fatal, et qui n'a été qu'ennuyeux, m'a retenu à Gênes, au moment où j'allais partir pour obéir à un ordre sacré. Depuis le jour qui a légalement désuni ce qui devait être uni, bien des circonstances inattendues se sont révélées, et il vous sera permis peut-être, aujourd'hui, de recevoir un adieu que ma voix n'a pu vous dire, lorsque des convenances respectables sans doute m'éloignaient de vous.

« Je serai demain matin, à neuf heures, au bureau de la poste restante. Pardonnez-moi si je persiste à demander cette entrevue; ce sera la dernière: mon départ pour la France est décidé; ma place a été retenue aux bureaux des paquebots; je vous l'affirme sur l'honneur.

« PAUL G. »

Cette lettre parut fort adroite à son auteur; il y régnait

un vague que Memma interpréterait à sa guise, et le mensonge de la fin pouvait passer au besoin pour une vérité, par l'habileté de son arrangement. En même temps, Paul écrivit ce billet :

« Ma chère Debora, vous pouvez encore me rendre un service auprès de celle que vous avez le bonheur de voir à votre gré. Je lui écris, je la supplie de me recevoir une dernière fois... Je vous implore pour m'aider à pénétrer dans le palais; votre douce parole, votre angélique influence parleront pour moi. Je suis désespéré!... Si j'éprouve un refus, que Dieu me garde ma raison!

« PAUL G. »

Un *facchino*, à l'œil intelligent ou stupide, à volonté, fut le messenger choisi et bien payé pour porter ces deux lettres, l'une à Memma, au palais Santa-Scala; l'autre à Debora, à San-Pietro d'Arena.

Quand le calcul du temps écoulé démontra mathématiquement à Paul que la lettre à Memma était arrivée à sa destination, il éprouva un regret mortel d'avoir fait une pareille tentative, qui lui parut alors révoltante d'absurdité.

— Vraiment! se dit-il à lui-même, la fièvre et l'insomnie ont altéré mon cerveau! Écrire à cette femme indigne qui oublie en si peu de temps ses devoirs d'épouse, et qui reçoit le comte Talormi toutes les nuits! Oh! mon Dieu! rendez-moi ma raison, je suis fou!

Paul s'assit et laissa tomber sa tête sur ses mains pour se démontrer par la réflexion qu'il avait conservé intactes les facultés de son cerveau.

Ce fut encore un jour d'angoisses et d'isolement fiévreux, un de ces jours qui ne servent qu'à attendre le lendemain, et qu'on supprimerait bien vite, à leur aurore,

si nous avions le pouvoir de rayer dans notre vie toutes les heures inutiles qui nous séparent du moment attendu. Mais lorsque ce lendemain arriva, au bout d'un siècle, toutes les espérances de Gréant s'évanouirent, et il riait amèrement de lui-même en se rendant à cet office de la poste où, la veille, il s'était assigné une inévitable mystification.

Neuf heures sonnaient à l'*Albergo dei Poveri*; Paul entra dans ce purgatoire épistolaire où tant d'âmes désolées attendent, derrière une grille, leur désespoir ou leur salut. Le préposé d'une poste restante est le même dans le monde entier, avec un autre nom et une autre langue. C'est un être taciturne, distrait, soucieux, qui déjeune toujours, écoute mal, et ne regarde les gens qu'avec l'oreille. Paul Gréant répéta trois fois son nom, et il vit les deux doigts du préposé retirer une lettre de la liasse des G; une lettre qui avait un sexe, et qui, par conséquent, se fit reconnaître du premier coup : elle était signée sur l'enveloppe.

Paul Gréant mit toute son âme dans la lettre avant de l'ouvrir; un frémissement d'origine inconnu contracta son épiderme comme si cette minute lui eût donné un sixième sens. Un parfum d'iris s'exhala du vélin aristocrate, et obscurcit comme un nuage les yeux du lecteur. Que de temps et de force il fallut pour lire ces lignes jusqu'à la dernière :

« Dieu m'est témoin que je crois faire une chose convenable et honnête en vous répondant, à moins que la reconnaissance ne soit un crime comme l'ingratitude.

« Ma position m'impose de grands devoirs de retraite et d'isolement absolu; le moindre oubli de cette sage résolution ouvre une brèche à la médisance et à la calomnie; mais je ne puis me résoudre à vous laisser partir pour la France sans vous exprimer de vive voix toute la gratitude

que votre noble conduite m'a inspirée. Votre loyauté m'est connue, et je n'hésite pas à vous voir quelques instants pour vous faire mes adieux.

« A une heure après midi, la petite rue escarpée qui monte derrière le jardin sera déserte; vous y verrez une vieille porte basse, entre deux cyprès; elle s'ouvrira devant vous, mais elle ne se refermera pas.

« Je ne vous dis pas *adieu*, je le garde pour ce moment.

« M..... »

Cette lettre, si claire pour la femme qui l'écrivait, avait quelques mots obscurs pour Gréant. Memma, au fond de l'âme, par le faux duel que la rumeur publique prêtait à ce jeune homme, ne pouvait convenablement refuser un adieu en récompense du sang versé pour elle, et surtout un adieu suprême échangé la veille d'un départ. Quelle femme n'eût pas fait la même chose dans une semblable position? Ce n'était point un rendez-vous, c'était une rencontre d'un instant, la dernière et la plus innocente; une minute prompte comme l'éclair et consacrée à l'exercice de la plus belle des vertus, la reconnaissance! Avec de pareils sentiments au cœur, une femme ne craint pas de s'égarer; on ne redoute rien dans l'accomplissement d'une bonne action; le mal n'est jamais produit par le bien. Ainsi avait raisonné Memma, et aucun scrupule puisé dans le sentiment de ses devoirs n'aurait été assez puissant pour la détourner de cette entrevue d'un instant que devait suivre une éternelle séparation.

Les émotions les plus opposées bouillonnèrent dans la poitrine de Paul Gréant à la lecture de cette lettre; mais ensuite elles se confondirent toutes dans une seule, résumée en quatre mots: Je vais la voir!

En attendant l'heure effrayante de l'entrevue, il y eut deux expressions qui revenaient involontairement à la

mémoire du jeune artiste : *Reconnaissance et isolement!* De quelle reconnaissance parlait Memma? Sans doute elle était touchée de la soumission muette avec laquelle il avait obéi à ses ordres. Quant à l'*isolement*, il était plus difficile à expliquer, puisque Talormi descendait la nuit dans les jardins de Santa-Scala, et détruisait par sa présence criminelle cet isolement absolu... Mais pourquoi Talormi descendait-il par le mur au lieu d'entrer par cette porte basse qui s'ouvrait à la volonté de Memma? Cette réflexion bien naturelle donnait un mystère nouveau et étrange aux invasions nocturnes de Talormi. Pourquoi l'escalade lorsque l'entrée est si facile? Paul Gréant cherchait encore une solution à ces problèmes, lorsque l'heure sonna devant les deux cyprès.

Une légère pression de la main fit rouler la porte sur de hautes herbes, et Paul entra dans ce jardin délicieux, où l'éclat du jour s'éteignait sous une ombre impénétrable; où les gazons étaient doux aux pieds comme de l'édredon végétal; où le silence n'était troublé que par le chant des oiseaux et les roulades intermittentes des rossignols. Elle donnait sans doute aussi à l'âme et aux sens cette inexorable impression de volupté, la rive ombreuse où Bethsabée plongea ses bras d'ivoire, lorsque le poète-roi demandait à Dieu de le préserver de la flèche d'amour lancée par *le démon de midi*.

Dans ce crépuscule charmant formé au milieu du jour par des arceaux de verdure et de fleurs, la bordure d'une robe blanche se dessina sur le gazon; une jeune femme parut ensuite et donna la vie à cet éden merveilleux qui n'attendait qu'elle pour compléter sa création.

Memma s'avancait avec cette assurance qu'inspire le sentiment d'une action louable; il n'y avait aussi, dans toute sa personne, aucun calcul de toilette, aucune préméditation de coquetterie, ce qui la rendait bien plus redou-

table encore; car rien n'est dangereux à voir comme une belle femme qui semble marcher et vivre dans l'ignorance de sa beauté. On voyait briller chez elle l'absence de tous les artifices du gynécée; sa robe simple la trahissait en la voilant; le ruban de sa ceinture était la mesure exacte de sa taille et non d'un faisceau de baleines; l'échancrure modeste de son corsage ne laissait voir qu'un échantillon d'ivoire rosé, doux à l'œil comme l'ouate d'un nuage de printemps. Ses cheveux, rajustés au hasard dans la minute du réveil, tremblaient sous le peigne d'écaille et menaçaient à chaque pas de s'écrouler en tresses ondoyantes jusqu'aux franges de sa robe. L'auréole de la jeune fille resplendissait encore sur le visage de cette femme qui avait côtoyé le lit nuptial sans y laisser un souvenir ou un regret.

Memma ne reconnut toute l'imprudence de sa démarche qu'en apercevant notre jeune artiste debout, appuyé contre un arbre, la tête nue et le visage couvert de cette pâleur nerveuse qui fait si bien ressortir l'arc délié d'une moustache noire, et la flamme des yeux sous les énergiques protubérances du front. Alors Memma crut voir le doux gazon de son jardin se changer en abîme; tout un passé innocent d'amour, brusquement brisé par un mariage d'obéissance, reparut devant elle avec ses joies printanières, ses rêves d'avenir et même ses doux périls. Et dans cet intervalle, Paul Gréant avait, de plus, acquis de nouveaux titres à une affection première; son sang venait de couler, sa vie venait d'être risquée avec héroïsme dans un combat ténébreux, au moment même où il perdait pour toujours la femme dont il défendait l'honneur les armes à la main.

La jeunesse étourdie ne sait jamais où elle va; son esprit change d'idée, son pied change de chemin, quand elle croit n'avoir qu'une idée et qu'un chemin à suivre. Paul

Gréant, de son côté, en apercevant Memma devant lui, se sentit tout à coup saisi d'un transport d'indignation et de colère. Il lui sembla que cette jeune femme, si dédaigneuse de coquetterie dans son désordre matinal, s'échappait des bras de Talormi avec une idée infernale au front. Elle venait, par un adieu trompeur, par une démarche féline, s'assurer de la réalité d'un départ subit qui la délivrait d'un témoin importun et la laissait libre de ses actions avec Talormi, son nouvel amant.

De part et d'autre, on aborda l'entretien dans cette double disposition d'esprit. Memma tendit à Gréant une main qui fut reçue avec un empressement équivoque, et elle lui dit avec une émotion dissimulée par le sourire :

— Je suis chez moi et mon devoir est de parler la première. Le passé ne m'appartient plus; quelques minutes du présent m'appartiennent et je les consacre à vous remercier de votre noble conduite. Une lettre écrite est toujours un intermédiaire froid. J'ai voulu vous dire mes actions de grâces avec des paroles affectueuses. Maintenant je n'aurai plus rien à demander aux scrupules de ma conscience, si votre bouche me dit que votre cœur est content du peu que je fais aujourd'hui.

Paul regarda la jeune femme avec des yeux troublés par le délire de la jalousie et il resta muet.

Sa main laissa échapper la main de Memma, qui demeura confondue de stupéfaction.

Il y eut un moment de silence qui fut interrompu par une phrase lugubre du jeune homme.

— Avare pour moi, prodigue pour d'autres !

— Avare pour lui... prodigue pour d'autres ! redit Memma comme un écho affaibli et en fixant sur Paul des regards convulsifs de surprise.

Le jeune homme secoua la tête avec une expression de mélancolie, comme pour dire qu'il maintenait sa phrase.

— Si j'ose vous comprendre, dit Memma d'un ton assuré, vous venez me faire ici des reproches sur mon mariage; je n'attendais pas une pareille inconvenance de votre générosité française.

— Non, Madame, non ! dit Paul avec tristesse; je ne vous reprocherai jamais d'avoir obéi à votre noble frère, quoique votre soumission ait failli creuser ma tombe. Je ne vous ferai jamais un crime d'un devoir rempli.

— Eh bien ! alors, dit Memma en croisant les bras sur son sein, je ne vous comprends pas.

Paul accueillit ces derniers mots avec un sourire ciselé pour la première fois sur un visage par le doigt d'un démon.

L'agitation des lèvres de Memma sembla redire sa phrase.

— Osez me comprendre, Madame, dit Paul en appuyant avec affectation sur le premier mot.

— Le délire de votre fièvre continue, dit Memma en le regardant d'un air inquiet, le marquis di Negro a dit que vous aviez tant souffert !

— Oui, Madame, j'ai bien souffert.

Quelques larmes brillèrent sur son visage pâle, et la jeune femme, tout émue, lui tendit encore la main et s'étonna de la voir repoussée.

— Croyez-le bien, Madame, dit Paul dans un effort suprême, je n'ai rien fait pour surprendre cet horrible mystère... C'est le hasard.

— Quel mystère ? interrompit Memma en écrasant du pied les tiges de gazon. Quel hasard ? Expliquez-vous... Au nom du ciel... parlez... Si c'est un rêve de fiévreux, contez-moi votre rêve...

— Oh ! Madame, ce n'est point un rêve, c'est une affreuse réalité. Mes yeux ont vu ce qu'ils n'auraient pas dû voir, mais ils l'ont vu.

— Parlez! parlez! au nom de la sainte Vierge, expliquez-vous!

— Eh bien! Madame, je vous jure, avant tout, que ce secret restera enseveli dans le fond de mon âme, et que je ne m'en servirai jamais comme vengeance... J'ai vu le comte Talormi se glissant furtivement, la nuit, dans votre jardin.

Memma fit deux pas en arrière, et sa figure subitement bouleversée prit une de ces expressions qui ne rappellent aucun sentiment connu. Elle essaya de parler; mais sa pensée ne trouva aucune parole, et sa bouche ne put faire entendre qu'un soupir inarticulé. Dans l'accès d'une pareille émotion, l'innocence peut ressembler au crime, et l'œil le plus subtil ne peut rien discerner.

— Madame, ajouta Paul d'une voix tremblante, après avoir eu la coupable faiblesse de vous dire en face cette vérité accablante, je dois me retirer tout de suite et ne plus vous revoir.

Et il fit quelques pas vers la porte du jardin.

Memma se précipita sur lui avec une furie italienne, et le retenant par le bras elle lui dit :

— Ne partez pas. Vous vous êtes mépris sur la nature de mon émotion. Oui, je vous crois, parce que je vous connais. Vous avez vu Talormi entrer dans mon jardin : il y est entré. Cet homme est capable de tout faire, excepté le bien. Mon Dieu! je ne suis plus en sûreté ici depuis le départ de mon frère; il faut que je m'éloigne et que je cache ma retraite à tous les yeux.

L'accent de Memma était celui de la vérité. Elle ne se justifiait point d'un crime impossible, elle exprimait avec des couleurs sincères la terreur rétrospective dont elle était saisie à la révélation d'un épouvantable danger.

Gréant saisit au vol cette nuance si délicate, et la vie rentra dans son corps.

— Oui, Memma, dit-il avec une voix de ressuscité, je n'ai pas un instant douté de vous ; moi aussi je connais Talormi, et quelque jour peut-être je vous révélerai des choses formidables que les étoiles ont éclairées et qui n'ont été vues que par mes yeux ; oui, de grands périls vous entourent, et je suis fier de songer qu'il y ait dans mon courage la protection que vous cherchez.

— Non, non, dit Memma avec attendrissement, votre courage a déjà été soumis à trop d'épreuves. Ne vous exposez plus pour moi. Je partirai.

— Et moi, Memma, je reste et je veille ; c'est mon devoir... Memma, ayez foi en ma parole. Vous croyez connaître Talormi, vous ne le connaissez pas. Ce jardin, ces arbres, ce gazon, cette nymphée sont peut-être remplis de pièges horribles, tout prêts à s'entr'ouvrir sous vos pieds aux premières heures de la nuit. Le mur de votre chambre ne protège plus votre sommeil. Il y a, dans l'air que nous respirons ici, un démon qui vous suit des yeux, dont le souffle infernal brûle vos épaules, dont les lèvres de feu n'attendent qu'une nuit pour vous déchirer de caresses ! Memma, si l'archange du ciel ne vient pas terrasser ce démon, je serai là, près de vous, calme comme la prudence, rapide comme l'épée, vigilant comme l'amour.

— Eh bien, oui, dit la jeune femme qui rentrait, à son insu, sous la domination d'un premier amour, j'accepte votre protection pour quelques heures, car mon départ ne peut pas être aussi prompt que je le voudrais. Mais, au nom du ciel, soyez prudent ; point de scandale, point d'éclat ; songez à mon étrange et triste position. Que rien n'arrive aux oreilles du monde. Eh ! mon Dieu ! il n'est pas même permis à une femme de se faire protéger par les lois, car cette protection légitime devient un scandale ; la justice légale nous défend d'une main et nous livre de

l'autre aux interprétations railleuses de la calomnie. Le nom d'une femme, isolée comme moi, ne doit jamais être prononcé, même par l'éloge, parce que la critique alors le prononce le lendemain. Je ne sais pas ce qu'il faut que votre courage fasse pour moi; sachez tout ce que votre prudence doit faire. Je ne demande que deux ou trois jours de sécurité.

— Memma, vous serez contente de moi, dit Paul d'une voix calme.

— Adieu! poursuivit Memma; mon temps devient précieux... Je vous verrai encore une fois... et après... je ne vous verrai plus.

Il y eut un moment de silence triste; mais deux mains, tendrement serrées, semblaient démentir ces dernières paroles, bien sincères pourtant lorsque Memma les prononçait.

— Memma, dit Gréant, j'ignore ce que ma destinée me réserve dans les graves devoirs que j'ai à remplir; mais promettez-moi de venir à mon aide, si j'ai un conseil à vous demander.

— Oui! oui! et adieu! Préparez-vous à m'oublier.

Memma ne se retira point d'un pas ordinaire; elle prit la fuite comme devant un suprême danger; Paul la vit disparaître tout de suite dans les sombres arcades du jardin, et quand le dernier pli de sa robe blanche se fut évanoui, il remonta lentement le jardin et sortit, le front courbé sous le poids du rêve divin qui venait de passer devant ses yeux.

Tant que le soleil fut sur l'horizon, Paul n'éprouva aucune inquiétude; mais la nuit tombée, il se souvint de l'audacieux Talormi, du pont du belvédère, et partit, comme une sentinelle qui a reçu une consigne, pour se placer sur le lieu de la vigilance et du péril. La main sur le pommeau d'un solide poignard, prêt à la défense et

non à l'agression, il attendit plusieurs longues heures, et au moment où il désespérait de voir, il vit.

C'était bien Talormi qui montait la *salita* déserte ; l'œil de la haine et de l'amour ne pouvait s'y méprendre ; sa taille superbe, sa gracieuse démarche de tigre civilisé, son pas ferme dans les ténèbres, tout l'annonçait de loin ; c'était bien lui.

Paul Gréant fit étinceler son poignard aux lueurs des étoiles, et l'arrêta en lui disant :

— Si vous faites un pas de plus pour fuir ou pour avancer, vous êtes mort !

XII

Nuit de haine et d'amour.

La première idée de Talormi fut de saisir son poignard, mais le mouvement délateur d'une main qui cherche une arme n'aurait pas échappé à l'œil d'un ennemi, et Paul Gréant pouvait frapper, en neutralisant par sa promptitude d'attaque une défense tardive : le diplomate s'arrêta et prit une pose superbe de dandisme, comme s'il se fût arrêté de lui-même, sans obéir à un ordre menaçant.

— Ah ! c'est vous, Monsieur ! dit-il, en laissant tomber sa parole imposante du haut de sa fierté d'emprunt ; vous faites là, si je ne me trompe, un métier fort honorable, un métier qui a un nom dans l'histoire des grands chemins ; je suis tenté de vous donner ma bourse, Monsieur, pour répondre à la question muette de votre poignard.

— Comte Talormi, dit Paul à voix basse, mais dis-

tincte, vous allez savoir le motif qui m'amène ici. Je suis armé pour la défense et non pour l'assassinat; je viens vous insulter et souffleter votre orgueil sur les deux joues, afin de voir si votre noblesse est de bon aloi, chose douteuse.

— C'est là tout ce que vous demandez ? dit Talormi en riant ; vous n'êtes pas exigeant ; vous avez de la sobriété dans votre ambition, et toute modeste demande mérite d'être satisfaite. Mais en retour j'attends de vous une égale complaisance. Avant de me battre, je tiens toujours à savoir pourquoi je me bats. Voyons, Monsieur, soyez sincère, et veuillez bien éclairer mon ignorance sur ce point délicat.

— Comte Talormi, je vous ai insulté par un affront sanglant, cela ne vous suffit point ?

— Non, je suis difficile à contenter. Il me faut davantage.

— Eh bien ! comte Talormi, je vous ferai un affront public, quand vous sortirez de la dernière messe de l'Annonciade.

— Ah ! ceci est plus grave. Mais, si nous nous battons, faudra-t-il bien dire à nos témoins la cause...

— Nous nous battons sans témoins, interrompit Gréant avec vivacité.

— Sans témoins ! dit Talormi en réfléchissant deux minutes sur une inspiration.

— Oui, comte Talormi, et vous devez comprendre que personne ne doit être mis dans la confidence d'un duel où le nom d'une femme doit être prononcé.

— Il a raison, dit Talormi d'un ton naturel. Ainsi il est convenu que nous nous battons pour une femme ?

Paul garda le silence. Talormi poursuivit :

— Bien ! c'est convenu... Maintenant, fixons le jour et l'heure...

— L'heure qui sonne en ce moment.

— Ah! c'est trop tôt! dit Talormi d'un ton léger; on n'est pas prêt à mourir à toute heure : on a toujours quelques petites affaires à mettre en ordre. Il faut bien vingt-quatre heures de sursis. Remettons la partie à demain.

— Oui, dit Paul, pour vous donner le temps de convoquer vos *bravi* ou de dresser vos guet-apens.

— Quel enfantillage, mon cher Monsieur. Vous croyez aux *bravi* et aux guet-apens?

— J'ai d'excellentes raisons pour y croire, monsieur le comte.

— Soit; je respecte vos préjugés parisiens et vos études sur Anne Radcliffe. Eh bien! je me mets à votre disposition. Vous ferez votre plan, vous réglerez le cérémonial, j'accepterai toutes vos combinaisons; vous en trouverez cent qui vous mettront à l'abri des pièges et des *bravi*. Mais ce sera pour demain, je n'en démords pas. J'ai deux neveux que j'aime, et qui sont mes héritiers naturels; il faut faire quelque chose pour eux, comme dit Moor de Schiller, avant de mourir.

Paul réfléchit quelques instants et dit :

— Voici ma première condition, et si vous l'acceptez, nous réglerons ensuite tout le reste.

— Voyons votre première condition?

— Vous descendrez en ville avec moi, et vous ne me quitterez qu'au lever du jour.

— C'est raisonnable... Après?..

— Après, nous verrons.

— Admirez ma complaisance, dit Talormi en riant; je descends le premier, suivez-moi.

Avant d'aborder les quartiers opulents, où passaient des groupes de chanteurs *nocturnes*, Talormi dit à Gréant :

— Mon cher Monsieur, je puis maintenant élever la

voix et vous faire arrêter comme assassin; on trouvera un poignard sur vous.

Gréant s'arrêta et regarda fixement Talormi pour deviner sa pensée.

— Cela ne vous effraye point? poursuivit Talormi.

— Non, seigneur comte.

— Eh bien! vous avez raison. Seulement je vous ferai observer que j'ai là un guet-apens tout dressé, et que je néglige de m'en servir.

— Mais, comte Talormi, une pareille action serait le comble de la lâcheté.

— Allons! c'est bien, Monsieur; je vois que vous me rendez votre estime, dit Talormi en affectant la dignité.

Ce furent leurs dernières paroles de cette nuit; ils s'assirent tous deux sous le porche gothique de San-Lorenzo, et quand l'aube parut sur ce bel édifice écartelé de marbre blanc et noir, Paul Gréant reprit la parole :

— Comte Talormi, je suis l'agresseur et vous avez le choix des armes.

— Pour un duel sans témoins, dit Talormi, il n'y a que l'épée : je choisis l'épée.

— C'est l'arme française, dit Paul.

— Et italienne, répliqua Talormi.

— Soit, seigneur comte. Il y aura deux épées toutes prêtes et déposées en lieu sûr.

— Que de précautions contre les *bravi* des *Mystères d'Udolphe!* murmura Talormi d'un ton ironique.

— Oui, oui, dit Paul en secouant la tête de l'air d'un homme qui n'a qu'un mot secret à dire pour éteindre la raillerie.

— Bon! les épées sont prêtes, poursuivit Talormi; passons aux autres conditions.

— Le reste est fort simple, dit Paul; au tomber de la nuit, vous vous trouverez sur la place Mari et vous me suivrez.

— Où ?

— Vous le saurez ce soir.

Talormi se leva, et sa figure prit une expression terrible; il saisit la main de Paul et lui dit du ton dramatique le mieux noté :

— Maintenant, toute raillerie cesse; la chose sérieuse commence; vous avez insulté brutalement un homme d'honneur, un descendant de l'illustre Paolo Talormi, qui se croisa, en Sicile, avec les chevaliers normands, en 1325; eh bien! malheur à vous! malheur à vous! Ce soir, mes lèvres boiront votre sang! adieu.

Et il s'éloigna rapidement, en laissant gronder une colère sourde que Paul entendit encore dans le lointain, à la faveur du silence du point du jour.

Paul Gréant, qui avait ce courage raisonné qu'aucune menace n'étonne, écouta les paroles fulminantes de Talormi avec un grand calme, et lorsqu'il se trouva seul, il résolut de consacrer sa journée à l'exécution du plan médité aux dernières heures de la nuit.

Quand le jour s'éteignit, le port de Gênes offrait un tableau charmant; les marins en partance puisaient de l'eau à la fontaine Saint-Christophe; à bord des navires on chantait, sur des airs somnolents, les vieilles cantilènes de l'Italie; quelques matelots jouaient à la *mourre*, au milieu d'un cercle de facchini; les barques se croisaient sur l'eau, et, dans le fond, le palais Doria était ravissant à voir, adossé contre sa montagne de jardins.

Paul Gréant l'artiste ne voyait rien; il aurait donné tous ses pinceaux et tout ce paysage maritime pour l'épée vénitienne d'André Doria.

Talormi fut exact au rendez-vous, et Paul l'en remercia par un salut poli et un sourire sérieux.

— Veuillez bien me suivre, dit Paul en montrant de la main une petite barque. Vous savez que vous ne craignez

rien de déloyal avec moi, puisque la dernière nuit vous êtes sorti vivant d'un désert où ma main tenait un poignard.

Talormi ne répondit pas ; sa figure était sombre et continuait la menace du matin ; il suivit Paul dans la barque, et s'assit en appuyant sa tête sur ses mains.

Paul avait remarqué, au premier abord, un grand changement dans la toilette de Talormi ; le diplomate était en vrai costume de bal, et son gilet, d'un blanc de neige, qui s'élargissait sur sa poitrine herculéenne, l'aurait fait reconnaître à un mille de distance dans la nuit : Talormi seul pouvait avoir cette poitrine et ce gilet.

Les rames fonctionnèrent avec vigueur et agilité sous les mains habiles de Paul Gréant, et, à la sortie du port, une petite brise enfla la voile et poussa la barque sur une côte basse, sablonneuse, déserte, tout à fait favorable au terrible combat projeté.

Au moment de débarquer, Paul Gréant, dont l'œil était toujours fixé sur Talormi de peur de surprise, lui dit d'une voix tranquille :

— J'ai acheté cette barque ce matin ; elle appartenait à un navire qui est parti à midi ; personne n'a été témoin de ce marché. A deux heures, j'ai abordé sur cette côte, entre ces deux massifs de pourpiers de mer que vous voyez devant vous, et j'ai caché une épée dans chacun d'eux. Comte Talormi, je vous laisse le choix de votre épée, à droite ou à gauche : c'est de toute justice.

Talormi souleva la tête, et regarda d'un œil soucieux les deux points désignés ; puis il étendit la main à sa droite, et fit ainsi son choix sans prononcer un seul mot.

La barque, obéissant à un coup de gouvernail, échoua sur le sable ; Talormi descendit avec lenteur, et marcha d'un pas irrésolu vers le massif d'herbes marines, où il trouva une belle et bonne épée de combat.

Les deux ennemis, éclairés par les brillantes constellations du ciel italien, se posèrent hardiment sur le terrain; Paul Gréant prit une garde pleine d'élégance et de fierté; mais Talormi parut vouloir conserver les vieilles traditions de quelques écoles napolitaines, et se refusa au loyal croisement du fer.

— Comte Talormi, dit Paul, vous vous dérobez toujours.

— Monsieur, répondit Talormi, le terrain autorise tout; gardez vos leçons pour la salle.

Cependant, au bout de cinq minutes de tâtonnements, Talormi parut se laisser entraîner par le feu du combat, et une certaine régularité académique s'établit dans le jeu des épées. Paul, qui avait au débat conservé beaucoup de sang-froid, sentit les veines de son front s'enflammer et son attaque devint plus furieuse qu'adroite. Talormi rompait, non pas avec l'allure savante du tacticien, mais comme s'il eût été dominé par l'épouvante. Gréant s'excita encore de la terreur de son adversaire; il accomplit une feinte triomphante et vit Talormi bondir en arrière et tomber sur la grève en agitant convulsivement son épée dans l'air.

— Ma mère! ma mère! dit-il d'une voix sourde. Et son corps se raidit, et sa figure prit la teinte de la mort. Le cadavre se dessina dans toute sa hideur.

A ces moments suprêmes, une réaction subite éclate dans le cœur le plus haineux. L'homme qui arrive sur le terrain du combat singulier avec un trésor de colère et la soif du sang, et voit tomber son ennemi comme frappé d'un coup de foudre, sent tout de suite, au fond de l'âme, s'éteindre le feu de vengeance qui l'animait. Être la cause de la mort d'un autre; retrancher du nombre des vivants une créature de Dieu; donner du travail au fossoyeur et le deuil à une famille inconnue; attacher éternellement à

ses vestiges un fantôme accusateur; teindre sa main d'une tache rouge et ineffaçable; condamner son oreille à entendre toujours le râle d'une agonie qu'on a faite; voilà ce qui est intolérable, voilà le châtement du duel le plus légitime et la terrible leçon reçue quand on viole les saintes lois de la religion et de l'humanité.

Paul sentit expirer sa haine, surtout à ce cri déchirant: *Ma mère!* qu'il venait d'entendre deux fois, et qui lui rappelait la sienne. Il détourna subitement les yeux de ce spectacle, et abandonnant la barque échouée, il reprit au pas de course le chemin de la ville, en jetant son épée dans le premier buisson.

Au palais Santa-Scala, madame Van-Ritter faisait sa veillée, derrière la persienne de son balcon, et brodait à côté de Debora, qui lui lisait des sonnets de Michel-Ange. Tout à coup, une voix douce et prudente se fit entendre près du palais; elle chantait *Vieni in Roma*, chant divin de *Norma*; c'est-à-dire qu'elle ajoutait un nom bien connu à chaque note de l'air.

Memma trouva un prétexte pour congédier sa jeune compagne, et soulevant la persienne à demi, elle vit et se fit voir.

Celui qui chantait doubla l'angle du palais Santa-Scala et remonta vers la petite rue, où il prononça plus distinctement encore le *Vieni!* mystérieux.

— Oh! mon Dieu! se dit Memma en frappant son front, il y a quelque chose de lugubre dans l'accent de ce jeune homme! — une affreuse nouvelle est dans l'air, et va tomber sur moi!

Impossible de résister à un appel de ce genre et dans une semblable situation. Memma descendit de son pas le plus léger, traversa la nymphée, réveilla Mitry, discret défenseur en cas de péril, et se fit accompagner par lui jusqu'à la porte du jardin, qu'elle ouvrit.

Le molosse se coucha sur le gazon en regardant Memma, comme s'il eût dit : Je suis ici tout prêt ; si vous avez besoin de mes services, appelez-moi.

Peu d'instants après, Paul Gréant descendit dans le jardin, et ne vit dans les ténèbres qu'une robe blanche à deux pas de lui ; un souffle de voix prononça au même instant ces mots :

— Je n'ose vous interroger.

— Memma, dit Paul épuisé par la course, donnez-moi votre main, j'ai besoin d'appui... Bien ! je suis fort maintenant... Ne vous effrayez point, Memmá... Pourquoi ne puis-je pas vous dire, réjouissez-vous?... Oh ! non, la mort d'un homme est toujours une chose affreuse !... Memma, je viens de tuer en duel le comte Talormi.

Memma saisit énergiquement les deux mains de Paul, et tout son corps tressaillit.

— Sainte Vierge ! dit-elle, il a risqué sa vie encore pour moi ! noble jeune homme ! Oh ! c'est trop de dévouement ! trop d'héroïsme ! Vous êtes plus que mon protecteur, vous êtes pour moi un autre ange gardien !

Alors le jeune artiste, obéissant à une prière, raconta dans tous ses détails l'aventure émouvante dont il était le héros. A chaque phrase de ce récit, Memma faisait entendre des cris sourds de terreur, comme si elle assistait au combat ; et au dernier mot, qui annonçait modestement la victoire, elle posa ses lèvres sur la main droite de Paul, et cette récompense devint l'étincelle d'un incendie. La flamme invisible courut, et rien désormais ne pouvait l'éteindre, ni la prudence, ni le devoir, ni la réflexion, trois nobles voix qu'on oublie une nuit d'écouter.

En ce moment y avait-il un monde, une société, une loi ? Paul et Memma, entourés de ténèbres massives et violemment détournés de la vie ordinaire par les plus poignantes émotions, pouvaient se croire transportés dans

une de ces sphères sombres décrites par le Dante, où deux âmes se rencontrent, se suivent, et savent qu'elles vivent encore parce qu'elles aiment, car la vie ce n'est que l'amour. Les paroles du jeune homme avaient ce murmure mélodieux et pénétrant qu'on écoute comme dans un rêve, et qui rappellent aux imaginations poétiques les suaves entretiens de ces ombres élyséennes, qui parlaient de leurs extases passées avant de boire l'eau de l'oubli. Memma aspirait cette harmonie de l'amour, que les concerts n'avaient jamais entendue, et qui, troublant sa raison, lui fit croire qu'elle habitait un monde meilleur, et que tout ce qu'il y avait de terrestre en elle venait de s'évanouir dans une subite et céleste transformation.

La pâle lueur de l'aube ne perça point l'épaisse alcôve de verdure qui avait dérobé aux étoiles les ineffables secrets de cette nuit. L'aurore, plus éclatante, laissa tomber une traînée d'opale sous les arbres du jardin, et Memma, s'épouvantant de cette clarté soudaine comme d'un témoin délateur, se voila le visage de ses deux mains et prit la fuite en étouffant son adieu.

Paul Gréant sortit du jardin comme Adam de l'Éden, foudroyé de bonheur et de remords ; et parvenu hors de l'enceinte, il chercha dans le ciel le premier rayon de soleil, comme on cherche l'ami qui fortifie et console. Mais ce que le pinceau d'un artiste n'a jamais exprimé sur une toile, même Salvator Rosa, lorsqu'il a évoqué le fantôme de Samuel devant Saül, c'est la contraction d'épouvante qui déchira le visage de Paul à quelques pas de la porte de son Éden.

Ses yeux se vitrèrent, sa chevelure se hérissa ; un cri sourd agita sa poitrine sans pouvoir arriver aux lèvres, et sa main droite se tendit nerveusement vers un fantôme épouvantable que le soleil n'avait pas encore dissipé.

C'était Talormi, vêtu comme la veille avant le combat ;

superbe d'insolence railleuse, et portant sur sa figure colorée l'expression de la santé, de la jeunesse et de la vigueur.

En ce moment, les hommes et les femmes de la campagne traversaient le petit chemin et se rendaient à la ville. Paul, revenu de sa première terreur, marcha droit à Talormi pour l'examiner de plus près.

— Oh ! c'est bien moi, dit le prestidigitateur en souriant, je ne suis pas mon ombre, je suis moi-même, et j'ai votre secret. Mon cher, vous êtes un étourdi et un enfant ; et les hommes comme moi jouent des hommes comme vous avec tant de facilité que nous ne méritons pas même un éloge pour notre adresse. J'ai voulu connaître votre histoire à fond. Je suis content. La jeune femme et le jeune homme sont en mon pouvoir. Vous êtes l'amant de madame Van-Ritter. Voyons, Monsieur, démentez-moi.

Paul Gréant croyait toujours continuer un de ces rêves à double teinte, qui commencent dans les extases du ciel et finissent dans les tortures de l'enfer. Le soleil s'était levé, le fantôme n'avait pas disparu.

XIII

Le prestidigitateur de la mort.

Dans ces moments de délire, la pensée, rapide comme l'éclair, résume en faisceau une foule d'incidents que l'esprit calme détaillerait avec peine par une longue réflexion. A la vue de Talormi debout devant lui, Paul Gréant se rappelle toutes les circonstances du duel ; il le vit tomber et se raidir dans les suprêmes efforts d'une agonie qui se

révolte contre le trépas; il entendit encore un dernier cri, un dernier râle, un dernier adieu; il se souvint de ce noble sentiment de compassion qu'il avait donné à un cadavre, de ce remords qui avait suivi sa victoire, et sa tête se bouleversa, comme si un ongle de fer en eût arraché le cerveau. Le jeune homme ne croyait pas voir ce qu'il voyait; il accusait de mensonge ses yeux et le soleil, et il attendait toujours que le souffle du matin emportât cette vision impossible qu'un caprice de la nuit avait, un seul instant, prêtée au jour.

— Regardez-moi bien, regardez-moi longtemps, dit Talormi à Gréant avec une malignité de démon; c'est bien moi. Votre épée de novice a eu la folle prétention de toucher ma poitrine! Pauvre enfant! vous avez été la dupe d'un jeu bien joué. Je ne voulais pas votre mort, quoiqu'elle fût au bout de mon épée. A quoi m'eût servi votre mort? En vous laissant la vie j'avais bien mieux mes affaires, comme vous pouvez en juger maintenant. J'ai votre secret et j'aurai votre maîtresse, ou je vous perdrai tous deux!

— Ainsi, comte Talormi, c'est avec une lâche supercherie de bandit des Abruzzes que vous lavez le sanglant affront d'hier?

— Avec quel ton théâtral il me décoche cette phrase! dit Talormi en souriant de pitié. Vous vous grandissez trop, mon ami, mais vos échasses ne vous donnent pas un pouce de plus. Est-ce que vous pouvez me faire un affront sanglant, vous roseau que mon souffle peut briser! Vous vous prenez trop au sérieux. Les éloges des courtisanes vous ont enflé d'orgueil; elles vous ont donné un brevet d'homme que je déchire sous votre moustache d'écolier.

Un cri strident sortit de la poitrine de Paul, et sa main se précipita sur son poignard caché. Talormi, avec une

dextérité effrayante, plongea son bras de bas en haut, comme dans l'escrime napolitaine, sous l'épaule de son ennemi, et le soulevant bien haut pour le faire retomber lourdement, il le désarma.

Paul se releva d'un seul bond, comme le tigre qu'une surprise a terrassé; son regard lança des flammes, l'écume de la colère blanchit ses lèvres; il se grandit de toute la hauteur d'une indignation superbe, et avec cet accent dominateur qui supprime toute réplique, il s'écria :

— Ah ! vous avez mon secret ! eh bien ! moi, j'ai le vôtre, comte Talormi, et je vais vous en écraser comme d'un coup de foudre !

En ce moment des voix de femmes se firent entendre; c'étaient les jeunes paysannes qui se rendaient à la ville avec des corbeilles de fruits sur la tête, et elles chantaient : *O pescator dell' onda* dans un délicieux unisson.

— Venez, dit Paul en prenant le bras de Talormi et en l'entraînant du côté de la ville, ces choses peuvent se dire partout à voix basse. Venez.

Les jeunes filles de la campagne, fières de passer et de chanter devant de si beaux jeunes seigneurs, les placèrent au milieu d'elles, en continuant leur marche et leur mélodie. C'était comme un de ces chœurs du théâtre ancien, dont les doux accords tempéraient les colères et calmaient les esprits, dans les scènes dramatiques où éclatait la passion des héros et des rois.

L'entretien fut ainsi suspendu par une force majeure contre laquelle il était impossible de lutter, à cause de sa gracieuse faiblesse. Ces accidents d'interruption sont fréquents en Italie, pays où tout le monde chante, et chante bien. Les jeunes contadines génoises, chargées de fleurs et de fruits, escortaient Talormi et Paul, et leur montraient en chantant et en riant des dents d'ivoire entre deux lèvres de cerise, et des yeux superbes qui éclairaient le soleil.

Il fallut donc prendre son parti, et, chose étonnante, après la scène terrible qui venait de se passer, et au milieu des sombres idées qui agitaient ces deux hommes, la gracieuse intervention de ces jeunes filles, marchant autour d'eux avec les parfums des jardins, la sérénité de la campagne, la mélodie de leurs voix, arracha des sourires à deux visages dévastés par la fièvre de toutes les passions. Talormi et Paul cessèrent un instant de se haïr, et se laissèrent accompagner par cette brise d'harmonie et cette vivante corbeille de parfums. Puis la ville ouvrit ses quartiers populeux; le chœur italien cessa; les jeunes dryades se rendirent au marché; le tumulte des rues succéda au silence de la colline, et les deux rivaux ajournèrent le dénouement de leur drame, après cette dernière parole de Paul Gréant :

— Comte Talormi, vous recevrez ce soir, dans une lettre, le secret terrible qui est dans mes mains, et ne devait jamais en sortir.

— Je l'attends, répondit Talormi avec une physionomie qui exprimait à la fois un souci et une menace.

Paul Gréant, rendu à lui-même, essaya de se faire une idée exacte de sa position, mais il ne trouva que confusion et trouble dans son esprit. La faiblesse du corps rejaillit sur l'âme. La tête ne fonctionne plus quand les nerfs sont brisés.

Il suivait d'un pas machinal la rue de son hôtellerie, lorsqu'une main familière frappa son épaule et le fit retourner vivement. C'était le marquis di Negro, dont la fraîche et honnête figure exprimait une surprise du plus haut degré.

— C'est bien lui ! je ne me trompe pas ; c'est mon déserteur ! dit-il en faisant un signe de menace amicale avec son doigt.

Comme le hasard est ingénieux à combiner ces ren-

contres, dans certains moments de la vie ! Le hasard n'en fait pas d'autres et on continue de l'appeler le hasard ! Il faut bien reconnaître que toutes les grandes existences sont soumises à la direction continuelle d'un pouvoir intelligent.

Paul Gréant se servit de l'unique ressource usitée en pareil cas ; il bégaya des mots décousus qui formaient une apparence de phrase nébuleuse, ce qui lui donna le temps de trouver une excuse raisonnable, ainsi formulée clairement :

— Ma convalescence, cher marquis di Negro, a été suivie d'une rechute au moment du départ, et je n'ai pas voulu abuser de votre hospitalité, quoiqu'elle soit inépuisable. Cette fois, je me suis couché à l'infirmerie du *Quercia-Reale*.

— En effet, dit le marquis en examinant avec tristesse le visage de Paul, vous paraissez encore bien souffrant. Vous êtes sorti de chez moi tout à fait rétabli, avec tous les charmes de la plus florissante jeunesse, et je vous retrouve pâle, abattu, maigri, faible. Quelle rechute avez-vous subie, mon pauvre Gréant ?

— Une rechute affreuse, mon cher marquis.

— Par Bacchus ! on le voit bien. On peut vous le dire à vous, parce que vous êtes jeune ; vous avez vieilli de quinze ans. Venez à la villetta pour vous rajeunir.

— C'est que... voyez... mon cher di Negro... je suis encore à la veille de mon départ... et... l'air natal..

— Bah ! que parlez-vous d'air natal ! Est-ce qu'il y a un air natal dans votre Paris ? La vie est ici, sous notre ciel, au milieu des orangers en fleurs, sur le bord de notre golfe ! Voilà le véritable air natal de tout le monde, parce que le premier homme n'a pas fait la sottise de naître dans les brouillards du nord : il a eu le bon esprit de naître au pays du soleil, et nous sommes tous les fils d'Adam.

L'air enjoué, la parole vive, la grâce italienne du marquis di Negro infusèrent un peu de joie au cœur de Paul, qui remercia l'hospitalier gentilhomme par d'énergiques serremments de mains.

— Voici d'abord ce que vous ferez, poursuivit di Negro, et c'est un ordre que je vous donne...

— Si c'est un ordre, j'obéirai, interrompit le jeune homme en souriant; puis-je vous refuser quelque chose, à moins que...

— Il n'y a pas d'*à moins que*, dit vivement le marquis; aujourd'hui, à six heures, vous viendrez manger des *ravioli* à ma villetta, et puis nous songerons au lendemain.

— J'accepte aujourd'hui, dit Paul en s'efforçant de sourire; mais vous savez que le lendemain appartient à Dieu.

— Eh! mon cher Gréant, tout lui appartient à Dieu; mais on lui emprunte ce qu'on peut, et c'est un prêteur complaisant. Adieu, l'heure va vite; j'ai du monde à voir en ville. N'oubliez pas mes *ravioli*; mon cuisinier m'a promis de faire un chef-d'œuvre, et il demande un public pour se faire applaudir. Les artistes se ressemblent tous.

Rentré au *Quercia-Reale*, Paul Gréant effleura du bout des lèvres un déjeuner frugal, et écrivit ensuite une lettre à Talormi. La lettre écrite et serrée, il se laissa tomber sur un lit de repos, et la fatigue brisant la réflexion, il s'endormit.

A son réveil, deux aiguilles de montre lui prouvèrent qu'il lui restait à peine les minutes nécessaires pour se rendre au dîner de la villetta. Il recomposa promptement sa toilette, descendit en toute hâte l'escalier de l'hôtellerie, et prit au vol de course le chemin de la montagne.

Lorsqu'il entra chez di Negro, un cliquetis d'argenterie et de porcelaine lui annonça le début du festin, comme l'ouverture annonce l'Opéra; dès qu'il parut, le maître le

salua par une exclamation joyeuse, et lui montrant une place vacante parmi vingt sièges occupés, il lui dit :

— Nous vous avons attendu dix minutes; vous connaissez les usages de la maison. Asseyez-vous à côté de votre ami, le comte Talormi.

A ce nom inattendu, Paul Gréant s'arrêta et fit un mouvement brusque, comme si une couleuvre l'eût mordu au talon.

Talormi escamota tout de suite l'embarras de la situation en disant :

— Nous nous sommes rencontrés ce matin.

— Et moi, dit le marquis, moi qui croyais vous faire une surprise !

— Nous nous sommes rencontrés ce matin, répéta machinalement Paul, et il s'assit.

— Vous saurez, Messieurs, continua di Negro, que nous n'avons encore reçu aucune nouvelle de notre brave capitaine Van-Ritter.

— Il vogue peut-être vers les Indes, dit le consul anglais.

— Mais, dit un convive indifférent, madame Van-Ritter aura sans doute reçu des nouvelles de son mari.

— Pas même sa femme, dit le marquis.

— L'avez-vous vue, marquis di Negro? demanda le consul.

— Oui, le l'ai vue aujourd'hui, vers trois heures, à son lever.

Un éclat de rire décent circula autour de la table.

— Il ne fait donc jour qu'à trois heures après midi chez votre belle Génoise? demanda le consul.

— Mais, de bonne foi, dit le marquis, que voulez-vous que fasse une femme dans cette position? Depuis le départ de son mari, Memma n'est pas sortie du palais Santa-Scala; elle ne voit personne, ne reçoit personne; sa société se compose d'une jeune fille juive que son frère a délivrée des forbans sur le littoral d'Afrique. J'ai fait au-

jourd'hui à Memma toutes sortes de prières pour la décider à venir dîner avec nous. Elle a toujours refusé avec obstination. Il faut vous dire que je l'ai trouvée un peu changée, ma belle Memma. L'inquiétude altère son teint et sa bonne humeur. Au reste, on serait désolé à moins.

— On dit qu'elle est fort attachée à son mari, dit un convive stupide.

— Mais c'est fort naturel! reprit di Negro avec la candeur des anciens jours, de nouveaux mariés s'aiment toujours, surtout lorsque le consentement a été ~~pro-~~proque.

— Cette vie est vraiment un veuvage dans la lune ~~un~~ miel, remarqua judicieusement le consul.

— Aujourd'hui, poursuivit di Negro, j'ai fait une rude guerre à la mélancolie exagérée de la belle Memma. Je lui ai dit qu'en l'absence de Van-Ritter, je continuais auprès d'elle mes fonctions de tuteur, et que je devais user de mon autorité pour l'arracher à ce tombeau où elle s'inhume vivante. — Eh bien! mon cher oncle, m'a-t-elle répondu, c'est le nom qu'elle me donne, mon bon oncle, je n'irai pas dîner à la villetta, mais je vous promets de faire une petite promenade, ce soir, de votre côté, avec Debora.

La coupe de Bohême, pleine de lacryma-cristi, s'arrêta sur les lèvres de Paul Gréant, et la liqueur s'épancha sur la nappe.

Talormi écoutait le marquis di Negro en s'acquittant très-bien de ses fonctions de convive; mais il ne perdait rien de ce qui passait dans le cœur et sur le visage du jeune homme son voisin.

Paul fit un effort suprême pour donner à son corps une attitude naturelle et à sa parole une assurance d'emprunt.

— Ces coupes de Bohême, dit-il, sont fort belles, la forme en est charmante, mais elles ne pouvaient servir

qu'aux anciens, qui les ont inventées. Largement évasées comme on les taille, ces coupes ne peuvent contenir que des vins substantiels et massifs, plutôt nourriture que boisson, comme le falerne des Romains.

— Voilà, s'écria di Negro en riant, une grande dissertation qui excuse une petite maladresse.

— Cet épisode des coupes, dit Talormi, nous a détournés du sujet de votre conversation, marquis di Negro. Croyez-vous que madame Van-Ritter nous amènera ce soir la jeune Debora?

— Oh ! elle me l'a promis solennellement, répondit le marquis en frappant la table de son couteau ; je lui ai promis, à mon tour, de l'accompagner moi-même, avec quatre domestiques, jusque sur le pavé de la ville. Elle veut être de retour à onze heures au palais Santa-Scala.

Et se retournant vers un domestique, il dit :

— Demandez au majordôme si la réparation du pont du belvédère est terminée.

— Votre pont du belvédère est en réparation ? demanda le consul.

— Oui, consul, répondit le marquis ; il y a dans nos montagnes des ravageurs qui dévastent pour le plaisir de dévaster...

— Ce sont des malfaiteurs d'une singulière espèce, dit Talormi en souriant.

— Très-singulière, remarqua Paul, en jetant sur Talormi un regard fixe qui le déconcerta.

— Il y a des nouvelles beaucoup plus graves que celles-là, dit le consul anglais d'un ton mystérieux.

— Ah ! je sais ce que vous voulez dire, consul, interrompit Talormi.

— Mais nous ne le savons pas, nous, murmurèrent quelques convives.

— Eh bien ! poursuivit le consul, il y a beaucoup d'a-

gitation sourde en Italie. On est peut-être à la veille de graves événements politiques.

— Messieurs, remarqua di Negro en étendant ses mains à droite et à gauche, comme pour étouffer cette conversation à son début; Messieurs, nous sommes ici pour nous divertir et non pour nous attrister. Ne tournons pas au sérieux.

— Bravo, marquis! s'écria Talormi; trêve à la politique! Ne donnez jamais à cette femme l'entrée de votre villetta; gardons-la pour la ville; ce n'est pas une dame de campagne. La noble sœur de Santa-Scala qui arrive ne doit pas rencontrer ici cette rivale autrichienne.

— Elle arrive! dirent quelques voix.

— Parbleu! continua Talormi, je sais fort bien ce que je dis. Par cette fenêtre ouverte, je viens de voir passer madame Van-Ritter avec une jeune personne de quinze à seize ans.

— Messieurs, dit le marquis di Negro en se levant, notre dîner étant à peu près fini, allons recevoir sous ma treille la reine de la grâce et de la beauté.

Tous les convives se levèrent, excepté Paul Gréant, qui se donnait l'air d'être très-occupé de l'assaisonnement d'une tranche d'ananas.

— Puisque le pont est réparé, dit le marquis, nous prendrons le café au belvédér, et Memma sera des nôtres.

— L'idée est excellente! s'écria Talormi d'un air de triomphe.

Et se penchant vers Paul, il lui dit :

— Nous allons voir une belle surprise, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le jeune homme, pâle comme un cadavre.

Tous les autres convives étaient déjà sortis.

— Je me fais une véritable fête de cette scène, continua Talormi avec un sourire de démon. Un homme que vous

vous êtes vanté d'avoir tué hier en duel, va offrir son bras, très-vivant, à madame Van-Rifter.

— Vous ne l'offrirez pas, dit Paul en se levant; lisez cette lettre, elle vous prouvera que j'ai votre secret, si vous avez le mien.

Talormi ouvrit la lettre que Paul avait préparée le matin, et il lut ce qui suit :

« Comte Talormi, vous vous croyez un homme bien rusé, vous n'êtes qu'un bandit vulgaire. Si vous en doutez, lisez ceci jusqu'au bout.

« Quand vous méditez un lâche assassinat, vous commettez l'imprudance d'opérer devant des témoins. Ainsi, le jour du mariage, il y avait dans le belvédère des oreilles qui vous écoutaient, des yeux qui vous regardaient, des bouches qui se taisaient.

« Et vous étiez là, vous et votre complice Barbone, occupés à dresser le plus horrible des guet-apens sur le pont du belvédère.

« Il y a une justice dans ce monde, et elle écoutera toujours la voix honnête qui lui dénoncera un pareil crime; cette voix sera la mienne; muette ou retentissante, à votre choix.

« PAUL GRÉANT. »

Ce coup était foudroyant, même pour l'homme le plus fort et le mieux préparé aux terribles éventualités d'une vie orageuse. Talormi avait lu la lettre, et il la tenait encore ouverte sous ses yeux pour chercher un expédient propice. Paul, les bras croisés et debout devant lui, le regardait avec des yeux fixes qui promettaient un scandale tout prêt et une publique délation.

Une voix joyeuse se fit entendre, et le marquis di Negro entra, en faisant précéder d'un éclat de rire ce qu'il venait annoncer.

— Venez donc, Messieurs, dit-il en prenant Talormi par le bras; que diable faites-vous ici? Le consul vient d'engager un pari avec madame Van-Ritter, un pari gagné d'avance : les Anglais ne parient pas autrement. Figurez-vous qu'à propos de politique, le consul a prononcé le nom du comte Talormi. Memma ne veut pas croire que le comte Talormi est chez moi; elle soutient que c'est impossible. Le consul a parié douze vases d'héliotropes de Voltaire. Venez, nous allons rire du dépit de Memma.

— Mon cher di Negro, dit Talormi en se dégageant du bras du marquis, je veux faire perdre le pari au consul; je n'aime pas les Anglais. Adieu; je me sauve par l'escalier dérobé.

— Très-bien, comte Talormi, dit Paul, voilà de la galanterie française, et vous avez une excellente inspiration. Laissez gagner le pari à madame Van-Ritter.

— Bah! il n'est plus temps! dit le marquis di Negro : les voici, ils arrivent!

On entendit une voix douce et ferme qui disait :

— Monsieur le consul, c'est par pure complaisance que je vous accompagne dans cette perquisition. Je vous parierais encore toutes les fleurs de Gênes.

— Et vous perdriez, Madame, dit le consul en montrant Talormi qui cherchait à fuir sans être vu.

Memma poussa un cri lugubre, joignit ses mains, regarda le ciel, et luttant avec énergie contre la faiblesse subite de ses pieds, qui se refusaient à la soutenir, elle fit un sourire de folle, et dit d'une voix stridente :

— C'est bien! c'est bien! Monsieur, j'ai perdu!

Talormi et Paul s'étaient arrêtés sur le seuil de la porte de la salle; le marquis di Negro et quelques autres invités, témoins de cette scène, regardaient Memma, et se regardaient ensuite dans une attitude de profonde stupefaction.

XIV

Dehora dans le monde.

Cette situation était comme un problème inextricable, un nœud gordien vivant qui demandait la plume d'Euclide ou l'épée d'Alexandre. Talormi s'avança le sourire aux lèvres, et dit :

— Cela vous étonne, Messieurs, et je le conçois; je suis le seul, ici, qui puisse comprendre la surprise de madame Van-Ritter. A la dernière visite que j'ai faite à son illustre frère Santa-Scala, je m'étais engagé à partir avec lui, le lendemain, et à lui faire société au couvent des Camaldules. J'ai manqué à ma parole, et madame Van-Ritter avait toutes les raisons possibles de me croire absent. Je conçois ensuite très-bien le violent dépit qu'on éprouve de perdre un pari, même le plus léger, contre un spéculateur sûr d'avance de son gain.

— Un spéculateur en héliotropes, dit le consul en riant.

— L'enjeu ne fait rien à l'affaire, poursuivit Talormi d'un ton léger, on joue bien moins aux échecs, on ne joue rien du tout, et pourtant celui qui perd gagne une bonne heure de tristesse.

— C'est très-vrai cela ! dit le marquis di Negro, tout joyeux de cette diversion, un échec-et-mat me rend soucieux jusqu'au lendemain, et je n'intéresse jamais le jeu.

— Il ne me reste alors, Madame; dit le consul, qu'à vous faire mes sincères excuses. En ma qualité d'Anglais, je ne puis jamais laisser échapper une occasion de faire un pari avantageux.

Dans les scènes de ce genre qui se jouent dans le monde, chacun comprend que tout n'est pas très-bien éclairci

dans les explications données, et qu'au fond quelque chose d'insaisissable et de mystérieux subsiste encore; mais les acteurs font acte de complaisance et affichent tous les dehors d'une pleine satisfaction.

Paul Gréant avait les tortures de l'enfer dans l'âme; un regard rapide de Memma dirigé sur lui, un regard où la colère et le reproche s'aiguisaient comme une pointe d'acier, avait percé sa poitrine, et mis sur son visage les teintes de l'agonisant. Et il fallait se taire! Et toute justification était impossible en public! Et chaque minute écoulée devenait intolérable en présence de cette femme dont le silence, la pensée, le regard étaient une continue et accablante accusation.

La jeune femme qui, malgré son énergie, n'avait su maîtriser un premier mouvement que la calomnie pouvait interpréter à sa guise, comprit tout de suite le danger de sa position, et approuva par quelques gestes naturels et un sourire faux tous les commentateurs de cette scène mystérieuse. Ce récit délayé ne peut donner une idée de la promptitude de l'action. Tout cela dura peu, comme tout ce qui est trop vif. Un calme vrai ou trompeur reparut sur les physionomies, et di Negro, présentant le bras à madame Van-Ritter, invita tous ses amis à le suivre.

Paul Gréant résolut de saisir une de ces occasions, que la liberté de la campagne donne toujours, pour se justifier auprès de Memma. Il lui semblait impossible de renvoyer cette démarche au lendemain. Plein de cette idée, le jeune homme courut se placer à côté de di Negro, et chercha dans toutes les paroles du marquis un point de départ naturel ou forcé pour préparer sa justification, sans adresser directement la parole à Memma.

De son côté Memma, outrée de l'audace de Paul et le voyant tout disposé à faire une brèche dans les phrases

du marquis par un odieux mensonge justificatif, détournâ la tête avec une fierté bien évidente et affecta de chercher à sa gauche dans la campagne des points de vue que la droite n'avait pas.

On arriva au pont du belvédère, où le dernier service de table était préparé. Une jeune fille s'envola, comme un ange, de l'extrémité du pont; madame Van-Ritter la reçut dans ses bras et couvrit son front de caresses.

— Oh ! que l'innocence est douce aux yeux et aux lèvres ! dit-elle au marquis di Negro.

Debora rendit ses caresses à Memma, et lui dit :

— Je me serais bien ennuyée en vous attendant ; mais je regardais le golfe de Gênes. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, si je n'ai pas eu de l'ennui ?

— Oui, oui, mon ange, dit Memma en passant le pont avec elle, sa main dans sa main. Mais ne me quittez plus ; j'ai besoin de vous voir auprès de moi, ma chère Debora.

Memma venait de saisir une occasion naturelle de présenter Debora dans le monde des nobles et des artistes. Josué Costantini, entouré de vexations dans son commerce, ou cédant peut-être à un vif désir de voir Rome et ses amis du *Ghetto*, était parti seul, laissant à Gênes sa fille et son fils. Memma admit ainsi plus souvent Debora au palais Santa Scala ; quelquefois elle la faisait habiller et l'emmenait avec elle pendant son veuvage momentané. La jeune fille était pour Memma une compagne et un maintien. C'est ainsi que nous la retrouvons aujourd'hui à la villetta di Negro.

Paul Gréant, toujours à son idée, entra un des premiers dans le belvédère, et s'assit provisoirement à l'écart, dans l'attitude de ces amants malheureux qui écoutent, regardent et ne parlent jamais.

Talormi, qui sentait toujours une dénonciation suspendue sur sa tête, et qui étudiait seul le dérangement

d'esprit où se trouvait Paul, se posa contre la porte avec une nonchalance superbe, et tout prêt à faire face aux éventualités périlleuses du moment.

Le marquis di Negro continuait à ne rien voir que son propre bonheur, et tous ses invités lui semblaient heureux.

— J'espère, dit-il à Memma, que vous viendrez me voir un peu plus souvent, et avec mademoiselle Debora, qui, je le vois, aime beaucoup la campagne.

— Mon cher marquis, dit Memma, je crois être à la veille de mon départ.

— Comment, vous nous quittez! s'écria le marquis, comme s'il eût appris un vrai malheur.

— Il le faut bien, poursuivit la jeune femme sur le ton de l'indifférence. Je ne dispose pas de ma liberté. Il y a des volontés supérieures aux miennes.

— Quelque lettre, sans doute, qui vous appelle en Hollande? dit le marquis di Negro; je conçois. Ah! ma chère Memma, vous ne trouverez pas là votre Italie, votre beau palais, votre délicieux jardin... Et mademoiselle Debora vous accompagne, sans doute?...

— Toujours, monsieur le marquis, répondit la jeune fille avec une assurance merveilleuse, je ne quitterai jamais madame Van-Ritter.

— Même si elle va en Hollande? demanda le marquis di Negro en riant.

— Ah! j'avoue, répliqua Debora d'un ton enfantin, et en inclinant sa tête charmante sur l'épaule, j'avoue que j'aimerais mieux aller à Rome; mais avec madame Van-Ritter, la Hollande sera même un beau pays.

— Et qui vous a parlé de Rome, que vous aimez tant? demanda le consul pour demander quelque chose.

— Tout le monde m'en a parlé, Monsieur.

— Enfant! dit Memma en embrassant la jeune fille,

ne dirait-on pas, à l'entendre, que tout le monde lui en a parlé ?

— Non, poursuivit Debora en caressant les boucles de cheveux de son amie ; mais le prince Santa-Scala, vous, mon père, mon frère, m'ont parlé de Rome ; eh bien ! pour moi, c'est tout le monde.

— Elle a raison, dit le marquis en baisant la main de Debora.

— Une ville superbe ! poursuivit la jeune fille avec cet entrain qu'on prend au bel âge quand les grandes personnes écoutent et approuvent, une ville qui a une histoire si curieuse, des ruines si vieilles, des monuments si beaux, des fêtes si amusantes. Toutes les nuits je rêve de Rome. Eh bien, je crois déjà l'avoir vue, parce que mes songes doivent être vrais. Monsieur le marquis, vous avez été à Rome, vous ?

— Oui, Mademoiselle, souvent.

— Alors, vous la connaissez bien ?

— Je crois la connaître un peu.

— Alors, vous devez l'aimer beaucoup ?

— J'aime mieux Gênes, Mademoiselle.

— Parce que vous êtes Génois. On aime toujours mieux son pays. Mais, quand on n'a jamais eu de pays, comme moi, on aime mieux Rome que tout.

— Mademoiselle, je suis désolé de voir que vous n'aimez pas Gênes la superbe.

— Je l'habite, et je ne l'ai jamais vue, monsieur le marquis. Mais mon frère Gédéon m'a dit qu'il y avait une rue de palais de marbre, et que toutes les autres rues n'avaient que de vilaines maisons, où la lumière et l'air manquent. Est-ce vrai ?

— Mais, dit le consul, ce n'est pas complètement faux.

— Eh bien ! je n'aimerai jamais une ville comme celle-là, poursuivit la jeune fille. J'ai lu à la bibliothèque du

palais Santa-Scala beaucoup de livres de voyages, et surtout ceux qui parlent de Christophe Colomb. Il y a, dans tous, de belles gravures très-amusantes, où on voit des bords de mer délicieux, avec de beaux arbres et des familles de sauvages qui ont l'air très-contents. Ces noirs, hommes et femmes, jeunes ou vieux, n'ont pas établi de différence dans leurs logements; ils ont tous leur bonne place à l'ombre, au soleil et à l'eau. Comment nous appellera-t-on, nous qui logeons des hommes dans des palais de marbre, avec une belle lumière dans de grands escaliers, et d'autres hommes dans des maisons ignobles, sombres, humides, et tout à côté de ces palais, comme pour mieux réjouir ceux qui habitent le marbre, et mieux attrister ceux qui habitent l'argile? Voilà pourquoi je n'aime pas Gênes, quoique vous soyez Génois, monsieur le marquis.

— Très-bien! s'écria le consul anglais.

— Mais, dit di Negro en riant, cette enfant parle déjà comme un vieux révolutionnaire.

— Je vous assure, dit Memma, que ma jeune protégée m'embarrasse très-souvent dans nos conversations; elle a des idées précoces tout à fait singulières et qui m'étonnent. Je la surprends quelquefois un livre à la main, dans l'attitude d'une femme de quarante ans; elle ne lit pas, elle réfléchit sur ce qu'elle vient de lire. A son âge, c'est effrayant.

— Mais, mademoiselle Debora, dit le consul, prenez bien garde! Si vous parlez toujours de cette façon, en voyageant, vous allez mettre le feu aux quatre coins de l'Italie.

— Comment, Monsieur! on incendie lorsqu'on dit la vérité?

— Quelquefois, Mademoiselle.

— Ce qui n'empêche pas le mensonge d'avoir aussi une torche, remarqua di Negro.

— Allons, ma chère enfant, dit Memma en se levant, il faut descendre en ville. Vous avez fait aujourd'hui votre entrée dans le monde, et vous avez peut-être un peu trop parlé pour la première fois.

— Nous avons tous applaudi du fond du cœur mademoiselle Debora, dit Talormi avec un geste gracieux et un sourire charmant.

— Il faut, reprit Memma, que mademoiselle Debora s'habitue de bonne heure à dédaigner les applaudissements.

— Voilà, dit Talormi, une habitude difficile à prendre dans les deux sexes.

— Je la prendrai, si madame Van-Ritter me l'ordonne, dit Debora.

— J'ai déjà eu le plaisir de vous voir, mademoiselle Debora, dit Talormi; c'était le jour où je fis ma dernière visite au prince Santa-Scala, et où j'eus le malheur de lui promettre de l'accompagner. Lorsque j'entrai dans la nymphée, mademoiselle Debora lisait avec beaucoup d'attention, et je fus au désespoir de la détourner un instant de sa lecture.

— Ah! oui, dit Debora en fixant ses yeux sur Talormi, je m'en souviens très-bien, car vous me fîtes une belle peur.

— Peur à vous! Mademoiselle, dit Talormi en riant, j'étais donc bien effrayant ce jour-là!

— Oui, Monsieur, très-effrayant, à cause de vos yeux qui regardaient partout et regardaient tout à la fois, comme les yeux d'un chacal que nous avons à Tunis, chez nous.

— C'est charmant! s'écria Talormi; elle a des comparaisons africaines du meilleur goût.

— Mais, Monsieur, vous n'étiez pas effrayant pour moi seule, ce jour-là.

— Ah!... vous n'étiez!... balbutia Talormi, embarrassé pour la première fois de sa vie par un enfant!

— Nous étions deux de la même opinion, ajouta Débora.

— Et quel était l'autre, Mademoiselle?

— Mitry.

— Un chien!

— Oui, Monsieur. Ne parlez pas de Mitry avec ce ton dédaigneux: Mitry serait un homme, s'il parlait; et j'espère bien qu'un jour il parlera.

— Elle est adorable! dirent plusieurs voix. Comte Talormi, vous n'avez pas brillé dans cette lutte, ajouta le marquis.

— Diable! dit Talormi, voilà certes un jardin dans lequel je ne rentrerai plus.

— Il sera désert demain, dit Memma en prenant la main de Débora, et en saluant par un léger mouvement de tête.

— Vous nous quittez donc avant l'heure? demanda di Negro.

— Oui, mon cher marquis.

— Mais, chère Memma, vous ne savez donc pas ce que vous perdez?

— Non, mais je sais toujours ce que je gagne.

— On vient de m'annoncer que nos artistes du Carlo-Felice sont arrivés à la villetta. Nous allons avoir un concert délicieux. Duprez, qui traverse Gênes, et vient de faire une brillante saison à Florence, avec *Rosmonda d'Inghilterra*, de Donizetti, m'a promis de chanter ce soir un duo traduit de *Guillaume Tell*: *O ciel! tu sai se Matilde m'è cara!*... On dit que rien n'est plus beau. Nous aurons ensuite madame Schultz, qui nous chantera *Casta diva*. Nous aurons madame Degl' Antoni, qui nous chantera un duo de *Semiramide* avec notre *basso cantane* du-Carlo-Fe-

lice. J'ai invité tout ce monde artiste pour vous, Madame, et vous nous quittez brusquement, et vous n'avez plus aucune déférence pour votre ancien tuteur ! Allons, ma chère Memma, faites donc quelque chose pour vos amis.

Di Negro prit amicalement la main de Memma, pendant que Debora lui faisait des minauderies charmantes pour la retenir au concert.

— C'est que, voyez... dit Memma avec un mouvement consulsif et avec une respiration pénible ; c'est que... je ne suis pas bien ici... On a la pensée inquiète à la veille d'un départ. J'ai tant de préparatifs...

— Une heure de plus ou de moins, dit la jeune fille en faisant une douce violence à Memma. Vous avez été si inquiète aujourd'hui... Un peu de musique vous fera du bien. C'est si doux la musique !

— Tu es une enfant, Debora... C'est pour toi que je resterai quelques instants encore...

— Bravo ! dit le marquis, je vais donner ordre de commencer, et j'espère bien que vous ne partirez pas avant la fin. Donnez-moi votre bras, ma chère pupille... Suivez-nous, Messieurs.

La société sortit du belvédère. La nuit était sombre au dehors. Au milieu de l'obscurité on entendit une voix folle qui disait :

— Le milieu de ce pont est-il bien solide, ce soir !

Talormi frissonna de la tête aux pieds, et, s'approchant de Paul, il lui dit à l'oreille d'une voix ferme :

— Si vous voulez du scandale, commencez, je suis prêt à le soutenir.

La galerie du concert était déjà toute disposée. Une foule de nouveaux invités attendaient sur les banquettes. Les artistes étaient venus, le chef d'orchestre Frezzolini tenait son bâton de commandement. On n'attendait que le signal du maître de la villetta.

— Madame Van-Ritter dit au marquis :

— Excusez-moi si je refuse la place d'honneur que vous m'offrez. J'ai besoin d'air. Laissez-moi ici près de la porte avec Debora; toutes les places sont honorables chez vous, et au moins on respire ici où je suis.

Di Negro fit un geste d'assentiment forcé, et s'assit à côté de Memma.

L'orchestre exécuta le prélude lamentable de cet immortel duo des remords, entre Assur et Sémiramis.

Madame Degl' Antoni et la basse s'avancèrent au bord de l'estrade en riant, selon l'usage des artistes qui vont chanter dans un concert une chose lugubre, et cette formidable introduction éclata dans la salle :

Quella ricordati notte di morte,
L'ombra terribile del tuo consorte.

Memma, toute bouleversée par ces notes stridentes qui roulaient dans sa poitrine comme les tisons du remords, leva les yeux au hasard et rencontra le regard fixe de son amant qui semblait aussi lui dire : *Rappelle-toi cette nuit !* Tout conseil de prudence fut oublié. La jeune femme entraîna Debora violemment, et s'appuyant sur le bras de la jeune fille, elle sortit de la salle, et, suivant un chemin bien connu, elle se dirigea vers l'escalier de la villetta, sourde aux supplications de di Negro qui la suivait, et qui enfin, désespérant de la retenir, rentra au concert où le duo s'achevait au milieu d'une distraction générale.

Talormi, qui n'avait rien perdu de cette scène, donna le signal des applaudissements, et traversant la galerie, il fut offrir ses félicitations aux deux artistes, et se créa, dès ce moment, maître des cérémonies du concert.

On ne voyait que lui; il se multipliait à l'infini; il prodiguait les fleurs, les compliments, les sorbets, les

versi sciolti, les citations de Métastase, les commentaires sur la musique, les éloges du marquis di Negro. Il parlait à tous, et de tout; il enlevait à chacun le sentiment de la réflexion; il ne permettait pas aux regards et aux paroles de s'égarer sur des banquettes abandonnées ou sur des sujets extra-musicaux. Courant du marquis au chef d'orchestre, il n'accordait pour tout intermède que le souffle d'une respiration; il fallait toujours chanter, toujours applaudir, toujours crier *bravo!* toujours se pâmer dans les extases d'un dilettantisme furibond. Le marquis di Negro serrait les mains de Talormi avec une effusion sans égale de reconnaissance, et Paul Gréant lui-même, qui, avant tout, se préoccupait de l'honneur de Memma, sentait sa haine contre Talormi faiblir au fond de son âme en voyant le service immense que son génie prestidigitateur rendait à di Negro, à Memma et au concert.

Grâce à Talormi, cette fête d'artistes eut un succès prodigieux. Le duo de *Guillaume Tell* surtout, *O ciel! tu sai se Matilde m'è cara!* fit fanatisme; c'était le dernier morceau. Talormi monta sur l'estrade et fit un parallèle entre ce duo et *Amor possente nome* de l'opéra d'*Armida*.

— Messieurs, s'écria-t-il en finissant, j'étais au théâtre *della Fenice* lorsque Rossini fit jouer *Armida*. Eh bien! toutes les grandes dames se voilèrent le visage de leurs éventails en écoutant l'air d'*Amor possente*; mais dans ce duo de *Guillaume Tell*, l'amour parle dans toute sa divine chasteté; les visages n'ont pas besoin d'éventail; aussi je n'hésite point à donner la préférence au duo de *Guillaume Tell*.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit le discours de Talormi, et chaque invité conçut la plus haute idée des bonnes mœurs et du bon goût de l'orateur.

A mesure que la foule des invités s'éloignait du lieu de

la fête, Paul Gréant faisait une réflexion fort naturelle. Sans doute, en ce moment, se disait-il à lui-même dans un monologue mental, sans doute la mort serait une faveur reçue ; mais mourir sans me justifier devant Memma ! oh ! non, mieux vaudrait vivre toujours avec toutes les douleurs du damné ! Talormi m'est connu. Cet homme est capable de tout. Lui, qui n'a peur de rien, a peur de moi. Ma lettre est une tête de Méduse. Son calme est menteur. Il m'attend cette nuit, au bord de quelque abîme voilé de fleurs. Un assassinat est un jeu pour cet homme, et s'il me tue, il se met à son aise. Memma est perdue, et je suis déshonoré devant elle à jamais. Ne donnons pas à Talormi cette satisfaction stupide, et malgré les douceurs que me promet la tombe, ayons le courage de vivre !.. Vivons !

Talormi était descendu de la villetta en nombreuse compagnie ; mais il se déroba bientôt aux regards de tout le monde et se blottit dans un massif de jeunes pins, sur la lisière du seul sentier que Paul Gréant devait suivre pour rentrer en ville. Un poignard était tiré du fourreau ; quoique cet homme si pervers eût une répugnance invincible pour un crime de sang directement commis par sa main, il surmontait, cette nuit, sa répugnance, en prévision de tout le mal qu'il était en droit d'attendre d'une délation de Paul Gréant.

La partie était bien jouée de part et d'autre, mais Paul la gagna par sa prévoyance ; il avait demandé à di Negro l'hospitalité d'une nuit et il ne sortit pas de la villetta.

— Il est plus fin que moi ! dit Talormi aux premières lueurs de l'aube ; et remettant au fourreau son poignard, il descendit en ville en méditant une revanche avec de meilleures combinaisons.

XV

Intermède politique.

Au temps où nous vivons, comme à bien d'autres époques aussi, nos affaires, nos passions, nos plaisirs viennent se heurter à chaque instant contre un fait politique; et Dieu seul sait combien de mariages, de projets, de spéculations, de plans domestiques ont été bouleversés par la chute d'un ministre, la révolte d'un peuple, l'écroulement d'un trône, l'abdication d'un roi. En écrivant une histoire contemporaine, nous subissons ces exigences naturelles, et nous allons sortir pas à pas de notre intérieur pour monter sur la plus haute cime des Apennins, et prêter l'oreille aux bruits de cette noble Italie, assise entre deux mers.

Il y a aux environs de Naples un phénomène géologique nommé *la Solfatare*. Quand le Vésuve doit faire une éruption, *la Solfatare* gronde sourdement; c'est un emblème italien. Or, à l'époque où notre histoire se passe, ceux qui ne dormaient pas sur les roses de Pœstum et sur les lits d'ivoire de Sybaris, entendaient les bruits souterrains que l'écho de la chaîne apennine apportait du golfe de Ligurie au golfe de Baïa. Sur le rivage de l'Adriatique, les Marches donnaient des signes d'impatience libérale; les quatre légations du nord s'agitaient dans l'ombre; Bologne, cité jalouse de ses anciennes franchises, cité fière, qu'admirait Machiavel, semblait n'attendre qu'un signal pour soulever les Légations, dont elle est comme la reine. Les mêmes symptômes se manifestaient dans toute la Romagne, à Ravenne, à Forli, à Ferrare. Spolète et Pérouse étaient deux foyers d'incendie qui ne demandaient

qu'une étincelle. Sinigaglia et Ancône, ruinées dans leur commerce par un absurde système prohibitif, regardaient Rome avec des yeux de menace. Le Vatican se reposait sur la vigilance des sentinelles autrichiennes, et attendait le *qui vive!* allemand, pour convoquer l'escadron des carabiniers pontificaux.

Vienne, même pendant son sommeil, a toujours un œil ouvert sur l'Italie; Vienne donnerait toute l'Allemagne pour l'Italie. Cela se conçoit, Vienne a un empereur qui descend des Césars en ligne directe, et l'Italie est son patrimoine incontestable, depuis la prise de Constantinople par Mahomet II.

Vienne a toujours à son service une foule de Machiavels qui voyagent dans son Italie et font semblant d'étudier les monuments muets pour écouter les hommes qui parlent. Dès qu'un Italien ose contester la validité du testament de César au César du Danube, il y a toujours à côté de l'audacieux un Machiavel qui recueille le propos et l'envoie à Vienne. Aussitôt le descendant autrichien du grand Jules convoque douze hommes d'État; on délibère, on boit du Johannisberg, et on envoie à la garnison de Vérone un renfort de deux mille soldats.

Telle est la politique de l'Autriche depuis Augustule, empereur d'Occident.

Nous sommes trop juste pour croire que Vienne connaît à fond les mœurs et la vie de tous les Machiavels envoyés du Danube au Tibre; ainsi, il peut se glisser parmi eux, à l'insu de la métropole, un personnage comme Talormi. Un gouvernement quelconque ne peut pas confier de pareilles missions à de vertueux Aristides, mais il s'en trouve encore, comme Talormi, qui s'élèvent ou, pour mieux dire, qui s'abaissent au-dessous de pareilles missions.

Talormi était donc un de ceux qui exploitaient la

politique de Vienne au préjudice des Italiens, et Vienne le regardait comme un homme austère, intègre, habile, profond. Vienne connaît très-bien le cœur humain : Metternich lui a enseigné la science physiologique en vingt-quatre leçons.

Le lendemain du jour où Talormi avait si habilement dirigé le concert de la villetta, il reçut une lettre trois fois scellée en cire rouge, et à travers les hiéroglyphes de chancellerie que cette missive renfermait, il comprit qu'il fallait visiter, en touriste écouteur, les deux obélisques inclinés de Bologne, la foire célèbre de Sinigaglia et les ruines de Rome. Aucun retard n'était accordé : il fallait partir.

Les hommes d'État qui administrent les empires s'acharnent à ignorer que tout diplomate subalterne qui reçoit une mission a toujours les pieds embarrassés dans les broussailles d'une robe de mousseline ou de velours, selon la saison. Talormi courut d'abord faire viser son passe-port et annonça hautement qu'il partait le soir même pour Livourne. Ce point réglé, il fallut songer à l'amour, ou pour mieux dire à la haine, deux choses qui se ressemblent souvent.

Ce jour-là même une chaise de poste stationnait, avec un certain appareil de préméditation, devant le palais Santa-Scala. Les domestiques amoncelaient les bagages dans des caissons ; les fenêtres de façade, largement ouvertes, annonçaient un départ de maître ou de maîtresse de maison. L'intendant, revêtu de ses insignes, se tenait debout, devant la portière, dans une pose de tristesse qui faisait l'éloge de son cœur. Une troupe de curieux et d'oisifs formait un demi-cercle autour de la berline, selon l'usage de tous les pays.

Au coup de deux heures, un grand mouvement se fit parmi la domesticité des Santa-Scala. Deux femmes, en

robes de voyage, et voilées de soie verte, s'élançèrent avec une agilité surprenante dans la voiture; un *groom* cria au cocher : « Route de Milan ! » et les chevaux prirent le vol.

On disait dans la foule : « C'est la sœur du prince Santa-Scala, c'est madame Van-Ritter qui va rejoindre son mari à Milan ! »

La foule ne se trompe jamais : c'est toujours elle qui écrit l'histoire, les historiens n'arrivent qu'après.

Talormi feignit d'ajouter foi au rapport de sa petite police secrète qui lui annonça le départ de madame Van-Ritter, mais il devina que tant de fracas public cachait une supercherie de femme. C'était à coup sûr un départ simulé.

Cependant, pour éclaircir l'ombre de doute qui reste toujours au fond de la conjecture la mieux établie, Talormi envoya son domestique Paolo, autre Barbone, aux deux relais de poste sur la route de Milan, et il apprit qu'au second relais la chaise de poste s'était arrêtée, et que les deux femmes avaient repris la route de Gênes dans une de ces berlines qui ne marchent qu'au pas.

Paul Gréant apprit la nouvelle du départ chez le marquis di Negro et de sa propre bouche. Il aimait trop Memma pour l'accuser même de la plus innocente supercherie; bien plus, il reconnut que cette malheureuse femme avait pris le seul parti convenable dans sa position; et désespérant de trouver dans un avenir prochain l'occasion de se justifier d'un crime non commis, il rentra dans ses premières résolutions, et s'embarqua pour la France en entourant son esprit des douces et lointaines images du foyer paternel.

Ici Talormi se trompa; car, en apprenant le départ de Paul au bureau des passe-ports et à la marine, il crut que ce départ cachait un prompt retour, et se persuada, non

sans quelque raison, que ces simulacres de fuite, toutes ces scènes de comédie étaient jouées à son intention.

Lorsque les impérieuses exigences de sa mission politique obligèrent enfin Talormi lui-même à partir sérieusement, il appela Barbone second, et lui donna des instructions précises.

— Écoute-moi, Paolo, lui dit-il, et si tu remplis bien ton devoir, ta fortune est faite, je te promets que tu auras cent *francesconi* de rente.

Paolo frotta ses mains et leva la main droite, comme pour prêter un serment.

— Je vais te parler bien lentement, poursuivit Talormi, afin que tu retiennes tous mes mots ; je t'écrirais mes instructions si tu savais lire.

Le valet se fit à lui-même un geste et une grimace de commisération pour attendrir Talormi sur son ignorance.

— Mais tu as une excellente mémoire, ajouta son maître, comme tous les animaux, comme tous ceux qui n'ont jamais rien appris.

Paolo se releva fièrement sur la pointe de ses pieds, et frappa son front, siège de la mémoire.

— Ne m'interromps pas ainsi à chaque instant, avec ta pantomime ! dit Talormi.

Paolo fit une pantomime pour promettre ne ne plus interrompre.

— Tu feras bonne garde avec Baffi, nuit et jour, devant le palais Santa-Scala ; l'un des deux sera toujours à ce poste ; vous vous relèverez ; tu connais la petite porte basse de la *salita* du côté du jardin... Eh bien ! voici ce qu'il faudra faire. Tous les matins, avant le jour, tu mettras une couche très-peu épaisse de sable fin, juste au seuil de cette porte, et tu viendras, trois fois par jour, voir s'il y a une trace de pied dont le talon soit contre la porte. Si tu découvres quelque chose dans ce genre, tu prendras,

avec ton adresse ordinaire, la mesure exacte de cette trace, et tu me l'enverras, figurée au crayon, sur une feuille de papier. Je connais tous les pieds du palais Santa-Scala. Souvent, Paolo, je t'ai donné des leçons pour étudier ce que j'appelle le langage des fenêtres. Une maison parle sans se douter qu'elle parle. Pour les imbéciles, elle est toujours muette; mais tu n'es pas un imbécile, toi, et tu entends les muets. Tu étudieras donc, chaque matin, toutes les fenêtres du palais Santa-Scala, et tu viendras les passer en revue, tous les soirs, une à une, en notant celles qui auraient subi le changement le plus imperceptible. Voici le plan de la façade où chaque fenêtre a son numéro; serre soigneusement ce papier. La porte du palais étant exposée aux vents, il serait absurde d'y déposer une couche de sable fin; mais à onze heures du soir, tu colleras très-légèrement une petite bande de papier au bas de la porte, à la jointure des deux battants, et le jour venu, tu viendras voir si la bande n'est pas brisée. Il est nécessaire de prendre ces précautions pour les deux portes, parce qu'il peut arriver telle circonstance imprévue qui vous oblige, toi ou Baffi, à vous éloigner et à suspendre votre inspection. Au reste, il est impossible aussi que vous soyez en même temps du côté de la façade et du côté du jardin. Il faut donc vous faire remplacer par du sable ou des bandes de papier. Ce sont là des témoins sûrs qui ne mentent point. Je vous laisse, à toi et à Baffi, divers costumes et plusieurs coiffures de différents genres; vous ne vous habillerez jamais, vous ne vous coifferez jamais le lendemain comme la veille. Vous ne passerez jamais devant le palais avec la même tournure. Il faut se garder des voisins. Tantôt vous marcherez d'un pas ferme, comme des hommes de condition, tantôt d'un pas irrésolu, comme des hommes qui marchent pour marcher, et ne savent où ils vont; tantôt comme des vieillards qui

traînent le pied et courbent la tête; tantôt comme des jeunes gens qui vont à un rendez-vous; en fredonnant un air d'opéra. Tous les jours Baffi m'écrira trois lettres, disant toutes trois la même chose. Elles me seront adressées poste restante, à Bologne, à Sinigaglia, à Rome, et elles m'instruiront des moindres incidents qui vous seront signalés. As-tu bien tout compris?

— Tout, Monseigneur.

— Tu vas me répéter, mot par mot, tout ce que je viens de te dire.

Paolo récita tout de suite sa leçon comme un excellent écolier qui gagne le prix de mémoire.

Talormi, ayant réglé toutes ses affaires, comme un problème d'échecs numéroté sur des cases, consacra son dernier soir à une visite indispensable. Il se rendit chez le marquis di Negro pour savoir ou deviner si rien n'avait transpiré des mystères de sa vie génoise, ou si Paul Gréant n'avait commis aucune indiscretion. Sur le point de partir, il voulait se donner la tranquillité d'esprit nécessaire à ses vastes entreprises. Si on sait quelque chose à la villetta, se disait-il, personne ne s'expliquera franchement avec moi, mais mon oreille et ma perspicacité saisiront dans la gamme des voix ou l'air des visages tout ce qu'on me cache au fond des esprits.

Il y avait soirée d'artistes et d'amis, comme toujours, à la villetta.

Talormi comprit tout de suite, en entrant, que sa présence était agréable à tout ce monde. Le bon marquis di Negro vint à lui les mains et l'âme ouvertes, et apercevant sur le visage du diplomate une tristesse inaccoutumée, il l'entraîna dans une embrasure de fenêtre pour lui dire :

— Qu'avez-vous donc, comte Talormi, vous me paraissez soucieux, contre votre usage?

— On le serait à moins, répondit Talormi. Et il s'arrêta pour provoquer une réflexion de son interlocuteur.

Mais le marquis prouva à son insu qu'il ne savait rien, en renouvelant la même question.

— Je vous quitte, mon cher marquis, dit Talormi avec un soupir; voilà ce qui me rend soucieux.

— Vous quittez Gênes, comte Talormi?

— Hélas! oui, et je n'emporte pas avec moi votre bonne villetta et votre fête de tous les jours.

— Eh bien! comte Talormi, dit le marquis avec candeur, je me suis douté de cela, lorsque j'ai vu partir votre ami Paul Gréant. Quel excellent jeune homme!

— Ah! c'était bien le meilleur de mes amis après vous, cher di Negro; mais son départ a déterminé le mien. Une affaire grave m'appelle à Rome. J'ai un intérêt dans les mines d'alun de Tolfa; on va déposséder le propriétaire principal, qui s'est ruiné dans une fausse spéculation, et je dois être sur les lieux pour veiller à mes intérêts.

— Il n'y a rien à dire à cela, comte Talormi; vous allez passer d'un lit de roses dans un lit d'épines; vous allez connaître les procès!

— Oh! les procès! dit Talormi en frappant son front, j'aurais cru ne jamais les connaître! A vingt ans, j'ai brisé ma carrière d'avocat tout exprès pour ne pas connaître même les procès des autres! Enfin, c'est la volonté de Dieu.

Talormi s'inclina en fermant les yeux, et di Negro fit le même mouvement.

— Tout le monde part, remarqua le marquis avec tristesse.

— Oui, c'est ce que je disais aussi, tout le monde part, répliqua Talormi avec une intention très-fine; mes meilleurs amis ont quitté Gênes, le comte Ferrari, le marquis Giustiniano, la comtesse Monte-Albini... et qui encore?..

— Eh ! dit le marquis naïvement, vous pouvez ajouter madame Van-Ritter.

— Madame Van-Ritter est partie ? demanda Talormi avec indifférence ; je comptais aller lui faire ma visite aujourd'hui, mais le temps m'a manqué.

— Vous ne l'auriez pas trouvée, comte Talormi. Hier, je me suis présenté chez elle, et je n'ai trouvé qu'un vieux domestique qui garde le palais. Memma est partie sans faire ses adieux, pas même à moi. Je présume qu'elle aura reçu une lettre de Van-Ritter... De vous à moi, elle adore son mari.

— C'est une femme charmante, dit Talormi ; mais elle n'a pas le caractère italien, elle est triste comme une Anglaise. Je ne pourrais pas vivre deux jours avec une femme de ce caractère, moi qui suis la gaieté même... Et, à propos, que sont devenus, dans ce cataclysme domestique, ces deux Israélites sombres, le père et le frère de Debora ?

— Gédéon reste à Gênes avec sa sœur. Quant à Josué, il est parti pour Civita-Vecchia. J'accompagnais un ami qui part pour la France au bureau des vapeurs, et j'ai lu sur le registre le nom de Josué Costantini.

— Que diable va-t-il faire à Rome ? dit Talormi avec insouciance.

— Il y a beaucoup de Juifs à Rome, vous le savez, comte Talormi ?

— Oui, mais je sais aussi qu'ils y sont fort mal traités. Je comprends très-bien que des Juifs sortent de Rome, mais je ne comprends pas qu'ils y entrent ; le *Ghetto* n'est pas attrayant.

— Au reste, cela les regarde, dit le marquis.

Après quelques propos insignifiants, Talormi, enchanté de sa visite, prit congé du marquis, et quelques heures après il était sur la route de Bologne, dans une chaise de poste attelée de quatre chevaux.

Si un vieux et grave diplomate autrichien, un homme d'État blanchi sous le harnais des affaires, avait pu apercevoir le comte Talormi voyageant dans sa voiture avec une escorte de soucis profonds; s'asseyant à la table de l'hôtellerie, et effleurant les plats d'une *dent dédaigneuse*, *dente superbo*, comme le rat de ville d'Horace; se couchant sur un lit d'auberge pour dormir et ne dormant pas; se levant avec le visage pâle de l'insomnie ou du repos agité; si ce grave observateur diplomate avait vu ainsi Talormi sans être vu de lui, il aurait pensé que ce jeune espion de la police autrichienne accomplissait son œuvre avec conscience, et que toutes ses pensées appartenaient au service ténébreux de son gouvernement qui le payait si bien.

Le vieux diplomate se serait trompé dans cette observation.

Talormi, comme beaucoup des siens, recevait l'argent de l'Autriche, et ne servait que lui. Certainement, si l'occasion se fût présentée de surprendre au passage quelque complot italien, quelque trame de carbonarisme, il aurait rempli avec zèle son devoir de délateur et gagné son argent, ce jour-là; mais tant que cette occasion ne se présentait pas d'elle-même, Talormi ne prenait point la peine de la chercher; il avait d'autres affaires sur les bras, et celles-là n'avaient rien de commun avec M. de Metternich.

Si Talormi voyageait sous l'obsession mystérieuse des plus austères soucis, si l'insomnie brûlait ses nuits, si la tristesse dévorait ses jours, c'est qu'il amenait avec lui les plus redoutables compagnes du voyageur, la haine et l'amour. Tout ce que la lumière de l'enfer peut éclairer de ténébreux dans le domaine de la vengeance et de la passion défilait avec fracas sous le crâne de Talormi; il arrêtait chaque idée, la pesait, la jugeait, la rejetait pour

faire subir à une nouvelle le même examen, avant d'en caresser une autre qui lui paraissait meilleure quelques instants, pour se dérober ensuite, comme les premières, aux possibilités de l'exécution; mais le génie inventeur avait, dans la tête de Talormi, des ressources inépuisables; la chose possible et décisive lui était réservée tôt ou tard par la torture laborieuse de l'imagination; aussi, plein d'une juste confiance en lui-même, il ne se décourageait pas dans ses recherches: puisqu'il voyait le but, il devait infailliblement découvrir les moyens. Le levier qu'Archimède chercha, Talormi l'aurait trouvé pour servir sa haine et sa passion.

XVI

L'attaque sous le masque.

La première phase de cette histoire touchant à sa fin, nous suspendrons un instant l'ordre méthodique du récit, ce qui nous est imposé par la dispersion de nos personnages, et nous résumerons les faits principaux, encore inconnus et amenés par les choses antérieures, afin de fixer un nouveau point de départ, d'où j'ailliront les événements de l'avenir.

Sans préciser les dates et la mesure des temps écoulés, nous tâcherons, en mettant nos personnages en scène, de faire reconnaître avec clarté l'heure et le moment où ils parlent, où ils agissent dans les divers pays où ils sont aujourd'hui placés.

Dans une salle toute peinte à fresques de la *locanda* de l'*Aigle-Noir*, à Bologne, Talormi donnait à dîner à quatre jeunes gens avec lesquels il avait fait connaissance au

théâtre, la veille; en les quittant, il prit un air grave et leur dit en français :

— Messieurs, ce que je vous recommande c'est la prudence; croyez-moi, l'Autriche a mis des espions partout, et principalement dans les Légations; vos murs ont des oreilles. Je soupçonne le *giovine* qui vient de nous servir le café d'être un espion; je crois l'avoir vu en Lombardie, habillé en franciscain. Vous ne sauriez croire tous les déguisements que prennent les espions de l'Autriche. L'autre jour, en faisant poser un fer à mon cheval, j'ai reconnu un prétendu garçon de forge, qui a été valet de chambre de Metternich.

— Est-il possible ! s'écrièrent les jeunes gens.

— Plus que possible ! Cela est, dit Talormi en frappant la dalle de marbre avec son talon. Il y a d'autres espions qui sont vêtus comme vous et moi, qui parlent très-bien, qui ont les habitudes du monde et sont reçus partout. Allez vous méfier de ces gens-là ! Ils ont des titres de noblesse, des chevaux, un équipage, des domestiques. Cela ne leur coûte rien; l'Autriche paye tout. Savez-vous ce que coûte à l'Autriche son espionnage italien, par mois ? deux millions de florins !

En ce moment, le domestique de Talormi entra et lui remit une lettre timbrée de Gênes.

— Pardon, Messieurs, leur dit-il, vous excuserez un étranger qui décachette une lettre en si bonne compagnie, mais cette lettre se rattache à l'importante affaire qui m'appelle à Bologne... Me permettez-vous de vous la lire, Messieurs ?

Les quatre convives inclinèrent la tête en signe de joyeux assentiment.

Et Talormi, avec un aplomb imperturbable, lut une lettre qui n'existait pas, celle-ci :

« Cher Antonio... »

— C'est le directeur de l'Opéra de Paris qui m'écrit... un ami intime...

« Cher Antonio, cette lettre ne te dira rien de plus, mais te servira de coup d'éperon. Je n'ai rien à ajouter à notre dernière conversation, dans les coulisses... »

— A Paris, je suis un pilier de coulisses.

« Il s'agit de frapper un grand coup à Bologne, et de décider Rossini à nous donner sa partition de *Sardanapale* que Troupenas affirme avoir vue de ses propres yeux. Je suis décidé à dépenser cent mille francs pour la mise en scène. C'est un coup de fortune pour l'Opéra... La petite... »

— Oh ! pardon, Messieurs, le reste de la dépêche rentre dans le domaine secret... Il s'agit d'une danseuse qui m'a traité en Joconde; elle m'a oublié le lendemain avec un secrétaire d'ambassade, malheur dont j'avais pris soin de me consoler la veille...

— Et l'opéra de *Sardanapale*? interrompit un jeune Bolognais naïf.

— Bah ! dit Talormi, c'était une plaisanterie de Troupenas. Il n'y a pas plus de *Sardanapale* que sur ma main. Je me suis présenté pompeusement chez le divin maëstro, et à mon premier mot il est parti d'un éclat de rire à roulades qu'on pourrait chanter sur des paroles dans un opéra. Ma foi ! j'ai pris mon parti en brave. Puisque je suis à Bologne, me suis-je dit, visitons Bologne, elle vaut bien la peine d'être vue. Charmante ville ! des rues à arcades partout; ce qui préserve de la pluie et du soleil. J'ai vu vos deux obélisques, penchés comme la *Torre Torta* de Pise. C'est fort curieux ! je suis très-content de Bologne; malheureusement, il faut que je la quitte demain.

Cette scène, copiée d'après nature, donnera une idée de la vie prestigieuse que Talormi mène en Italie depuis son départ de Gênes.

Lorsqu'il se vit seul, après le départ de ses quatre convives, il rouvrit la lettre ; mais cette fois, comme il lisait pour lui, il lut réellement ce que la missive contenait.

Elle n'avait point de signature, mais elle ne sera pas anonyme dès le premier mot :

« Nos premières lettres ont été insignifiantes, mais ce n'est pas notre faute, il ne se passait jamais rien de nouveau au palais Santa-Scala. Tous les matins, un vieux domestique sortait, passait une heure en ville, et rentrait avec quelques provisions sous le bras ; nous n'avons jamais osé le fouiller pour voir s'il en portait aussi dans ses poches.

« Hier et avant-hier, nous avons découvert du nouveau. La fenêtre n° 5 s'est légèrement entr'ouverte, et un pli de rideau, promptement disparu, a blanchi dans la jointure. Il y a eu tout un côté ouvert dans les lames de la persienne, à la fenêtre n° 7. Mais tout cela est peu de chose.

« Avant-hier, nous avons remarqué, sur la couche de sable de la porte du jardin, quatre traces de pieds, deux qui montraient la pointe à la porte, et deux qui lui montraient le talon. Ce qui annonçait l'entrée et la sortie du même homme. Nous vous envoyons la mesure exacte de ces traces ; elles sont larges et carrées au bout ; il y a des empreintes de clous aux talons. Les pieds qui les ont faites doivent être plats, gros, vieux et lourds.

« Le lendemain, nous avons découvert les mêmes vestiges, mais croisés avec d'autres ; ce qui nous a fait supposer que, la nuit dernière, le même homme est revenu avec un compagnon. Les nouvelles traces sont un peu plus larges que les premières ; il y a aussi des empreintes

de clous. Cela ressemble à des traces de pieds de vieux prêtres : chaque trace a l'air d'avoir soixante-dix ans.

« Nous ne négligeons rien, nous observons pour être dignes d'une si haute confiance et d'un si puissant génie. Au prochain courrier peut-être y aura-t-il encore du nouveau.

Talormi examina le modèle des traces dessinées sur le papier, et réfléchit quelque temps ; puis il se donna un sourire de satisfaction, et écrivit cette lettre :

« Paolo, écoute bien ceci : Il y a à Gênes cinq ou six vieux médecins, qui ont quelque réputation, et qui n'ont pour clients que des gens riches. Tu prendras mes plus beaux habits et tu iras à la bourse *dei Bianchi* pour entamer une conversation avec l'*Homme qui sait tout*, comme tu l'appelles. Il te donnera le nom et l'adresse de toute la vieille médecine aristocratique de Gênes. Tu iras chez tous, en boitant d'une entorse que tu te seras faite dans la rue. Choisis pour cette entorse l'heure où les vieux médecins déjeunent. Joue bien la comédie, crie adroitement quand le médecin te touchera la cheville ; et peu à peu tu auras l'air d'être soulagé, ce qui l'enchantera. L'opération, qui n'en est pas une, étant faite, tu éprouveras toutes les peines du monde pour chausser le pied malade, et tu demanderas en grâce un soulier plus large et souple à emprunter : prière que tu accompagneras d'une pièce de vingt francs, convenablement déposée sur un guéridon qui fait du bruit. Si on t'apportait un soulier de domestique tu refuserais avec une dignité polie. Il faut tout prévoir. Il n'y aura qu'un soulier du médecin qui te chaussera sans te faire crier. Il faut avoir la chaussure de tous les vieux médecins et gagner le même nombre d'entorses, à moins que du premier coup tu ne rencontres les mesures que tu m'as envoyées, et que je te renvoie. Si nt

n'étais pas heureux dans tes premières entorses, Baffi, qui te lira cette lettre, partagera ta besogne. Vous vous partagerez les médecins. Il n'y en a d'ailleurs que six tout au plus, et chacun d'eux est l'ennemi acharné des cinq autres; ainsi, on ne doit pas craindre qu'ils causent entre eux de cette épidémie d'entorses et de souliers enlevés... et puis... qu'importe !

« Action, réussite, réponse, que tout vole comme l'oiseau. »

La réponse de Baffi et de Paolo ne se fit pas longtemps attendre. La voici :

« Mes deux premières visites n'ont pas été heureuses, mais à la troisième j'ai jugé du premier coup d'œil que j'en tenais un. C'est le docteur Rianci, il loge *via Nuova*, n° 22. C'est un vieillard de soixante-quatre ans avec des pieds largement assis. Votre génie n'a pas son pareil au monde. J'ai suivi vos ordres point par point. Oui, c'est bien l'un des deux chirurgiens qui sont entrés de nuit par la petite porte du jardin. Que faut-il faire encore maintenant ? »

« Rien ! »

Répondit Talormi.

Un jour, pendant que toutes sortes de trames s'ourdissaient ténébreusement à toutes les issues du palais Santa-Scala, deux femmes, recluses dans un petit pavillon fermé à tous les regards, se parlaient presque à voix basse comme si elles eussent craint d'être entendues au fond d'un palais désert.

— Je ne comprends pas votre tristesse en ce moment, Madame, disait la plus jeune, puisque vous tenez enfin dans vos mains une lettre de votre mari. Moi, si j'étais mariée et si je recevais une lettre de mon mari, après une

si longue absence, il me semble que je ne me posséderais pas de joie.

— Ma chère Debora, répondait l'autre avec mélancolie, cette lettre que je reçois maintenant... Eh bien ! le croirais-tu ? je n'ose l'ouvrir... Je n'ose la lire... Tu ne peux pas comprendre ces choses... heureuse enfant !

— C'est juste ! je n'y comprends rien... mais vous me l'expliquerez un peu...

— Tais-toi, tais-toi ! jeune fille ! interrompit vivement Memma en embrassant la jeune juive. Merci, mon ange, pour toutes tes bontés. Je n'ai que des ennuis à te rendre, moi ; je n'ai que des larmes à te faire voir... et tu as laissé partir ton père pour Rome, et tu as quitté ton frère pour t'ensevelir vivante avec moi dans ce palais qui n'est plus qu'une horrible prison.

— Mais je me trouve très-bien ici. Tous les mois que j'y ai passés m'ont paru courts ; auprès de vous je ne désire rien... Et puis, comme vous le dites, cela doit finir un jour...

— Oui ! oui ! Debora, cela doit finir bientôt.

— D'où vient que vous êtes si pâle depuis quelque temps, ma chère amie ?

— Tu me trouves pâle, Debora ?... Oh ! ce n'est rien... On perd sa fraîcheur quand on est privé d'air et de lumière.

— Vous ne souffrez pas ?

— Non, Debora... Mais... au nom de Dieu ! mon ange ! ne me questionne plus sur ma pâleur !

— Oh ! puisque cela vous fait de la peine, je n'en parlerai plus... Mais vous ne lisez donc pas cette lettre de votre mari ?

Memma jeta un regard sombre sur la lettre et tout son corps frissonna : puis elle la donna en tremblant à la jeune fille et lui dit :

— Tu vas me la lire, toi... j'aurai plus de courage, en écoutant.

Debora fit un mouvement de joie enfantine à l'idée de lire la lettre d'un mari, et revenant ensuite à une gravité convenable, pour se mettre à la hauteur de tant de confiance, elle lut ce qui suit :

« Rade de Rio-Janeiro...

« Chère Memma,

« Je savais bien que le métier de marin devait avoir un inconvénient; mon père me l'avait dit, et j'ai douté longtemps de cette parole de mon père. Aujourd'hui, je ne doute plus.

« Memma, j'aurais bien besoin de recevoir une de vos lettres, pour me prouver à moi-même que je suis marié. Mais, où serais-je demain? Dieu le sait; la poste ne le sait pas.

« Ma frégate est la meilleure voilière de la flotte; ce qui a fait toujours mon orgueil, fait aujourd'hui mon malheur. Si je commandais un ponton rasé, je serais auprès de ma femme et auprès de mes futurs enfants. Pourquoi *la Bérénice* file-t-elle quinze nœuds? Mânes des amiraux hollandais, pardonnez-moi ce blasphème!

« J'ai trouvé à Rio des dépêches qui, en tout autre temps, m'auraient fait précipiter dans la mer pour m'y mettre à l'ancre à perpétuité, mais qui aujourd'hui me réconcilient avec mon ennemie mortelle, la terre. Le roi, touché de mes services, et me croyant bon à quelque chose sur le continent, veut bien me confier une haute mission diplomatique à Londres, ce qui m'impose une assez longue résidence dans cette capitale. J'habiterai donc une ville! Que ne ferais-je pas pour l'amour de vous!

« Vous pouvez donc maintenant quitter Gênes et partir pour Londres, où vous m'attendrez. Le choix du quartier me paraissait chose difficile. Louez, près de Sommerset-House, une maison ayant vue sur la Tamise, rivière qui est l'Océan.

« Adieu, chère Memma ; comme je désire ce moment d'embrasser la terre où vous serez !

« Votre fidèle mari,

« VAN-RITTER. »

Debora regarda Memma, et surprit des larmes dans ses yeux.

— Comment ! lui dit-elle, cette lettre vous fait pleurer ? Une lettre si aimable ! Voilà un mari qui m'a l'air d'être un excellent cœur ! Comme nous allons nous amuser à Londres, dans cette maison sur l'Océan !...

— Ma belle Debora, serre cette lettre, et n'en parlons plus.

— Vous ne voulez pas que je vous la relise ?

— C'est inutile.

— Vous habillerez-vous aujourd'hui ?

— Non, Debora.

— Vous ne vous habillez plus, vous ne marchez plus, vous ne vous lincez plus ! mais vous allez perdre votre fine taille, votre charmante tournure ; M. Van-Ritter ne vous reconnaîtra pas.

— Debora, mon ange, dit Memma d'un ton ferme et doux, je te prie une dernière fois de ne plus m'interroger. Ne vois-tu pas que tu m'embarrasses avec tes observations continuelles ? et ne devines-tu pas, toi si intelligente, qu'il y a beaucoup de choses qu'une femme ne peut dire, même à une jeune fille dévouée comme toi ?

Debora serra la lettre, prit un livre et s'inclina devant Memma, en promettant par un geste d'obéir.

Si on retranche l'épisode de la lettre reçue du Brésil,

cette scène, à peu de variations près, se répétait tous les jours entre les deux jeunes femmes, dans le mystère des appartements les plus secrets du palais Santa-Scala.

Depuis sa réponse monosyllabique, depuis ce *rien* impératif que Talormi avait envoyé à ses domestiques, notre prestidigitateur n'avait pas perdu une minute pour donner à ses affaires politiques une grande activité qui lui permit une excursion dans les États de Gênes; ses conjectures et ses calculs lui démontraient que sa présence dans cette ville devenait chaque jour plus indispensable, et qu'il fallait se hâter, pour tout surprendre et tout découvrir à propos.

Talormi, arrivé à Gênes, organisa et mit à exécution un nouveau plan digne de lui. Il trouva aisément, avec son or, un jardin isolé dans les quartiers déserts de la ville, et une femme de complaisance facile dont l'état ne laissait rien à désirer pour le succès de la ruse.

Tout étant prêt, Talormi se rendit chez le docteur Rianci, *via Nuova*, et prenant l'air et le ton le plus mystérieux, il lui dit :

— Monsieur le docteur, j'ai le bonheur d'être riche et de pouvoir dignement récompenser un service rendu. Il s'agit, en deux mots, d'un service secret qu'un docteur seul peut rendre... Vous me comprenez ?..

— Une femme, dit le docteur à voix basse.

— Une femme, oui, docteur... La position est terrible... Comment vous expliquer cela?... c'est difficile... je n'ai pas l'habitude de la parole... aidez-moi... Une femme, dans une position intéressante, mariée... un mari absent depuis dix mois... c'est une faute... mais elle est faite !.. Je donnerais cent mille écus pour la défaire... J'ai voulu me brûler la cervelle dix fois... Ah !

Talormi se laissa tomber sur un fauteuil comme suffoqué par le désespoir.

Le docteur ouvrit la fenêtre pour donner de l'air à l'appartement, et offrit des paroles de consolation et de courage au jeune séducteur d'une vertu fantastique.

— Pouvez-vous venir la voir? demanda Talormi.

— Monsieur, dit gravement le docteur, je suis à vos ordres; c'est mon devoir.

— Mais, au nom du ciel, seigneur docteur, le plus grand secret! le plus grand secret!...

— Oh! Monsieur, soyez tranquille, je serai muet comme la tombe.

— Et surtout point de fracas, docteur; vous me suivrez à quelques pas de distance, et je vous indiquerai le chemin.

Talormi serra les mains du docteur qui était visiblement ému.

On gagna le quartier désert et le jardin isolé. Une porte était à demi ouverte. Talormi introduisit le médecin dans une chambre obscure, au rez-de-chaussée d'une petite maison, et montrant l'alcôve il se retira à l'écart.

Après un quart d'heure, le docteur conduisit Talormi dans le jardin et lui dit :

— Les symptômes sont excellents... La femme est dans le meilleur état possible de santé, on peut attendre. Il n'y a pas péril à la demeure, ne craignez rien, je serai prêt au premier qui-vive!

Talormi prit une bourse pleine d'or et la serra dans la main du docteur, qui fit un mouvement pudique, mais qui garda la bourse.

— Docteur, dit Talormi, je vous en conjure, soyez à nous, et tout à nous.

— Mais, dit le docteur embarrassé, je ne demanderais pas mieux... Malheureusement notre état... Nous nous devons à tout le monde...

— Oui, mais observez, docteur, que ceci est un cas spécial...

— Oh !... spécial ! spécial ! dit le médecin en riant.

— Oui, poursuivit Talormi avec feu, spécial ! je maintiens le mot. Toute ma reconnaissance est à vous, si vous vous installez ici, où rien ne vous manquera, et si vous y attendez le moment de...

— Mais y pensez-vous ? dit le docteur ; ne savez-vous pas que cela peut nous faire attendre encore cinq ou six jours ?

— Eh bien ! dit Talormi, qu'importe ! Je payerai chaque jour vingt francs l'heure, s'il le faut.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le médecin, ce n'est pas là la question d'argent, c'est...

— C'est... quoi ? demanda Talormi avec une ingénuité superbe.

— C'est que... c'est impossible.

— Docteur, vous me brisez l'âme ! s'écria Talormi en frappant son front.

— Mais, je vous le répète, Monsieur, soyez tranquille...

— Non, docteur, jamais !-jamais ! Suis-je sûr de vous trouver chez vous, lorsque le bon mal viendra ? Eh bien ! cette idée seule me rendra fou ? Savez-vous bien, docteur, que si je ne prends pas toutes ces précautions minutieuses, cette femme est déshonorée ; et que moi, moi, je n'ai d'autre ressource que la mort ?

Talormi était effrayant de gestes et de visage en disant ces mots :

— Docteur, poursuivit-il d'une voix douce et suppliante, ne nous abandonnez pas ; venez au moins passer toutes les nuits ici... Ah ! voilà une chose, j'espère, qui arrange tout.

— Encore plus impossible, mon cher Monsieur... Que diable ! puisqu'il faut tout vous dire... il y a justement, dans ma clientèle, une femme qui se trouve exactement dans la même position...

— La même ! impossible ! dit Talormi.

— Pourquoi, impossible ?

— Parce que, docteur, il n'y a pas le même concours de circonstances.

— Absolument le même, Monsieur.

— Une femme mariée ?

— Oui, Monsieur.

— Un mari absent ?

— Oui, Monsieur.

— Des visites secrètes de docteur ?

— Oui, Monsieur ; la même position, vous dis-je, et j'attends toutes les nuits le bon moment... Ah !

— Faut-il être malheureux ! dit Talormi. Ma maîtresse n'a confiance qu'en vous. Vous savez comment raisonnent les femmes, dans ces positions ?.. Elle ne veut que vous... Tout le monde dit en effet que vous êtes heureux.

— Oh ! grâce à Dieu ! dit le médecin en se rengorgeant, j'ai la main heureuse.

— Puisque la chose est si impossible, poursuit Talormi, alors donnez-nous la meilleure moitié de vos visites et de vos soins... et si l'autre femme était délivrée la première...

— Oh ! alors, interrompit le docteur en étendant les deux mains sur Talormi, oh ! alors, je serai tout à vous, entièrement à vous.

Talormi laissa tomber ses bras de toute leur longueur, ferma les yeux et inclina la tête, pantomime expressive de la résignation.

Et le docteur se retira, en promettant de faire sa visite, chaque soir, après le coucher du soleil.

Talormi dressa tout de suite de nouvelles batteries pour le dernier et le plus décisif des moments.

Un soir, le docteur arriva au jardin isolé avec un visage riant, et dit en serrant la main de Talormi.

— Maintenant, je suis tout à vous, Monsieur... Vous savez ce que cela veut dire.

Talormi témoigna une grande joie, et ne fit aucune question : il laissa le docteur et courut donner ses derniers avis à Paolo et à Baffi, ses domestiques.

Le palais Santa-Scala fut bloqué, dès ce moment, par trois hommes dont les yeux et les oreilles appartenaient aux races félines.

Une nuit, trois ombres sortirent de la petite porte du jardin Santa-Scala : c'était le vieux domestique, Gédéon et Debora, tenant un enfant nouveau-né. Au bas de la *salita*, le domestique souhaita un bon voyage aux autres, et remonta. Gédéon marchait en tête et prenait le chemin du port. Au milieu d'une rue étroite et obscure, trois hommes masqués barrèrent le chemin à Gédéon et à Debora, et trois poignards étincelèrent dans les mains.

— Pas un mot, pas un cri, dit une voix, ou vous tombez morts ici, et je vous enlève l'enfant !

Gédéon voulut faire quelque résistance, mais un bras vigoureux l'étreignit comme un étau, et il sentit une pointe d'acier sur sa poitrine ; Debora, malgré son énergie, était glacée de terreur.

Un des hommes masqués souleva la dentelle qui cachait la tête de l'enfant, et l'examina à la clarté d'une lampe de madone, comme s'il eût voulu constater une ressemblance.

— C'est bien ! dit-il en écumant de rage ; je suis content : la mère de cet enfant est une femme déshonorée, et cet enfant est un bâtard ! Allez dire cela à madame Van-Ritter.

Les trois inconnus s'éloignèrent tout de suite, et Gédéon, ivre de vengeance mal assouvie, dit à sa sœur en s'efforçant de la consoler :

— Cette nuit se retrouvera !

XVII

Les deux Rome.

Toutes les têtes s'inclinent au nom de cette ville qui n'a pas besoin d'être nommée, parce que depuis dix-huit siècles le poète l'a désignée comme la VILLE par excellence, URBS. Semblable au premier roi du Latium, qui donna l'hospitalité à Saturne, Rome a deux visages, deux âmes, deux pensées ; elle chante des hymnes pour ses triomphes et des lamentations pour ses ruines ; elle a régné par la louve et par la croix ; elle s'est inclinée devant ses empereurs et ses papes : elle a dompté le monde et le monde l'a domptée. Si elle a dormi pendant plusieurs siècles, au bord de son fleuve et à l'ombre de ses collines, elle avait mérité son repos : nulle cité laborieuse n'avait plus travaillé que Rome, pour détruire ou fonder ; ses mains puissantes ont secoué le monde, ont pavé les routes avec des montagnes, enchaîné les rives de tous les fleuves, arrosé de sang toutes les plaines et posé la borne milliaire d'un arc triomphal sur tous les chemins. Fouillez les solitudes, les bois, les rivages, les archipels, les entrailles même de la terre, vous trouverez partout la louve allaitant les gémeaux, cette immortelle signature du peuple-roi. Aujourd'hui, les princes de l'exil, les hommes qui souffrent, ruines vivantes et découronnées, viennent dans cette grande infirmerie, dans cette Rome, qui console de tout parce qu'elle a tout souffert, et nul, parmi ces affligés augustes, n'ose proférer une plainte devant ce reliquaire immense où chaque grain de sable est une larme ou une goutte de sang humain.

Celui qui monte au Janicule et se place devant la fontaine Pauline ou sur le sommet de San-Pietro in Montorio, et apporte à ses méditations un trésor de science, d'idées, de philosophie, descend de cette région aérienne avec plus de sagesse et d'expérience que n'en donne toute une vie passée dans le tumulte des écoles, dans la poussière des arènes politiques et dans les discussions oiseuses de nos cités. Du haut de ce point culminant, on croit assister à la résurrection du monde, car tout ce qui a été grand a passé par ce chemin, a laissé quelque chose de son corps ou de son âme dans cette nécropole des nations, cette Josaphat romaine où les morts assignent un perpétuel rendez-vous aux vivants.

On embrasse, comme si on était porté sur les ailes de l'oiseau, cette médaille immense qu'Aurélien ceignit d'un cordon de vingt lieues, et qu'il laissa exposée au soleil pour lui donner une teinte d'or. Aucun fracas n'est plus formidable que le silence qui monte de cette ville catholique et païenne, frappée au cœur par tous les glaives, déchirée par toutes les mains, violée par tous les barbares, et portant à son front la double palme du stoïcisme et du martyr, et la double absoute de l'eau lustrale et de l'eau bénite sur son cercueil.

A gauche on voit s'élever, aux rayons du soleil, comme un aérostat, ou descendre, comme une planète, la coupole de la basilique de Saint-Pierre; c'est le point qui attire les premiers regards et les retient longtemps. Il y avait là, autrefois, sur ce même terrain, le Cirque de Néron; la foule y venait voir le divin empereur sept fois victorieux aux jeux olympiques, et l'applaudir comme un des acteurs du théâtre de Marcellus. Néron, jeune poète, musicien, dompteur de chevaux, chantant ses vers sur le mode d'Ionie; jouant de la flûte comme Princeps, que Phèdre immortalisa; indulgent à tous les amours et à toutes les vo-

luptés; couronnant tête b de a ero saigsntant ses pieds dans le sang! Tout Rome inondait les gradins de son cirque, lorsque, déposant le manteau impérial pour revêtir la casaque de l'écuyer, il luttait à la course des chars, debout sur son quadrigé, les rênes de soie aux mains, côtoyant les obélisques de l'épine, et doublant trois fois la borne où était suspendue la couronne du vainqueur. C'est ce que voyait alors la cime du vatican.

Puis vint Jules II; et il convoqua tous les maîtres de l'art italien. On épuisa les carrières de Paros, de Carrare, de Saravezza; on ensevelit le cirque de Néron sous la huitième colline de marbre, ajoutée à la ville de Romulus; Michel-Ange prit une vaste coupole, vaste comme le Panthéon d'Agrippa, et la lança dans les airs comme un hochet d'enfant; Bernini sema les colonnes comme un laboureur sème les épis; et Fontana incrusta, devant tant de merveilles, son obélisque de granit rose, comme un gigantesque point d'admiration!

On peut descendre du haut de la coupole de Michel-Ange pour voir à son ombre le sépulcre de Torquato Tasso, mort pour avoir aimé une femme qui osa mettre le titre de princesse au-dessus de la sainteté du poète.

Descendez encore au pont qu'Adrien fit bâtir pour servir de piédestal aux anges. Là fut le tombeau de ce sage empereur, qui voyagea sept ans, bâtit Antinoë sur les bords du Nil, et rapporta tout une moisson de chefs-d'œuvre dans sa villa. Cette tombe impériale est aujourd'hui une citadelle, et la statue de l'ange exterminateur qui tua les légions de Sennachérib remplace l'urne colossale où furent les cendres d'Adrien.

Ne cherchez pas l'amphithéâtre de Statilius, il n'en reste pas même la poussière. Passez le Tibre sur le pont des Anges, vous êtes sur l'antique champ de Mars. Les palais modernes et les maisons bourgeoises couvrent la prai-

rie où s'exerçaient les discoboles et les lutteurs ; mais du milieu de ces toits vulgaires surgissent encore ou des noms de noblesse antique ou de superbes débris.

Le cirque Agonale a légué son ellipse à la place Narone. La Duane de terre, malgré son usurpation sacrilège, garde les onze colonnes de la basilique d'Antonin le Pieux ; la rotonde catholique n'a enlevé que ses dieux au Panthéon, et lui a laissé sa grâce merveilleuse et son imposante majesté.

En changeant la direction de vos regards, vous pouvez encore reconnaître sur leurs colonnes triomphales Antonin et Trajan, drapés du manteau des apôtres Pierre et Paul. L'eau de Trevi coule toujours au pied du Quirinal, et réjouit comme autrefois la région indigente où passa l'incendie de Néron.

Montez sur les hauteurs, après avoir cherché avec les yeux de l'imagination le théâtre de Pompée, et les deux Rome vont encore s'associer devant vous. La villa Médicis, sur le Monte-Pincio, a été bâtie avec une rognure du cirque de Salluste ; ce vertueux Salluste, qui luttait avec son voisin Lucullus pour la beauté de ses jardins, le nombre de ses esclaves, le luxe de ses fêtes, de ses palais, de ses repas. Au sommet du Quirinal, le superbe édifice de Domitien a cédé ses fondations aux résidences papales. Le cirque de Titus a légué ses magnifiques colonnes monolithes à la chartreuse de Saint-Bruno, et la main de Michel-Ange a dignement vaincu tous les obstacles imposés par ce redoutable héritage.

Ici, tous les pas se heurtent contre d'admirables vestiges : le cirque de Flore se reconnaît dans sa dévastation ; et le sol se hérissé ; aux limites du mont Viminal, des débris des thermes de Dioclétien et de Constantin. En face même et aux bornes de l'horizon de Marc-Aurèle, se dérobent, sous des linéuls de vignes, de capriers, de lierre,

de saxifrages, les ruines de l'aqueduc de Claude, du temple de Minerve Médecin, du marché de Livie, de Junon Lucine, du bain d'Agrippine, de la basilique de Lucinius et de l'amphithéâtre des soldats; cette nécropole immense est dominée par les campanilles de la basilique de La-Croix-de-Jérusalem, et aboutit aux superbes ruines du camp de ces guerriers prétoriens qui hâtèrent la chute de l'empire en s'amusant à faire des empereurs.

C'est encore aux limites de ce même monde que s'élèvent deux obélisques devant Saint-jean de Latran et Sainte-Marie-Majeure; on rencontre ces monuments de la sagesse des prêtres d'Isis et d'Osiris à chaque pas sur le parvis des églises romaines, mêlant les hiéroglyphes des Pharaons aux versets de Jérémie et de David.

Les régions Célimontane et Palatine se découvrent par-dessus les toits jaunâtres de la ville moderne et à travers les clochers et les coupoles des églises de Saint-Laurent, de Saint-Ignace, de Saint-Pierre-aux-Liens. Tout ce lointain lumineux, séparé de la Rome vivante par le forum de Trajan et l'escalier Capitolin, est un monde à part dans l'autre monde. C'est un désert dont la poussière a été faite avec l'écroulement de toute l'architecture antique.

Sainte-Marie ramène le regard au Colysée de Titus, dont l'échancrure immense atteste le passage des barbares, comme un plat gigantesque à moitié dévoré sur une table de festin. Un pape artiste est venu au secours de cet édifice en l'étayant d'un mur prodigieux, et en criant avec une adresse sublime aux Romains scandalisés cette inscription latine : *Ce Colysée a été baigné du sang des chrétiens, et je porte secours à cet édifice infâme, afin que la mémoire de nos martyrs ne s'écroule pas avec lui* *. Le

* *ne martyrum memoria occumbat*. J'ai appris par cœur toute cette inscription en arrachant le lierre qui la couvrait.

colosse d'airain, haut de cent pieds et élevé à la gloire de Néron, a disparu devant le monument auquel il donna son nom autrefois. Il ne reste du colosse que son orteil, et il écrase une énorme dalle de vestibule au palais des Conservateurs. Le Colysée ferme le Forum comme une citadelle arrondie à la pointe d'un golfe. L'arc de Titus domine l'immense reliquaire; c'est l'immortel parchemin de noblesse, scellé de l'arche d'Aaron et du chandelier à sept branches, et attestant que douze mille Hébreux ont bâti, en deux ans, l'amphithéâtre de Vespasien, la plus belle, la plus gracieuse page de poésie que l'homme ait écrite avec la pierre et le ciment. Un tronçon du temple de Vénus-et-Rome est encore protégé par l'église Sainte-Françoise, et l'inscription de son portique : *quasi oliva speciosa in campis*. En suivant la ligne des arbres, vous découvrez la basilique de Constantin, le temple de Mars avec ses voûtes sans pilastres; le radieux péristyle d'Antonin-et-Faustine, et les ruines de la prison des complices de Catilina. On passe devant le mur du *tabularium*, adossé au Capitole, près de l'arc de Septime-Sévère. La roche Tarpéienne est presque au niveau du sol, tant les siècles ont amoncelé de sable sur la *via Sacra*! Ces charmantes colonnes, ciselées avec amour, et qui n'ont plus rien à porter, soutinrent le temple de la Concorde, où Cicéron sauva Rome, en invoquant contre Catilina la foudre de Jupiter Stator, dont le temple voisin n'a gardé que deux colonnes. Il n'en reste pas plus à Jupiter Tonnant; il n'en reste qu'une à la mémoire de Phocas. Ce coin de Rome, qui fut autrefois la grande artère du monde, et qui, en s'agitant, remuait toutes les nations, depuis la muraille des Pictes jusqu'à l'Euxin, ce noble Forum est aujourd'hui dégradé par le nom de *Campo-Vaccino*; il est muet comme le jardin d'une chartreuse : quand on s'appuie contre la colonne de Phocas, exhumée en 1818, et qu'on ferme les

yeux pour méditer, on n'entend que le bruit de la fontaine qui coule à l'angle de la rue Saint-Théodore, et le chant de la cigale dans les figuiers sauvages du mont Palatin.

En se précipitant du Forum sur la roche Tarpéienne, on traverse le Capitole et sa plate-forme, où marche la statue équestre d'Adrien. L'église sainte de l'Ara-Coeli a remplacé le temple de Jupiter Capitolin. Plus bas, au lieu même où le peuple romain faisait de joyeuses libations, dans les entr'actes du théâtre de Marcellus, s'élève le palais Rinuccini, où vécut, souffrit et mourut l'auguste mère de Napoléon. En vous rapprochant du Tibre, vous trouvez des amas de maisons lépreuses, où furent autrefois les pelouses des lutteurs. Aujourd'hui, ces combats et ces jeux ont cessé ; on ne rencontre plus dans ce *cirque du Ghetto* que des malheureux qui luttent contre la misère et la faim, deux ennemies sans pitié.

L'escalier capitolin descendu, on trouve une ruine superbe qui fut autrefois le théâtre de Marcellus, et qui est aujourd'hui un séchoir de buanderie, à cause de sa bonne exposition au soleil. O Marcellus, vainqueur d'Archimède et de Syracuse, que dirais-tu en voyant tant de haillons accrochés à ta gloire ! Non loin de là, l'église de Jésus et le palais de l'ambassadeur autrichien sont nés de la même origine, sur la place de Venise ; les pierres du Colysée construisirent ces deux monuments.

On revient sur ses pas, et on visite la zone enclavée entre les ruines du Palatin et la tour de Cécilia. C'est encore un monde à ressusciter. Où est le palais des Césars ? Le voilà ! Ces voûtes de briques, ces vomitoires béants ; ces pierres fendues par les racines des pins ; ces tronçons où rampent le lierre et le lézard gris ; ces masses informes couvertes de mousse ; ces lambeaux de mosaïque voilés de lichen ; ces chapiteaux veufs de colonnes ; ces voussures

qui encadrent le soleil ; ces massifs de végétation luxuriante et sauvage, voilà tout ce qui reste de ce palais merveilleux, *alta palatia*, qui dominait le Forum de ses terrasses aériennes, de ses balustrades de porphyre, de ses colonnades plus légères que les fûts des palmiers, de ses galeries toutes illustrées par le pinceau d'Apollodore et d'Amulius ! Cette campagne désolée qui sépare le palais Césarien du mont Aventin, était autrefois comblée par le plus grand des cirques, *Circus Maximus* ; trois cent mille spectateurs y assistaient aux courses de chars, et enivrés de ces fêtes, ils oubliaient Tiberius et Caius Gracchus, morts pour la liberté sur la montagne voisine. Le mont Aventin, solitaire comme une île de l'océan du Sud, semble triompher de la chute du Palatin. Gracques et Césars ont été vaincus par le temps, et cependant il y a dans la physionomie de la colline noble et de la colline plébéienne une différence constatée du premier coup d'œil. Le Palatin est un chaos de broussailles, de pierres et de briques ; c'est le néant ; la colline même s'est abaissée comme une tête orgueilleuse qui se courbe sous la main de l'homme fort. L'Aventin a gardé sa taille et semble encore attendre le peuple pour le défendre de toute sa hauteur contre l'insolence des patriciens. Il a aussi gardé ses ruines : les ruines des thermes Décians, du portique de Fabarius, des temples de Diane, de Junon Reine et de la Liberté. Tout près de là, le mont *Testaccio* ressemble à une pierre de catapulte lancée vers le Tibre par les insurgés du mont Aventin.

L'œil ne quitte pas les environs du Palatin et la vallée qui le sépare du Célius sans admirer l'arc de Constantin, avec ses figures fortement sculptées des Daces vaincus ; le Quadrifons, dédié à Janus et enfoui dans de hautes herbes ; l'arc des orfèvres, où les commerçants allaient s'entretenir des nouvelles maritimes apportées d'Ostie, de

Brindes, d'Anxur, et des variations de hausse ou de baisse subies par les blés de l'Euxin, les huiles de Ligurie, les parfums de la Séplasia de Capoue, la laine de Mégare, les raisins de Corinthe, les vins de Crète, le miel de l'Attique, les pourpres de Tyr. A quelques pas de cette Bourse antique, on trouve le temple tétrastyle de la Fortune Virile, miniature ciselée sur le modèle du temple d'Auguste à Nola et de la Maison-Carrée de Nîmes. Inclignons-nous devant ce petit édifice qui s'avance vers le Tibre, sur le même terrain ; c'est le temple de Vesta, aujourd'hui dédié par le baptême à Notre-Dame du Soleil. Il est gracieusement arrondi, comme le lin d'une vestale ; il a un sexe et porte écrit sur tous ses murs le caractère de son antique destination.

Revoyons ce que nous venons de voir, et sortons par la porte Capène, toujours humide comme au temps de Martial, *humidamque Capenam*. Il y a une auguste ruine, à droite, qui nous appelle, quand nous aurons salué la pyramide de Caius Sextius ; et l'entrée des catacombes de Saint-Sébastien. Voilà les thermes d'Antonin. Quel peuple de guerriers, d'architectes et de baigneurs ! Toujours des bains, partout des bains ! des palais immenses, ouverts gratuitement au peuple, où l'eau vive coulait à flots, où les parfums étaient inépuisables, où les peintures couvraient tous les murs, les arabesques tous les plafonds, les mosaïques toutes les dalles. Entrez aux thermes d'Antonin ; asseyez-vous sur ces massifs de verdure ardente, où se pressent des touffes de violettes, de pervenches, d'iris et d'autres fleurs agrestes et sans nom ; si un souffle de midi passe sur les cimes des ruines, et agite les saxifrages qui leur servent aujourd'hui de corniches végétales, une grêle de mosaïques tombe à côté de vous, et atteste l'antique prodigalité de ces ornements, puisqu'elles tombent ainsi depuis quinze siècles, et que rien n'a pu

les épuiser. Le Tibre ne suffisait pas aux éternelles ablutions de ce peuple; le Tibre, avec sa couleur jaunâtre, répugnait à la délicatesse des organisations voluptueuses des Romains; il leur fallait tout le raffinement du luxe des bains aristocratiques, et les empereurs auraient tous cru perdre leur journée, s'ils n'avaient pas fait construire, entre deux soleils, un pan de briques revêtues de marbre, pour les thermes qui devaient immortaliser leur nom. Aussi toute la campagne, aujourd'hui, se jaloigne de ruines qui furent la succession infinie d'arcs triomphaux destinés à conduire toutes les eaux des montagnes aux baignoires du peuple-roi.

Les thermes d'Antonin ne sont pas éloignés de la voie Appienne; on arrive sur ce grand chemin du monde en passant devant l'église Saint-Nérée et Saint-Aquilée, martyrisés tous deux en cet endroit. De l'autre côté de la voie se déroule la campagne morte, où se cachent les tombeaux des Scipions. La poussière appienne a une teinte grisâtre; elle est antique, elle aussi; c'est la même poussière que Rome souleva, lorsque Crassus le Crétois mena le deuil d'une famille illustre aux funérailles de Cecilia, morte à vingt ans. Ce double désert, coupé par le sillon d'Appia, garde une tristesse inconsolable même aux rayons du plus beau soleil. Autrefois, c'était l'avenue triomphale de Rome; elle était bordée de tombeaux, parce que la sagesse antique voulait que le triomphateur traversât deux longues lignes de ces monuments funèbres qui attestent le néant de la vie. Un jour Piranèse, ce puissant évocateur du passé, a reconstruit avec son crayon toute cette voie tumulaire, depuis la pyramide de Sextius jusqu'à la tombe de Metella; on reste confondu d'étonnement devant la résurrection de ces sépulcres.

Le génie de l'architecture semble avoir épuisé dans cette œuvre toutes ses fantaisies, toutes ses formes, toutes

les variétés que la pierre emprunte au ciseau. C'est la voie Appienne de Crassus le Crétois. Chaque tombe a sa physionomie particulière et sa puissante originalité : les matrones vénérables reposent dans une architecture sobre d'ornements ; les jeunes filles, *innuptæ puellæ*, dans d'exquises rotondes semblables à des corbeilles de fleurs ; les guerriers, sous des murailles découpées en tentes ; les courtisanes, sous des coupoles de marbre, ombragées de myrtes, comme les temples d'Amathonte et de Paphos ; les comédiens, sous des portiques où rient et pleurent les masques géminés de Thalie et de Melpomène ; les poètes, dans des jardins élyséens, où chaque cyprès porte une lyre brisée à la naissance de ses rameaux. Et cette immense rue de tombes est couverte d'un long nuage de fumée ; car les fidèles serviteurs brûlent toujours des parfums auprès des sarcophages de leurs maîtres qu'ils ont aimés et qu'ils honorent ainsi après leur mort. Poussière et néant, moins encore que la fumée, voilà ce qui reste sur cette voie Appienne, pavée de quartiers de roche et qui, s'appuyant au *mille-d'or* du Capitole, traversait l'Italie, se brisait au rivage d'Anxur, et, permettant de croire qu'elle se continuait sous la mer, reparaisait en Afrique, sur le rivage voisin.

Quelques pierres noires parlent encore aux yeux, devant les thermes d'Antonin, du temple de Rémus et Romulus, temple si bien placé parmi tant de sépulcres. Les fondateurs de Rome devaient présider aux funérailles de leurs descendants. On y admire aussi les ruines superbes d'un cirque dédié au premier roi de Rome, et qui porte aujourd'hui le nom d'un banquier italien. Enfin, la carte de Rome qui est scellée d'un tombeau à l'une de ses extrémités, doit avoir le même signe à l'autre bout ; commencée au sépulcre d'Adrien, elle finit sur la voie Appienne au sépulcre d'une femme. Ces deux rotondes

funèbres ont résisté au temps et aux Barbares. Du haut du Janicule on aperçoit depuis quinze siècles, aux deux pôles de la ville éternelle, deux ombres qui la gardent assises sur deux tombeaux, les ombres d'Adrien et de Cecilia Metella, ces deux antiques sentinelles de la mort.

Et cette double ville est toujours forte et vivante ! Regardez-la, elle ressuscite encore, elle ressuscite toujours ! En ce moment, sa grande artère bat comme aux plus belles époques de sa virilité. Le conclave a muré ses portes et le peuple, ému comme aux anciens comices du champ de Mars, regarde, du sommet de ses collines, de ses toits, de ses coupoles, de ses tours, si les langues de feu, pleines de bonnes inspirations, ne descendent pas sur le cénacle pontifical. A voir cette animation de ce peuple toujours roi, on croirait qu'il s'agit encore de nommer un dictateur après Trasimène, ou d'ouvrir la porte du temple de Janus, ou d'envoyer un vengeur des légions chez Arminius le Germain. Un *nouvel ordre de choses* semble luire à l'horizon, comme l'a prédit leur poète : *Novus rerum nascitur ordo* ; le conclave va faire sortir de l'urne du destin les ténèbres ou la lumière, l'archange qui porte le glaive ou la colombe qui porte le rameau d'olivier ; et tous les yeux sont ouverts, toutes les oreilles écoutent, tous les cœurs battent à l'approche de cette suprême révélation.

Des hauteurs de cette histoire, nous descendons et nous rentrons dans les incidents de la vie orageuse avec d'autres personnages qui nous intéressent plus que les morts. Après plusieurs années, nous allons retrouver dans Rome ceux que nous avons quittés à Gênes et dont les passions, les haines, les amours, les joies, les douleurs doivent se mêler aux événements glorieux de Rome ressuscitée ; et de même qu'en descendant du sommet lumineux de Saint-Pierre on rencontre la noire échoppe du *frigittore* du Bourg-Neuf, ainsi, après avoir plané au vol sur toutes les

gloires de Rome, nous tomberons, à notre première halte, dans la boutique causeuse d'un barbier, moderne locataire d'une ruine du théâtre de Marcellus.

XVIII

Caracalla, barbier.

Ombre vénérable du généreux Antonin, surnommé Caracalla, empereur chevelu, comme un roi de nos premières races françaises ! ombre illustre, sois indulgente à ce joyeux Italien de Rome qui s'est fait un nom avec ton surnom et l'a inscrit sur son enseigne de barbier !

Voilà comment finissent les illustres choses, lorsqu'une révolution ne les force pas à recommencer !

C'était dans la fraîcheur du matin, le barbier Caracalla fonctionnait du rasoir, en plein air, devant sa boutique, expédiant avec promptitude les pratiques taciturnes, et retenant sous sa main les causeurs, les indiscrets et les novellistes.

Un de ces hommes qui composent à Rome la classe nombreuse des *monsignori*, s'arrêta devant la boutique du barbier Caracalla, qui ne lui demanda qu'un *momentino* d'expectative. C'était monsignor Pacifico. En attendant de le mieux connaître, nous le jugerons selon les premières apparences, qui le représentent comme un homme frais et réjoui, de taille petite et ramassée, affectant beaucoup de négligence dans sa toilette noire, un peu blanchie par le temps sur les coutures, et dans ses vastes et vieux souliers, mouteusement décorés de boucles en similor.

— Bonne nouvelle ! dit monsignor Pacifico, on va jouer à Valle *la Favorita* du maestro Donizetti...

— Possible! s'écria le barbier, en tenant son rasoir suspendu sur la tête d'un patient, comme l'épée de Dancoclès.

— Oui, la semaine qui vient, dit le monsignor.

— *Ma senza capucini?* demanda le barbier.

— Oh! sans capucins! reprit Pacifico; on remplacera les capucins par des chœurs de naïades. Ce matin, j'ai rencontré l'impresario sur la piazza Madama, et il m'a chanté une cavatine de *la Favorita* :

Bel Fernando gli tesori del mondo.

C'est magnifique! Quand la diva Cecci-Corsi nous chantera ce morceau, tout le monde ouvrira la bouche comme une gorgone pour l'avaler.

— La Cecci-Corsi? interrompit le barbier.

— Le morceau, dit le monsignor. *O che bel Pezzo!* La prima aussi! une femme qui chante si bien avec une si petite bouche! L'as-tu entendue, Caracalla, dans le *Stabat* de Rossini?

— Trois fois, Monsignor.

— Quand elle chante *Paradisi gloriam*, il me semble que j'y suis.

— Au paradis?

— *Corpetto di Baccho!* Ce n'est pas à l'enfer, peut-être! Il me semble que je suis clair.

— Excusez, Monsignor; la pratique que je rase à la barbe dure, et je n'entends pas bien ce que vous me dites.

— Voyons, dépêche-toi, on va dire la dernière messe et nous sommes sept encore à raser.

— Six, Monsignor.

— Oui, six, tu as raison. Nous pourrions chanter le sextuor de la *Cenerentola*. Ah! la belle chose! *questo nodo, questo nodo!* As-tu entendu la Mombelli? quand elle pre-

nait la dominante : *questo nodo ; questo nodo avviluppato!*

Les six pratiques, y compris le patient, exécutèrent cette phrase du sextuor, et Caracalla réglait l'accord, son rasoir à la main.

De petits enfants, de très-jeunes filles, belles comme des anges, suspendirent leurs jeux et écoutèrent la phrase du sextuor dans une pose extatique de dilettanti consommés.

— C'est à votre tour, dit le barbier au monsignor.

Pacifico s'assit sur la chaise curule de Caracalla, et malgré la blanche écume que le savon faisait jaillir à flots sur ses lèvres, il prouva éloquemment, même sous le rasoir, que les opéras *I Zingari in Fiera* et *le Cantatrici villane* étaient supérieurs à *la Favorita* de Donizetti.

— Bravo! Monsignor, s'écria le barbier en agitant le rasoir sur la tête de Pacifico; si j'étais au conclave, je vous donnerais ma voix... A propos du conclave, que dit-on de nouveau, vous qui savez tout, Monsignor.

— Les nouvelles sont bonnes; Mastai ne sera pas nommé.

— Tant mieux! dit le barbier; c'est un hérétique!

— Et un révolutionnaire! ajouta le Monsignor.

— Monsignor Pacifico, poursuivit le barbier en s'inclinant devant le visage à moitié rasé de Pacifico, si le cardinal Lambruschini est nommé, ne m'oubliez pas. Vous savez que je sollicite les fonctions de barbier du séminaire du Vatican, de barbier *san-pietrino*.

— Je songerai à toi : tu es modeste dans tes vœux.

— Justement, dit le barbier en riant aux éclats, c'est aujourd'hui 15 juin; c'est la fête de Saint-Modeste.

— Il a raison, dit le monsignor; 15 juin, Saint-Modeste! comme tu connais bien ton calendrier!

— Il faut bien que je le connaisse, puisque j'ai toujours eu envie d'y avoir ma place si le saint-père allonge les an-

nées d'un jour. Il y a toutes sortes de métiers dans la compagnie des saints, depuis Saint-Yves qui était avocat, jusqu'à Saint-Matthieu qui était receveur des douanes, et il n'y a pas eu de saint barbier. C'est une lacune. On dirait que saint Pierre, le concierge du paradis, refuse la porte à ceux de ma profession. Cependant nous sommes protégés par Saint-Louis, le patron des barbiers. Nous avons des fleurs de lis sur nos cuvettes. Il doit nous être permis d'être saints comme à des avocats. On peut se passer de procès, mais non pas de rasoirs. Si je suis nommé barbier *san-pietrino*, j'aurai des chances pour être canonisé. Je tâcherai d'être admis avec mon rasoir devant d'augustes visages. J'opérerai des miracles : quand il y aura des boutons sur une joue, je ne leur ferai pas de boutonnières. Enfin, chacun à sa petite ambition, Monsignor ; protégez-moi, et si j'arrive au ciel, vous n'aurez pas obligé un ingrat.

— Tu mérites d'aller loin, dit Pacifico en riant, et si le conclave nous donne, demain ou après-demain, un bon choix, je songerai à mon barbier.

Et, baissant la voix, il dit en désignant avec adresse un homme qui s'avancait :

— Voici venir une pratique qui ne prend pas le chemin de la canonisation : je ne veux pas me trouver avec ce damné.

— Ah ! je comprends, dit le barbier en haussant les épaules. Soyez tranquille, je le connais. S'il veut parler politique avec moi, il ne brillera pas.

Monsignor Pacifico rajusta sa toilette, balança son menton frais dans un large collet noir, et s'éloigna en fredonnant l'air : *Audiamo alla cantina de la Cenerentola*.

La nouvelle pratique qui arrivait fut reçue avec une sorte de déférence respectueuse. C'était un homme de quarante-cinq ans, de taille et de formes athlétiques ; un type vivant de gladiateur des anciens jours : tête de grandeur

moyenne, épaules carrées, teint haut en couleur, cheveux châtain, favoris épais, taillés courts ; figure belle de ciselure et d'énergie ; résolution et bonté dans le regard ; il était coiffé d'un chapeau à forme basse, à larges bords, à ganse de velours noir ; une *camiciola* très-courte, nuance olive foncée, dessinait son torse, et laissait voir un gilet de velours à revers, avec boutons aux glands d'argent. Des bas blancs en fil s'étiraient sans plis sous les boucles d'argent à facettes qui retenaient, sous le genou, sa culotte de fin velours. Les mêmes boucles ornaient ses souliers ; une large ceinture de soie rouge se déroulait autour de ses reins. Il était, comme dit l'Écriture, *alte cinctus*, à l'exemple de ceux qui entreprennent un rude labeur.

Il salua le barbier et ses pratiques, qui toutes lui cédèrent la grande chaise, en s'inclinant devant lui.

— Je l'ai rencontré ce matin, *piazza Medama*, dit le nouveau venu en s'asseyant ; monsignor Pacifico sortait de *Buon Governo*. Je l'ai suivi quelque temps des yeux, en causant avec quelques amis, devant la boutique du *gran friggitore* ; il marchait la tête basse, comme s'il avait eu la coupole de Saint-Pierre sur le front. Alors j'ai deviné que les affaires des Antonelli marchaient mal, comme lui, et je ne me suis pas trompé.

— *Santa-Maria dei Fiori!* dit le barbier, Mastai est nommé!

— Non, mais un cardinal qui le vaut bien, dit l'homme à la ceinture rouge ; c'est Gizzi qui est pape, assure-t-on.

— Béni soit Dieu ! s'écria le barbier en se signant ; les oiseaux de nuit sont dispersés vers l'Autriche. La liberté triomphe... Vous, qui avez tant fait pour la cause libérale, vous n'oubliez pas votre barbier.

— Et que demande mon barbier ?

— Oh ! mon Dieu ! peu de chose... presque rien... Le

rasoir m'ennuie ; je voudrais être médecin des hallebardiers du saint-père.

— Tu es donc médecin ?

— Et ! puisque je suis barbier !

— C'est juste.

— Et puis, les hallebardiers du saint-père sont de grands gaillards qui ne sont jamais malades : le premier venu peut devenir leur médecin. C'est une place de cinq cents écus.

— Eh bien ! mon ami, quand Gizzi sera nommé, nous parlerons de cela.

— Il n'est donc pas nommé ?

— Officiellement, non ; mais toutes les conjectures promettent qu'il sera nommé demain par le canon du château Saint-Ange.

Ah ! c'est que... souvent les conjectures...

— Sois tranquille, interrompit le personnage mystérieux, cette fois les conjectures auront raison. Sur cinquante et un cardinaux, les amis de la liberté en ont au moins trente ; ce sera Gizzi ou mon ami Mastai, tu n'y perdras rien.

— Dieu le fasse ! dit le barbier ; mais trente, c'est beaucoup. Je connais le premier cocher du cardinal Castracane ; il m'a bien assuré hier que son maître serait nommé.

— Ne crains pas ça. Voici la meilleure preuve... écoute. Le scrutin est terminé. Il n'y a pas eu de fumée (*la sfumata*) sur le toit du conclave ; ce qui annonce que tous les bulletins des votes ont été conservés, et que l'élection est faite.

— C'est incontestable, dit le barbier.

— Écoute encore, ceci vaut mieux... il n'y a que cinq cardinaux en concurrence de candidature : Gizzi, Mastai, Falconieri, Lambruschini et Castracane. Gizzi est très-

petit, et voilà pourquoi nous savons que c'est lui qui vient d'être élu pape.

— Parce qu'il est très-petit? demanda le barbier avec stupéfaction, en ouvrant ses yeux noirs démesurément.

— Oui, oui, reprit le nouvelliste avec un sourire grave; vous allez voir, ne m'interrompez pas... Ce matin, le maître des cérémonies du conclave est venu au *tour*, le seul endroit qui ne soit pas muré, et il a demandé un vêtement complet de souverain pontife, avec des mules et des souliers du plus petit modèle possible... Eh bien! est-ce clair, maintenant? Gizzi est petit, donc il a le pied petit, donc Gizzi est pape!

— Que c'est bien trouvé! dit le barbier avec un geste d'admiration, en voilà une de preuve!

— Voilà, poursuivi le nouvelliste, ce que tout le monde a deviné du premier coup; il y a eu unanimité d'opinion sur ce point à la porte du conclave parmi les gardes-nobles, les prélats, les gens de livrée, les oisifs, les curieux. Déjà, en ce moment, on félicite la famille Gizzi, et ce soir on illuminera son palais.

— Et ce soir, dit le barbier avec enthousiasme, nous crierons : *Viva Gizzi!*

— C'est un cri de victoire et de liberté, ajouta le nouvelliste d'un ton d'exaltation contenue, et j'espère bien que nous ne nous arrêterons pas en si bonne route. Il faut que les Italiens de Rome redeviennent romains, que le *Campidoglio* soit le Capitole, et le *Campo-Viccino* le Forum. Adieu; je vais voir un ami au *Caffe del Greco*.

Cet homme salua et partit. Sa démarche était superbe comme celle de l'esclave qu'on vient d'affranchir; il éprouvait une joie fière en posant ses pieds sur une poussière qui redevenait le sol romain.

A cette heure-solennelle de Rome, le *Caffe del Greco* avait une animation inusitée. Tous les guéridons, moin

un, étaient abandonnés, et les habitués ne parlaient que conclave. Un jeune homme de vingt-deux ans s'obstinait à rester assis devant une table, et cherchait la combinaison qui aurait pu lui épargner la perte qu'il venait de subir d'une partie aux dominos.

— Oui, c'est cela, disait-il ; en mettant *cinq partout*, je fermis le jeu ; nous comptions ; il avait trente-trois points et moi trente-deux. J'avais gagné. C'est mon *double-six* qui m'a fait peur !

Et il donna un coup de poing sur la table.

Au même instant une main tomba sur son épaule ; il se retourna, et le bruit de la politique empêcha d'entendre ces deux cris simultanés :

— Paul Gréant !

— Jubelin !

Et après d'énergiques serremments de mains, Paul Gréant dit :

— J'étais bien sûr de te trouver ici, mon cher Jubelin ; j'arrive de France, et j'étais affamé de voir un compatriote, surtout un Parisien...

— Mon cher Paul, dit Jubelin en rajustant sa cravate et en plongeant ses bras dans les manches d'un paletot de nankin, tu arrives à propos pour me consoler d'une partie que je viens de perdre contre Gédéon.

— Et la musique, comment la traites-tu ? Te voilà, je crois, dans ta seconde année de grand prix de Rome?...

— Vingt-deux mois seulement ; ne me vieillis pas, mon cher Paul.

— Et qu'as-tu fait dans ces vingt-deux mois ?

— Ce que fait un grand prix du Conservatoire ; j'ai joué aux dominos. Le gouvernement français me paye une pension annuelle de mille écus...

— Pour jouer aux dominos ?

— Non ; mais il faut bien apprendre quelque chose ici,

pour ne pas gaspiller les deniers des contribuables français, et je suis, après Gédéon, le premier joueur de dominos du café du Grec.

— Bon ! mais la musique ?

— La musique, mon ami ? Mais il faut être bête comme le faubourg Poissonnière pour croire qu'on apprend la musique à Rome. Chaque saison, on y joue un seul opéra d'un *ini* quelconque, qui n'est jamais Rossini, et on entend tous les six mois un motet de Palestrina ou la messe du pape Marcel. Tu comprends, mon ami, que si j'avais le malheur d'apporter à l'Opéra-Comique une partition en trois actes avec des airs renouvelés de Palestrina, je serais sifflé avec un enthousiasme qui me tuerait sur le coup... Et toi, mon cher Paul, comment traites-tu la peinture ?... Viens-tu te tailler un trône entre Lesueur et Poussin ?

— Oh ! moi ! dit Gréant, on me demande de France une copie de *l'Incendie du Bourg*, par Raphaël, mais on l'attendra éternellement ; et il ajouta avec un soupir : J'ai fait mes adieux aux beaux-arts.

— J'entends, tu es marié ?

— Non.

— Tu es amoureux ?

— J'ai trente ans.

— Oui, c'est l'âge de l'amour sérieux, mon pauvre ami... En effet, je te trouve un peu changé...

— Plût à Dieu !

— Changé au physique. Tu as même quelques filets d'argent sur tes beaux cheveux noirs. Tu voyages sans doute pour changer d'air, comme un poitrinaire d'amour. Tu me conteras ton roman, un de ces soirs, sur le Monte-Pincio ; je le mettrai en musique. Depuis ma cantate d'*Ariadne abandonnée dans l'île de Naxos*, qui m'a procuré le premier prix de dominos, je n'ai pas écrit une note sur du papier rayé. Dis, sont-ils stupides au faubourg Poisson-

nière ? Ils vous donnent toujours des Ariadnes, des Thyssés, des Pyrames, des Calchas, des Cassandres, une armée de païens et de païennes, et ensuite ils vous envoient promener à Rome pour apprendre la musique aux chapelles du pape ! Cependant, j'avoue que j'étais content de ma phrase d'*Ariadne* :

Amant ingrat ! il m'abandonne
Ce Bacchus que j'ai tant aimé !

Les paroles sont bêtes comme les oies du Capitole, mais j'ai fait mon chant du cygne avec celles-là.

— Mon cher Jubelin, dit Paul en serrant la main de son ami, que tu es heureux d'avoir cette insouciance et cette gaieté.

— Eh ! mon cher Paul, qui t'empêche de me la prendre ? Veux-tu que je t'en cède la moitié ?

— Impossible !

— En effet ! il est grave comme un camerlingue, ce pauvre Gréant !

— Mon ami... je ne suis pas seul en ce monde... J'ai la chose qui rend grave.

— Quelle est cette chose ?

— Un enfant.

— Comment ! tu as ce souci-là. Eh bien ! ce n'était pas la peine de rester garçon.

— Je te conterai cela, Jubelin.

— Oui, mais pas aujourd'hui. Regarde, tout ce monde est dans le conclave jusqu'au ccu. La politique bat comme la fièvre dans toutes les artères. Il n'y a sur le tapis que des Mastai des Gizzi, des Castracane ; le domino même est suspendu. On vient de jeter le *double-blanc* par la fenêtre, comme suspect d'obscurantisme. Je ne sais pas trop ce que je vais devenir.

— Il paraît donc que j'ai mal choisi mon jour d'arrivée?...

— On ne peut pas plus mal. Tu n'as pas même les chances d'être nommé pape. Il est nommé.... Ah ! tu as un enfant !

— Une fille.

— Quel âge ?

— Six ans.

— Et anonyme ?

— Elle se nomme Fiorina.

— Tout court ?

— Son autre nom n'est pas le sien.

— Et tu l'as laissée à Paris ?

— Je viens la revoir à Rome... mais de loin, comme je l'ai toujours vue à Gènes, à Londres, à Paris.

— Je comprends ; il y a un éditeur responsable qui a signé pour toi... Nous en causerons... Voilà les chauds amis de la liberté romaine qui arrivent avec des airs de fête. Tout va bien, c'est sûr. Voilà Bezzi le sculpteur, ce jeune homme de si bonne mine, et qui a son âme dans ses yeux. Je te conduirai à son atelier de Ripetta quand tu seras plus calme, et tu lui donneras ton admiration. Voilà Sterbini, poète, publiciste, auteur dramatique et fervent patriote. De plus, il parle le français comme toi et moi...

Sur ces paroles, on vit s'approcher l'homme à la ceinture rouge, et toutes les têtes se découvrirent devant lui.

— Voilà, dit Jubelin en le désignant... Puis il s'arrêta au moment de prononcer le nom et dit :

— Celui-là mérite une histoire à part, et l'histoire doit marcher immédiatement après son nom. Allons déjeuner chez Lepri.

XIX

La place Navone

Dans le voisinage de l'église Saint-Augustin, on lit à l'angle d'une rue : *via Agonale*, deux mots qui indiquent au voyageur érudit que le fameux cirque de ce nom n'est pas éloigné. On descend à gauche, et on découvre bientôt l'ellipse immense bordée de maisons, de palais et d'églises, aujourd'hui place Navone, cirque Agonale autrefois.

Le dimanche 28 juin 1846, veille de la Saint-Pierre, la place Navone avait revêtu toutes ses parures de fête, et l'obélisque qui marque l'heure solaire depuis seize siècles sur *la spina* du cirque Agonale n'avait jamais vu pareille joie depuis l'inauguration de la basilique d'Antonin le Pieux.

Rome célébrait l'élévation du cardinal Mastai au pontificat suprême; Rome saluait Pie IX.

Une voiture, qui étalait sur ses panneaux les armes et le chapeau d'un cardinal, traversa la foule de la place Navone au milieu des plus joyeuses acclamations, et s'arrêta devant la porte d'un palais ouvert à deux battants. Le cardinal franchit le seuil d'un pas qui annonçait la jeunesse sous la pourpre, monta le grand escalier, et bientôt il parut au balcon et salua le peuple. Le cri : *Viva l'amico di Mastai!* retentissait de toutes parts.

Cet ami de Mastai, ce cardinal qui avait lutté victorieusement au conclave pour l'élection de Pie IX contre les menées rétrogrades des Mattei et des Lambruschini, était Santa-Scala, notre ancienne connaissance, et il venait au palais Van-Ritter recevoir les félicitations de sa sœur

Memma, depuis peu de temps arrivée à Rome, après ses voyages d'Angleterre et de France.

Van-Ritter, nommé ambassadeur à Rome, avait choisi pour sa résidence la place Navone, à cause des trois fontaines et de la naumachie qui rendent cette place célèbre.

— Ce n'est pas de l'eau salée, disait le marin, mais c'est toujours de l'eau.

Quelques années passées depuis son mariage n'avaient porté aucune atteinte à la beauté de Memma; elle était même dans tout l'éclat de cet âge heureux qui est la triomphale époque de la femme. Une légère teinte de mélancolie donnait un attrait de plus à son visage, comme l'ombre des cyprès fait mieux ressortir la grâce de la villa Pamphili aux rayons du soleil romain.

Memma était en ce moment occupée à donner ses ordres pour la fête de son palais, fête que Van-Ritter, son mari, offrait à la noblesse romaine pour célébrer l'anniversaire de son mariage, dont la date, par un heureux hasard, s'accordait avec l'allégresse nationale de ce grand jour. A tous les balcons du palais, les tentures rouge et or, les fleurs en gerbes, les drapeaux de Hollande, les gonfanons pontificaux, les *lanternoni* des illuminations se mêlaient, se confondaient avec ce goût merveilleux qui est la tradition de tous les ordonnateurs des fêtes romaines.

Le cardinal Santa-Scala, après avoir félicité sa sœur sur l'heureuse idée de cette fête domestique, si bien en harmonie avec la fête générale, lui dit :

— Nous avons bien conduit la grande œuvre, avec le secours de Dieu; nous avons triomphé de beaucoup d'obstacles, mais tout n'est pas fini. Les anges de ténèbres s'agitent encore, et l'éclat du grand soleil qui se lève les offusque et les irrite. Ils acceptent en apparence le présent, pour mieux préparer la ruine de l'avenir; mais l'œil de la vigilance restera ouvert. Un ancien proverbe local dit :

Rome ne s'est pas faite dans un jour. Il y a donc bien des choses encore à accomplir : une des premières est l'émancipation des juifs ; il faut abattre les grilles du *Ghetto*, et fonder la grande fraternité religieuse et civile. C'est le but constant de tous mes efforts. Les juifs nous ont déjà rendu de grands services depuis l'ouverture du conclave ; ils se sont montrés dévoués, intelligents, actifs ; notre Gédéon Costantini surtout a été digne de toute ma confiance. Il faut enfin qu'Israël sorte une seconde fois de l'esclavage d'Égypte ; il faut qu'un nouveau Moïse conduise son peuple à la terre de promesse ! Le *Ghetto* déshonore le Vatican ; et le mot *pâques*, qui signifie délivrance des juifs, ne sera plus un mensonge sous Pie IX.

— Voilà de nobles pensées, mon frère ! dit Memma ; que de fois, dans nos voyages, nous avons parlé de vous avec Debora, lorsque nous lisions dans les papiers publics les nouvelles de notre chère Rome ! Debora me disait toujours d'un air inspiré : Votre glorieux frère sera notre libérateur.

— Oui, dit Santa-Scala, si Dieu me continue son aide, le vieil homme sera réhabilité... Dites-moi, ma sœur, l'avez-vous vue récemment, Debora ?

— Oui, mon frère, hier.

— Pauvre jeune fille si noble, si fière, obligée de se soumettre à la vie du *Ghetto* !

— Elle se résigne à tout pour vivre avec sa famille. Son père, Josué Costantini, s'accommode fort bien du *Ghetto* ; ses affaires, ses trafics sont là : vous connaissez l'homme : il aime mieux travailler et gagner de l'or dans une mesure du quartier juif, que vivre oisif dans un palais du Corso. Debora, en fille soumise, reste auprès de son père et se résigne, en attendant des jours meilleurs... Mais... oui... je ne me trompe pas... j'entends sa voix dans l'escalier... C'est elle !.. ma chère Debora !

Ce n'était plus l'enfant de Tunis et de Gênes ! Debora rayonnait alors de toutes les séductions de la jeune femme nubile. Pourtant, soit insouciance, soit intention, elle ne rendait pas suffisamment justice à sa beauté par le soin de la toilette et la grâce superbe du maintien. Debora était vêtue avec une simplicité peu flatteuse pour ses charmes ; une certaine négligence même se faisait remarquer dans sa chevelure, dont l'ampleur et l'élégance se dissimulaient gauchement sous deux bandeaux étroits collés sur les tempes, comme s'ils étaient peints. Ce voisinage d'ébène massif changeait la couleur limpide et veloutée des yeux, qui paraissaient d'un noir mat. Quoiqu'elle semblât d'une taille au-dessus de la moyenne, elle avait l'air de se diminuer comme à plaisir par une ligne courbe qu'elle faisait décrire à son torse. On n'aurait jamais pu croire que cette jeune femme, si dédaigneuse des moindres raffinements de la coquetterie, était digne de traverser le beau monde des grandes capitales, et de s'asseoir dans les salons les plus aristocratiques de Londres et de Paris.

Debora s'inclina respectueusement devant le cardinal, et, après avoir serré la main à Memma, elle s'approcha du balcon pour voir les préparatifs de la place Navone. Presque au même instant, Van-Ritter entra et interrompit l'entretien qui allait s'engager entre les deux femmes.

— Voyons, dit-il tout rayonnant de joie, faut-il que je vous annonce les surprises que je vous ménage ?

— Quelle idée ! dit Memma en riant ; si vous les annoncez, ce ne seront plus des surprises.

— Ma femme a toujours raison, reprit le marin ; en ce cas, je me tairai.

— Capitaine, dit Santa-Scala, ce soir vous aurez un fauteuil au balcon du palais Vignoli, à l'angle de *Borgo Nuovo*, pour voir la *luminara* de Saint-Pierre.

— Merci, Éminence, dit Van-Ritter en serrant la main

du cardinal. Mais nous irons en voiture ; je crains la foule sur le pont Saint-Ange. Sur terre, on est toujours étouffé : on n'a ses condées franches que sur mer... Comme elle a grandi notre petite Debora ! Elle promettait d'être belle femme, et elle a tenu parole : nous la marierons à Rome, n'est-ce pas, Memma ?

— Avec sa permission, au moins, dit Memma. Mais Debora aime trop son père pour aimer le mariage ; elle n'abandonnerait pas ce bon Josué Costantini, tout seul, dans sa petite maison du *Ghetto*.

— Mais Josué n'a-t-il pas toujours son fils Gédéon avec lui ? dit le cardinal.

— Gédéon, poursuit Memma, fait son métier de jeune homme ; il ne se plaît pas beaucoup au *Ghetto* ; il court la ville et la campagne ; il fréquente les artistes, et change en auberges les maisons de ses amis. Depuis notre arrivée à Rome, Gédéon n'a pas vu sa sœur Debora deux fois.

— C'est la vérité, dit Debora en baissant les yeux.

— Au moins, remarqua Van-Ritter à voix contenue, Gédéon ne se mêle pas de politique...

— Oh ! dit Memma en lançant un coup d'œil significatif au cardinal, Gédéon est trop prudent pour jouer aux conspirations. Il se contente de vivre en artiste.

— Très-bien ! dit Van-Ritter... A propos, Memma, nous n'avons oublié personne dans nos invitations du jour ?

— Personne ; il me semble... Mais j'ai failli oublier lady Stumley, ma plus chère connaissance de Londres.

— Comment ! tu aurais oublié ta plus intime amie ?

— Je l'ai rencontrée à Villa-Borghèse hier, ajouta Memma, et je lui ai fait mon invitation.

— Ce sera la plus belle femme du bal après toi, dit Van-Ritter d'un ton galant.

— Oh ! dit Memma, toutes les Anglaises ont l'habitude

d'être belles, et lady Stumley a plus d'habitude qu'une autre, voilà tout.

— Cher beau-frère, dit Van-Ritter au cardinal, ne remarquez-vous pas que votre sœur est d'une gaieté charmante, ce matin?

— Je suis heureuse, dit Memma en serrant la main du cardinal.

— Quant à moi, poursuivit Van-Ritter, je ne crois avoir oublié personne... surtout dans le monde des chancelleries... monde très-formaliste... Ce matin, devant l'ambassade d'Autriche, place de Venise, j'ai fait ma dernière invitation... un de nos anciens amis... devinez...

Une légère pâleur, éclair livide d'un pressentiment, couvrit le visage de Memma.

— Vous ne devinez pas? poursuivit Van-Ritter; c'est le comte Talormi.

A ce nom formidable, Debora conserva son attitude calme et nonchalante, comme une femme douée de cette énergie qui domine les émotions; mais madame Van-Ritter se serait trahie par un trouble violent, si les acclamations du peuple n'eussent retenti à propos sur la place Navone, et changé les mouvements de tous les personnages dans cette scène d'intérieur. Van-Ritter, qui ne songeait qu'à sa fête, courut au balcon, attiré par le tumulte et les acclamations de la foule.

Dans cet intervalle, Debora sortit de son calme apparent, et prenant vivement à part Memma :

— Paul Gréant est ici!

— A Rome?... dit Memma effrayée.

— Il est venu au *Ghetto* hier, et m'a suppliée de...

— Oh! interrompit Memma... Jamais, jamais je ne dois le revoir...

— Et Fiorina?

— Pour tout le reste, je me fie à ta prudence...; mais

moi, je ne le reverrai jamais.... dit Memma dans la plus grande agitation, et elle s'éloigna de Debora.

Van-Ritter battait des mains en voyant entrer sur la place Navone les chevaux et les cavaliers qui devaient concourir aux courses dites *Corse del Fantino*. Dans nos pâles et froides villes du nord, on ne peut se faire une idée de ces splendides aurores des fêtes du midi, où la joie éclate dans l'air avec les bruissements des banderolles, le murmure frais des fontaines, les chants d'un peuple artiste, les fanfares des orchestres ambulants, le son des cloches, les voix des jeunes femmes; quand toutes les lignes des édifices, des monuments, des citadelles, des collines se baignent dans une atmosphère d'azur et de rayons d'or. En ce moment la place Navone résumait en elle l'ivresse, la gaieté, le noble enthousiasme de l'Italie. La vieille Rome ressuscitait dans une fête antique sur la poussière du cirque Agonale; les chevaux numides de Siphax bondissaient sous des cavaliers romains en doublant la borne évitée; les mains du peuple-roi applaudissaient du haut des gradins de l'amphithéâtre, et la tour du Capitole envoyait les joyeuses volées de ses carillons à l'obélisque de Bernin, au lion et au cheval de bronze, nouveaux emblèmes de cette Rome que la louve n'a pu défendre autres fois contre l'invasion de Théodoric.

Les invités arrivaient en foule au palais Van-Ritter, et Memma, frappée d'un nom comme d'un coup de foudre, croyait entendre ce nom toutes les fois que le majordome annonçait un nouvel arrivant. Debora n'avait fait qu'une courte apparition au palais Van-Ritter; elle s'était éclipsée avec son costume trop modeste, comme une femme surprise en négligé du matin, par la subite irradiation d'un bal.

L'absence de Debora ne pouvait être remarquée au milieu de ce tourbillon de noms illustres qui se croi-

saient dans les salons et les galeries du palais. Rome était là, avec sa triple noblesse : celle qui vient des siècles, celle qui vient des papes, celle qui vient de l'or. Les hommes entraient avec la beauté de leurs titres; les femmes, avec la beauté de leur race. Les Falconieri et les Santa-Croce, dont les aïeux combattirent Alaric; les Pamphili qui furent les Doria de Gênes; les Barberini, les Gravina, les Corsini, dont les palais meublent la nouvelle Rome; les Chigi, opulents seigneurs de la vaste terre de Riccia, entre Albano et Genzano, où les Horaces eurent leur tombe; les Torlonia, ducs de Bracciano, marquis de Rome la Vieille, qui pourraient être aujourd'hui, par leurs richesses, ces acheteurs que demandait Jugurtha. Un si beau jour avait ressuscité tout un vieux monde; la ville entière sortait du sépulcre et donnait enfin un démenti au Dante qui, en parlant des Italiens de Rome, disait : « *Ce sont des morts qui n'ont jamais vécu* * . »

Les artistes, les improvisateurs, les jeunes gens de la bourgeoisie se trouvaient aussi mêlés à cette noblesse de tous les âges. Les ambassades y étaient représentées par de vieux diplomates et des étudiants en chancellerie. Talormi arriva le dernier.

Son nom excita un mouvement de curiosité vive parmi les femmes; il entra d'un pas ferme, avec l'assurance d'un homme qui tient suspendu à ses lèvres l'effrayant secret d'une famille; mais la grâce et l'aisance naturelles de ses manières corrigeaient ce qu'il pouvait y avoir de hautain dans son maintien. Il salua d'un œil d'aruspice les vieux diplomates, s'inclina avec respect devant madame Van-Ritter, sans témoigner le moindre empressement de lui parler, et engagea un entretien sérieux avec l'ambassadeur autrichien.

* Turba de' morti che mai non fru vivi.

Au moment où les courses *del Fantino* se terminaient, une calèche entra sur la place Navone, avec un attelage qui faisait oublier les chevaux gris de fer des Pamphili, les chevaux bais du prince Colonna, et même les superbes alezans introduits à Rome par Augustin Chigi. Une femme, dont la tête était cachée par une ombrelle blanche, descendit et montra deux pieds charmants qui effleurèrent, comme deux ailes d'oiseau, le seuil du palais de Van-Ritter.

Quelques minutes après, on annonça lady Stumley.

Van-Ritter accourut pour la recevoir; Memma se contenta un moment, mais l'amitié sans doute l'emporta, et elle suivit son mari. Talormi s'interrompit au milieu d'une phrase, et tourna, du côté de la porte, un regard de devin ou de démon.

Lady Stumley, en entrant au milieu de ce monde, ne parut point déconcertée par l'admiration qu'elle excita, et qui se formulait en désinences italiennes douces à l'oreille comme des paroles d'ange; elle tenait par la main une jeune fille de six ans que Memma conduisit au balcon pour lui montrer les chevaux, tout en la couvrant de baisers furtifs qu'elle semblait vouloir dérober aux regards.

Lady Stumley était une de ces femmes qui réunissent en leur faveur, et du premier coup d'œil, les admirations les plus exigeantes. Elle paraissait avoir vingt-deux ans; sa taille superbe et fière se divinissait par une souplesse gracieuse. Sa robe blanche ne portait aucun préjudice à l'ivoire des épaules et des bras; ses cheveux noirs, à reflets de pourpre, tombaient en boucles, avec une opulence anglaise, sur les dentelles du corsage, et encadraient une figure céleste, illuminée par des yeux limpides et ressemblant à deux étincelles sur deux petits cercles de velours.

Elle tendit familièrement la main à l'ambassadeur anglais, et s'entretint quelque temps avec lui dans cette langue pure et de *haute vie* parlée dans les salons du *West-End*. Tous les yeux se fixaient sur cette jeune étrangère, type merveilleux de la grande dame simple et distinguée à la fois, toujours à l'aise dans la parole et le maintien, dédaignant le mécanisme de la coquetterie par habitude d'être belle, regardant tous les hommes sans en distinguer aucun, et les femmes en les distinguant toutes avec un sourire d'exquise bonté.

Rien n'est gracieux comme l'ondulation féline de la bête fauve qui sort de son embuscade en allongeant ses griffes sous le velours, dans la direction d'une proie! Ainsi s'avancait Talormi vers l'angle du salon où lady Stumley venait de s'asseoir.

— Milord, approchez-vous, je vous prie, disait lady Stumley en italien à l'ambassadeur d'Angleterre, j'ai une prière à vous adresser.

— Une prière à moi, milady? répondit l'ambassadeur.

— La déesse priant l'adorateur, dit Talormi; voilà ce que Rome n'a jamais vu!

— C'est très-bien ce que dit le comte Talormi, remarqua l'ambassadeur avec cette naïveté qui est la vertu des hommes d'État d'Angleterre. Milady, je vous présente... le comte Talormi.

Lady Stumley dit, en donnant un sourire oblique au diplomate :

— Il voudra bien se joindre à moi dans la prière que je fais à milord.

— Comment donc, milady, nous priérons qui vous voudrez. Votre religion sera la nôtre.

— Eh bien! milord, poursuivit lady Stumley avec une émotion imperceptible, veuillez bien recommander aux

touristes nos compatriotes d'avoir un peu de respect pour le Parthénon. Hier encore, j'ai vu un imitateur de lord Elgin, qui cassait avec un marteau une des colonnes d'Agrippa pour en emporter les débris. C'est abuser, il me semble, de la liberté anglaise; n'est-ce pas, milord?

— Milady, vous êtes très-juste dans votre pensée, répondit l'ambassadeur en anglais.

— Vous comprenez bien, milord, que si cette dévastation ne s'arrête pas, les Anglais emporteront en détail tout Rome en Angleterre.

— Comme ils ont fait d'Athènes, dit Talormi.

— Ah! ils ont fait cela d'Athènes! dit l'ambassadeur avec un air d'étonnement candide.

— Lord Elgin et compagnie, remarqua Talormi.

— J'ai beaucoup connu lord Elgin, beaucoup, ajouta l'ambassadeur: c'était un gentilhomme très-grand et très-beau.

— Et très-destructeur, dit Talormi.

— Ah! il était aussi très-destructeur! dit l'ambassadeur avec ce ton sérieux que les Anglais ont inventé pour les plaisanteries.

— Ainsi, milord, reprit lady Stumley en retenant par un geste l'ambassadeur qui faisait toujours mine de s'éloigner, ainsi, c'est convenu; vous donnerez vos instructions au Foreign-Office, et...

— Oui, milady, interrompit le lord, je donnerai mes instructions.

L'ambassadeur s'éloigna de l'air pensif d'un homme qui veut se remettre en souvenir tout ce qu'il vient de dire, pour examiner s'il ne s'est pas compromis devant trop de témoins.

Talormi resta debout devant lady Stumley et la regarda fixement avec des yeux qui perçaient l'épiderme et ne s'arrêtaient qu'au cœur.

Lady Stumley, nonchalamment assise, ouvrait et fermait son éventail chinois, et semblait tenir un sourire tout prêt sur ses lèvres pour accompagner une réponse.

— Milady, veuillez bien m'écouter un instant, dit Talormi à voix contenue.

— Parlez, comte Talormi, répondit lady Stumley en souriant; mais un seul instant, car je vois M. Van-Ritter qui se penche sur le balcon et donne des ordres pour le nouveau spectacle de la place Navone.

— Milady, continua Talormi, le plus beau spectacle est ici devant moi, et je ne le quitterais pas pour voir Dieu descendre sur terre. Milady, veuillez bien répondre à une question diplomatique : lord Stumley, votre mari, est-il le seul homme qui ait des droits sur vous ?

— Monsieur, je croyais qu'il n'y avait que des gentilshommes dans ce salon.

— Point de colère, milady, poursuivit Talormi d'une voix terrible de douceur; on n'est pas impunément belle comme vous l'êtes. Cette beauté suprême est un péril quand on vient l'étaler comme une provocation devant des yeux qui savent tout voir, et devant des lèvres pleines de caresses ou de fiel.

Lady Stumley se leva et fit un signe impérieux et rapide.

— Au nom du ciel, milady, continua Talormi, ne nous brouillons pas. Si Diomède a blessé Vénus, que Vénus garde sa plainte au fond de son cœur... C'est prudent.

Talormi n'avait pas achevé, lorsqu'on annonça un nouveau personnage.

Monsignor Pacifico entra gaiement; il s'était emparé de Fiorina, la jeune enfant de lady Stumley, et lui donnait des *confetti* en fredonnant : *Bella cosa l'esser padre d'un' amabile figliuola!* Il marcha droit à lady Stumley, qu'il salua profondément :

— Toujours plus belle que la veille, milady ; où vous arrêterez-vous ?

— Milady ne s'arrêtera pas, dit Talormi.

— Le chemin est si beau ! remarqua lady Stumley.

— Croiriez-vous, milady, reprit Pacifico, et vous, comte Talormi, croiriez-vous que je viens de rencontrer ici près une juive qui a eu l'audace de toucher mon habit et de me demander l'aumône ?

— Vraiment ! dit lady Stumley, votre œil devine une juive avec cette facilité ?

— Moi, milady, je reconnaîtrais au premier coup d'œil une juive sur mille femmes : pur instinct. Celle-là je l'ai remise aux sbires de la police, qui l'ont ramenée au Ghetto.

La voix de Van-Ritter retentit sur le balcon du palais comme sur le pont d'un vaisseau, et un joyeux ouragan d'éclats de rire s'éleva de la place Navone jusqu'au sommet des toits. La naumachie succédait tout à coup à l'hippodrome. L'eau entraît par torrents dans l'immense ellipse, et d'agiles ouvriers changeaient en vaisseau la grande fontaine du milieu, dont l'obélisque était le grand mât, et les passagers un chéval et un lion d'airain. Le marin hollandais avait voulu renchérir cette fois sur la fête annuelle et aquatique de la place Navone, et son front s'illuminait de joie devant la surprise du peuple et de ses invités.

— Eh bien, Messieurs, s'écria-t-il en s'adressant à ses invités, nous voilà en pleine mer !

— A l'eau douce ! dit la princesse Colonna.

— Non, princesse, à l'eau salée, dit Van-Ritter dans un vaste éclat de rire ; et justement c'est là qu'est le prodige ! Moi, Van-Ritter, un marin de la vieille roche, faire combattre des marins dans une miniature d'Océan d'eau douce, c'eût été indigne ! Ah ! vous ne me connaissez

guère, princesse ; je ne suis pas si terrestre que vous croyez. Oubliez-vous que mes mines de sel de Tolfa sont dans le voisinage ! Je les ai presque épuisées hier ; je les ai transportées ici, à pleins chariots. Bientôt les plongeurs s'en apercevront, et ils verront que Van-Ritter prend souci de leur honneur de marins.

Au même instant, les files de voitures s'engagèrent comme des escadres à roues dans la naumachie ; les chevaux labouraient du poitrail cette mer artificielle ; les jeunes Trastévérins bondissaient comme des tritons devant les attelages à demi submergés ; les marins habitués à l'escalade des mâts, grimpaient avec agilité sur les arêtes vives de l'obélisque de Cocagne, pour saisir à la pointe les prix suspendus. Les petits vaisseaux de la joute, pavoisés de mille couleurs, glissaient à la rame sur l'onde salée, et les jouteurs, debout sur la proue, combattaient à la lance et à l'écu, sans répéter le cri de leurs aïeux : *César, sois salué par ceux qui vont mourir !* le fameux cri entendu, dix-huit siècles auparavant, à la naumachie du lac Fucin.

A la faveur de ce tumulte, lady Stumley s'était placée au balcon à côté de Memma ; et, dans cette foule immense, occupée du spectacle, ces deux femmes seules ne voyaient rien de tout ce que le monde voyait. Leurs mains glacées se serraient convulsivement et se parlaient une langue inintelligible ; leurs poitrines haletantes auraient trahi des émotions suprêmes, si tous les regards autour d'elles, un seul excepté, n'eussent été distraits par les secourables folies de la fête du jour.

— Ne nous quittons plus de la journée, dit Memma rapidement à lady Stumley, qui fit un signe affirmatif avec la même vivacité.

Van-Ritter se croyait sur son banc de quart ou au troisième ciel ; il applaudissait les vainqueurs, consolait les

malheureux, excitait les tièdes, et par intervalles il serrait le bras de sa femme contre le sien, en lui disant avec un orgueil bien légitime :

— Ce jour fera époque dans ta vie, ma chère Memma !

— Oui, répondait Memma, en tournant vers lady Stumley un regard désolé.

Après la fête nautique, la grande galerie du palais fut ouverte, et tous les invités vinrent y prendre place pour le dîner. L'heureux Van-Ritter fit accélérer la marche des services, pour ne pas manquer, disait-il, la *luminara* du Vatican.

Il est permis de consommer un festin à la hâte pour voir à propos se révéler cette merveille romaine.

Le soleil avait disparu sous l'horizon maritime ; tout Rome se précipitait par le Corso, par la via *Tordinona*, par la via *dei Coronari*, vers le pont Saint-Ange et le Bourg-Neuf. Les dragons pontificaux, en grande tenue d'honneur, régularisaient ce désordre de l'enthousiasme et protégeaient les piétons contre les chevaux, à tous les défilés du château Saint-Ange. Van-Ritter se plaça dans sa voiture après avoir fait monter Memma, lady Stumley et la jeune fille. Talormi se présenta gracieusement à la portière, s'inclina, et un instant après la voiture partit au galop.

La place de Saint-Pierre était admirable à voir aux dernières lueurs du crépuscule. Les moines, les pèlerins, les abbés, les mendiants, les Trastévérins s'y trouvaient si nombreux que les deux immenses colonnades de Bernini n'étaient pas assez larges pour les embrasser. A chaque instant arrivaient, avec leurs bannières et chantant de ravissantes mélodies, les jeunes filles d'Albano, de Subiaco, de Genzano, de la Storta, de Tivoli, de Bagna-Cavallo, toutes dans leurs toilettes dominicales, peintes comme les ailes des oiseaux de l'équateur. La lumière

voilée des lanternoni couvrait Saint-Pierre et les édifices voisins ; les regards de cent mille hommes attendaient ce qui allait venir ; les oreilles écoutaient le silence du château Saint-Ange, et se préparaient à tressaillir au signal de ses canons.

Tout à coup une flamme électrique courut sur les corniches des colonnades et la cime de la basilique ; le jour fut rallumé instantanément, comme si le soleil remontait de l'horizon du couchant. L'obélisque de Fontana se couvrit de rayons. Les colonnades étincelèrent sous une pluie de feu qui ruisselait entre les chapiteaux et les statues. La façade de Saint-Pierre laissa lire, comme à midi, l'inscription monumentale de Paul Borghèse ; la coupole de Michel-Ange se leva comme un astre éblouissant, et remit dans la nue embrasée le labarum de Constantin.

Toute cette montagne de marbre, sculptée, brodée, peinte par les générations artistes ; ce monde qui est le Vatican, cet édifice qui est Raphaël, cette merveille qui est Léon X, toute cette prodigieuse création qui ferait honneur à Dieu, et ne vient que de l'homme, se révéla dans son irradiation solennelle, éteignit les étoiles, mit le firmament sur une colline de Rome, et dans cette nuit mémorable sembla faire luire avec son éclat céleste l'aurore de la liberté.

Le canon du château Saint-Ange exécuta bientôt l'ouverture de *la girandola*, le feu d'artifice romain. La masse énorme du tombeau d'Adrien est le théâtre où se joue ce merveilleux drame de pyrotechnie, cet opéra italien chanté avec toutes les voix du feu. L'artillerie prête ses contre-basses formidables au joyeux pétilllement des cava-tines et accompagne cette perpétuelle explosion de *quintes* et de *tierces* qui éclate avec les mille soleils de la nuit.

Tous les regards abandonnèrent alors *la luminara* pour contempler *la girandola*. Van-Ritter croyait assister à

l'incendie d'une flotte aérienne, et il tressaillait de joie en écoutant les basses de l'opéra pyrotechnique.

Au milieu du désordre qu'excite la curiosité, en présence d'un pareil spectacle, un jeune homme se glissa, comme une ombre mystérieuse, à côté de Memma, qui tressaillit et retira sa main, effleurée par le papier d'une lettre. Van-Ritter sentit le contre-coup de l'émotion de Memma, et abandonnant *la girandola*, il tourna la tête et vit l'ombre inconnue, mais suspecte, se dérober au milieu des groupes voisins :

C'était Paul Gréant.

Dès ce moment, Van Ritter ne voulut plus rien voir de la fête ; il avait trop vu. Il se contenta cependant, comme un homme sage et prudent qui doute et veut attendre, et prononça d'une voix assez calme ces mots :

— Rentrons chez nous.

Memma ne fit aucune observation ; ainsi que lady Stumley, elle suivit de bonne grâce son mari ; mais la petite Fiorina ne fut pas aussi résignée, et, ne comprenant point un départ si précipité au milieu d'un amusement si beau, elle eut recours aux seules armes des jeunes filles, elle pleura, et toutes les belles promesses de Van-Ritter ne purent la consoler d'un si grand malheur.

En effet, leur départ ressemblait à une chose absurde, car *la girandola* n'était que commencée, elle n'avait pas exécuté son final. Il n'en est point d'aussi beau dans aucun opéra, ceux de Rossini exceptés. C'est l'Etna qui se réveille, incendie le ciel et lui arrache toutes ses étoiles ; on dirait qu'on va jouer, comme autrefois, la sublime tragédie grecque de *Prométhée* sur le théâtre volcanique de Taormium, et que l'Etna prête ses lustres aux Océanides et au Titan, ravisseur du feu olympien.

XX

Virgilio

La villa que lady Stumley venait d'acquérir près d'Albano avait reçu le nom de *villa Fiorina*. C'était une délicieuse résidence que sir Georges Walton avait achetée en 1841 et qu'il avait confiée à son intendant Virgilio, avec injonction de semer l'or partout, pour obtenir de la terre les plus beaux arbres, les plus belles fleurs, les plus belles eaux. Virgilio s'était montré obéissant jusqu'à l'exagération; aussi la villa confiée à ses soins intelligents était à la fois un jardin charmant comme celui des Hespérides, et une vallée fraîche et ombreuse comme celle de Tempé.

Un jour, sir Georges appela Virgilio, et lui dit :

Je suis très-content de vous, vous avez suivi fidèlement mes ordres; la villa est superbe, et je veux qu'elle soit vendue dans huit jours.

Virgilio, avec lequel nous ferons bientôt plus ample connaissance, demeura stupéfait, et après un moment de silence :

— Sir Georges, dit-il, veut-il me permettre de l'interroger?

— Oui, répondit brièvement l'Anglais.

— Pourquoi sir Georges vend-il une villa dont il paraît si content?

— Mais si j'en étais mécontent, je ne la vendrais pas. Je veux donner au futur acquéreur une bonne idée des gentilshommes anglais. Comprenez-vous, maintenant?

— A peu près.

— Cela suffit.

Virgilio fit plusieurs placards manuscrits, annonçant la vente de la villa, et les colla, avec la permission du Buon-Governo, sur le mur du bureau de poste restante : *Piazza Colonna.*

Tous les matins, à l'heure où les Anglais, seuls acheteurs présumables, se rendent processionnellement au bureau de la poste avec ce grave respect qu'ils ont pour le genre épistolaire, Virgilio, appuyé contre le stylobate de la colonne Antonine, comme le vétéran de la place Vendôme, observait tous ceux qui passaient devant ses placards, écrits en pur anglais, en jugeant de l'effet que cette lecture produisait sur eux.

Un matin, Virgilio remarqua une femme superbe qui lisait un de ces placards avec tant de lenteur et d'attention, qu'elle semblait vouloir le retenir dans sa mémoire. Quelques moments après, cette femme descendit, traversa la place, passa près de Virgilio avec un air soucieux, et s'arrêtant devant sa calèche qui l'attendait sur la lisière du *Corso*, elle dit au cocher :

— Connaissez-vous le domaine de la Riccia, près d'Albano ?

— Oui, milady, répondit le cocher.

— Eh bien ! arrêtez-vous d'abord devant le magasin du libraire Merle, car je veux acheter quelques livres, et après vous me conduirez à la Riccia. Sur la route, à gauche, il y a un portail surmonté de deux lions. C'est là où je vais.

Virgilio reconnut à ces indications données par lui-même que la jeune et belle Anglaise avait le projet d'acheter ou au moins de voir la villa de sir Georges, et sans perdre une minute il monta sur son *carrettino* pour prendre les devants, et être à son poste quand la calèche arriverait.

Virgilio, descendant direct du divin poète dont il portait le nom, était un de ces hommes primitifs qui nais-

sent dans l'incubation des fortes et grandes natures. Il avait eu pour maîtres le soleil, les bois, le Tibre, le val-lon, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de sublime, de fier, d'odorant, d'agreste sur la campagne de Rome, tout ce qui inspire la liberté, la poésie et l'amour. Dans cette atmosphère généreuse, on trouve un héritage de sensations enivrantes, transmis de siècle en siècle, et qui est recueilli souvent par des âmes d'élite, afin que cette autre flamme de Vesta ne s'éteigne jamais.

A peine âgé de trente ans, Virgilio avait conquis une position qui était une fortune pour un agriculteur modeste dans ses vœux. Au milieu de la campagne il régnait en souverain et ne voyait personne au-dessus de lui : les puissantes distractions qui viennent de l'étude et du travail avaient préservé sa jeunesse des pièges séduisants creusés dans le voisinage des villes ; rien n'avait flétri la chaste fleur de sa pensée. Ève n'était pas encore venue sous l'arbre du paradis terrestre d'Albano.

Arrivons aux choses vulgaires, et sans détail oiseux : lady Stumley avait acquis, à prix très-modique, la villa de sir Georges Walton.

Une grande dame, fût-elle Anglaise, qui achète une villa aux environs de Rome, et trouve un intendant comme Virgilio, ne le déshérite point de ses premières fonctions.

Lady Stumley avait donc gardé l'intendant de sir Georges, et tout en rejetant bien loin l'idée qu'un pareil homme pût être dangereux, elle le regardait avec une sorte de curiosité classique, quand il s'endormait sous les coudriers comme un berger de Virgile, ou qu'il cueillait une fleur d'iris au bord d'un ruisseau, ou qu'il passait devant les saules, ses cheveux noirs et ses pieds nus encore humides des eaux du lac.

Un jour, lady Stumley donnait une leçon de botanique

à Fiorina dans le jardin, et voyant passer près d'elles Virgilio, elle lui dit :

— Connaissez-vous le sculpteur Bezzi?

— Oui, milady, je le connais de vue? répondit le jeune homme en baissant deux yeux de flamme qu'il ne fermait pas devant le soleil.

— Savez-vous où il demeure? demanda négligemment lady Stumley en montrant une fleur à la petite fille.

— Je puis le savoir tout de suite, si milady m'ordonne de le savoir.

— C'est un artiste d'un grand talent, n'est-ce pas?

— C'est le premier sculpteur de l'Italie, et un jeune homme de cœur, ce qui vaut mieux.

— Vous dites cela, Virgilio, avec une voix pleine d'émotion. Vous êtes artiste, vous aussi?

— Moi, je ne suis rien, milady.

— Vous savez pourtant admirer les belles choses.

— Parce que je ne puis en faire.

— Virgilio, vous êtes trop modeste; mais sir Georges m'a parlé de vous, et je connais vos talents.

— Mes talents, milady! sir Georges n'a connu que ma fidélité.

— Et comptez-vous pour rien, Virgilio, les grands travaux que vous avez exécutés dans la campagne voisine?

— Milady, j'ai été heureux, le ciel m'a béni.

— Le ciel ne bénit que les travailleurs intelligents.

— La bonté de milady me comble de joie; je m'efforcerai de la mériter dans l'avenir. Ce que j'ai fait est peu de chose. Une idée m'est venue d'en haut; je me suis dit : Nous sommes dans un siècle où la liberté franchit les monts et les fleuves; elle viendra tard à Rome, comme l'a dit mon aïeul, mais enfin elle viendra *. Et quand elle

* Libertas : quæ, sera, tamen respexit inertem.

(VIRGILE, *Eglog.*, I, v. 28)

sera venue, elle ne doit pas trouver une campagne en friche et des marais fiévreux autour de la ville éternelle. Aujourd'hui, le citoyen romain ne peut plus désigner, comme autrefois, les peuples lointains qui auront l'honneur de le nourrir; il faut qu'il apprenne à se nourrir lui-même, en semant des épis sur ses marécages, en exilant la fièvre de sa campagne et en y rappelant notre vieille déesse Hygie, cette mère de la santé. Alors, j'ai voulu donner l'exemple : mes amis sont venus à mon aide; nos mains unies ont poussé la charrue vers les Marais-Pontins; la sueur fiévreuse de la terre s'est desséchée; une verdure féconde a voilé le limon; la vie a reparu dans les jachères de la mort; le marécage est un jardin de fleurs ou une plaine d'épis. Vienne maintenant la liberté : j'aurai des guirlandes pour ses fêtes et du pain pour ses indigents.

Virgilio prononça gravement et simplement ces paroles qui résumaient tout un traité d'économie politique à l'usage des romans modernes. Lady Stumley écouta cette révélation inattendue avec une émotion qu'elle s'efforçait de contenir.

— Vous voyez bien, Virgilio, dit-elle avec un sourire sérieux, que vous êtes artiste; sir Georges ne m'avait pas trompée.

— Milady, puisque votre bonté veut que je sois quelque chose, je suis un laboureur chrétien.

— Et un laboureur qui se rappelle ses ancêtres païens, dit lady Stumley.

-- Milady, mon aïeul Virgile a été chrétien bien avant saint Pierre; vous savez cela mieux que moi.

— Non, Virgilio, vous me l'apprenez; je croyais que saint Pierre était juif.

— Ah! vous avez raison, milady, reprit Virgilio en s'inclinant; mais il est mort chrétien.

— Ne discutons pas là-dessus, dit la jeune femme; nous avons raison tous les deux.

Cet entretien, le premier qui se prolongeait entre la jeune femme et Virgilio, était ainsi graduellement descendu à une certaine familiarité toute remplie d'avenir. Lady Stumley conçut quelque alarme de cette situation, et, se tournant vers Fiorina, elle lui dit :

— Eh bien ! sais-tu le nom de cette fleur ?

— Oui, répondit la jeune fille en plaçant la fleur à la ceinture de lady Stumley, c'est un héliotrope.

-- Très-bien ! Fiorina...

Virgilio, toujours debout, ne prit pas ce changement de conversation pour un congé; il regardait la belle enfant, n'osant regarder la belle femme.

— Ah ! j'oubliais ! dit celle-ci on se frappant légèrement le front, j'oubliais le sculpteur Bezzi !... Nous avons fait une excursion dans les Marais-Pontins... avec Virgile, saint Pierre, et nous avons laissé Bezzi bien loin derrière nous...

— Virgilio, montez à cheval, découvrez monsieur Bezzi, et dites-lui que j'aurai une œuvre à confier à son ciseau... ici, dans ma villa... Il n'y a pas de meilleure distraction à la campagne qu'un atelier. Ce sera même un bonheur pour moi de suivre les progrès du travail de l'artiste sur son bloc de marbre. Mes journées auront un côté sérieux... Eh bien ! Virgilio, vous m'avez entendue ?

— Ah ! oui, milady. J'attendais vos dernières instructions, dit Virgilio avec un tressaillement nerveux, comme si la dernière phrase l'eût arraché en sursaut à un rêve divin.

Quelques instants après, le cheval de Virgilio brûlait sous ses quatre fers la route de Rome. Lady Stumley prêta longtemps une oreille complaisante au bruit du galop, et quand il se fut évanoui dans le lointain, elle continua sa leçon de botanique en la jalonnant de distractions.

L'examen qu'elle se fit subir ensuite à elle-même la rasure. Virgilio, se dit-elle, est un de ces hommes étranges qui portent avec eux un intérêt assez vif, surtout au premier abord ; mais cet intérêt diminue et s'éteint parce qu'il est toujours le même dans ces sortes de natures sauvages qui manquent d'esprit et d'instruction pour sauver leur monotonie et se renouveler.

Cette théorie faite et admise, lady Stumley prit Fiorina par la main, et, sans dire un seul mot, elle se dirigea vers la limite occidentale de sa terre pour admirer les ingénieux travaux de ce puissant défricheur du marécage voisin.

Ce jour même, Bezzi le sculpteur vit arriver un jeune campagnard, beau comme le dieu de l'Arcadie, qui, au nom d'une jeune femme étrangère, le pria de se rendre à Albano, et disparut pour ne pas perdre de temps.

Virgilio passa comme un éclair devant Bezzi.

Le grand sculpteur réfléchit quelques instants, et soupçonnant un piège, très-probable dans ces moments où les hommes de l'obscurantisme avaient les yeux sur lui, il résolut de se faire accompagner par deux de ses amis, qu'il laisserait en embuscade dans les bois d'Albano.

Bezzi courut au café *Greco*, et trouva d'abord Jubelin qui posait un *double six* sur un guéridon, puis Gédéon, qui suivait le jeu comme galerie muette.

— La partie sera-t-elle longue? demanda Bezzi.

— En cent, dit Jubelin, et j'en ai cinquante-huit.

— C'est que j'aurais quelque chose à le dire, Jubelin.

— Eh bien? dis-le-moi.

— En particulier.

— Eh bien! attends.

— La partie est-elle intéressée?

— Oui. Nous jouons un déjeuner à Testacio... *Deux partout...* le jeu est fermé; abattons... 17... et vous 31... 58 et 31... 89... bon chiffre! j'ai gagné; tu vas voir, Bezzi.

La partie terminée, Bezzi sortit avec Gédéon et Jubelin, et leur expliqua le sujet de sa visite. On monta en *calesino*, et on sortit de Rome. Chemin faisant, l'entretien s'engagea entre Bezzi et Jubelin, Gédéon cherchait et trouvait facilement dans la campagne des perspectives sombres en harmonie avec sa mélancolie intérieure.

— Mon ami, dit Bezzi, passeras-tu donc toute ta vie devant une table de café?

— Non, je suis dans ma dernière année, dit Jubelin.

— Et après?

— Après, le ministre des beaux-arts me coupe les vivres, et je rentre à Paris en traversant l'Allemagne, où j'étudie encore la musique.

— Comme à Rome?

— Oh! beaucoup mieux, parce qu'en Allemagne on ne joue plus que les opéras d'Auber et d'Adam. Mais le ministre tient toujours à ce qu'un grand prix voie jouer le *Domino Noir* et le *Postillon de Longjumeau* à Vienne et à Munich; c'est dans notre cahier des charges; c'est ainsi que nous étudions la musique allemande, à deux cent cinquante francs par mois.

— Et tu consens, Jubelin, à suivre cette vie?

— Il faut bien que j'y consente; c'est le ministre qui a arrangé cela ainsi, et qui me donne mille écus par an pour être obéi... Cependant, je vais te faire une confidence qui doit te réconcilier avec moi.

— Voyons la confidence?

— Je travaille en ce moment

— Au café?

— Non, sérieusement, je travaille. Hier nous avons pris le thé chez la belle Clelia...

— Voilà ton travail?

— Écoute-moi jusqu'au bout. Il y avait à ce thé monsieur Pacifico, l'ami secret de la maison; nous avons parlé

musique, nous avons chanté le trio l'*Usato ardir* avec un succès délirant.

— Il y avait du monde ?

— Nous n'étions que nous trois. C'est suffisant pour chanter un trio et s'applaudir. Au moins, il n'y a pas de jaloux et d'oreilles fausses. Après le trio, monsignor m'a fait une proposition superbe... divine...

— Rien de bon ne peut venir de monsignor Pacifico.

— Il chante très-bien, Bezzi.

— Oui, mais il pense très-mal.

— L'autre soir, il a bien pensé.

— C'est sa première exception.

— Tu vas voir, Bezzi. Ce digne monsignor m'a commandé une messe... Voyons, Bezzi, trouve-moi à Paris un ministre qui me commande une messe, et j'abandonne le domino. On m'envoie à Rome pour écrire des opéras, j'écrirai des messes. La musique n'a point de religion.

— Et tu travailles à cette messe, Jubelin ?

— Le papier est acheté, c'est beaucoup.

— Et quand commenceras-tu ?

— Oh ! j'ai du temps ; et puis il faut que je médite. Demain, dans un entr'acte de domino, je vais à la bibliothèque du vatican étudier la messe du pape Marcel, pour éviter les réminiscences de Palestrina. Tu vois que je suis en bon chemin. Je dédie ma messe à Pie IX, et j'ai une pension de mille écus sur la cassette pontificale. Le faubourg Poissonnière va s'illuminer en apprenant cela.

Bezzi alors commença une longue biographie critique de monsignor Pacifico ; mais la chaleur était si accablante, la poussière si épaisse, le chant de la cigale si monotone, que Jubelin s'endormit.

A quelques pas du portail indiqué, Bezzi fit arrêter la calèche, et jetant les yeux aux environs, il organisa un plan.

Des bouquets de pins et d'épais rideaux de saules et de

peupliers se laissaient voir par la brèche du mur de la villa. Bezzi plaça Jubelin et Gédéon dans se retranchement de verdure, très-voisin de la terrasse de lady Stumley, en leur recommandant d'accourir au premier appel. Puis le sculpteur ouvrit la porte et entra seul.

Lady Stumley parut sur la terrasse et accueillit le grand artiste avec une grâce divine.

— Monsieur, lui dit-elle, un jour, dans une villa voisine, le cardinal Aldobrandini reçut le Dominiquin avec un cérémonial digne de tous les deux. Excusez-moi, si je ne suis pas aussi noblement hospitalière.

Bezzi s'inclina devant cette belle inconnue, et ne regretta point le cardinal Aldobrandini.

— Il n'y a qu'une statue de Moïse à Rome, dit lady Stumley en invitant l'artiste à s'asseoir sur un pliant de la terrasse. A la vérité, cette statue est un chef-d'œuvre, puisqu'elle est de Michel-Ange et qu'elle décore le tombeau de Jules II à *San-Pietro-in-Vincoli*; mais un chef-d'œuvre ne doit pas décourager le sculpteur Bezzi. Je veux avoir, moi aussi, comme Jules II, ma statue de Moïse; mais un Moïse jeune, debout, inspiré, tel qu'il apparut aux Hébreux le jour de la Pâque, lorsqu'il leur montra la terre promise du haut de la pyramide de Pharaon. Le sculpteur Bezzi veut-il faire pour lady Stumley ce que fit Michel-Ange pour Jules II.

— Je suis prêt, milady, répondit Bezzi avec une assurance pleine de respect et de simplicité.

— Eh bien ! ajouta lady Stumley, demain, vous trouverez dans cette galerie le plus beau bloc de Carrare, et votre génie sera en toute liberté.

— Je vous demanderai, dit Bezzi, quelques jours de méditation et d'étude. Cette œuvre est immense; il faut que je me recueille, il faut que je crée avec la pensée avant de créer avec le ciseau.

— Vous êtes maître et seigneur de votre œuvre, dit lady Stumley. Vos heures et vos moments sont les miens.

Après quelques mots insignifiants échangés, la jeune femme salua, et Virgilio conduisit Bezzi jusqu'à la grande route.

Le portail se referma. Gédéon et Jubelin sortirent de leur embuscade ; ils n'avaient pu rien entendre, mais ils avaient vu.

Gédéon avait la figure bouleversée ; ses yeux exprimaient une émotion que le pinceau trouverait impossible. Il croisa les bras, les étreignit fortement sur sa poitrine, et dit d'une voix sourde à Bezzi :

— Quelle est cette femme?... où l'ai-je vue?... Est-ce le souvenir d'un songe ?

— C'est lady Stumley, répondit le sculpteur.

Et il raconta tous les détails de l'entrevue à ses deux amis.

Le calessino les emportait vers Rome. Gédéon ne parla plus ; ses yeux s'étaient fermés, pour revoir sans être distrait cette merveilleuse apparition de la villa.

XXI

La chapelle de la mort.

La charmante fête de l'*Infioratà*, qui se célèbre à Gensano avec grande pompe le jeudi de l'octave de la Fête-Dieu, avait attiré beaucoup de Romains et d'étrangers aux bords du lac de Nemi. La journée était superbe ; toutes les fleurs des jardins et des collines zambaumaient Gensano ; elles bordaient les rues sous des formes de colonnades et de guirlandes ; elles jonchaient le sol, artis-

tement disposées en larges tapis, en armoiries, en écussons pontificaux ; elles tombaient des fenêtres comme une pluie aux mille couleurs. Le parfum pénétrant du genêt et de l'immortelle courait dans l'air et se mêlait aux nuages des encensoirs. Les voix des jeunes filles chantaient le mélodieux salut à *l'Étoile de la mer* ; les voix des confréries chantaient le *Pange lingua* ; le tambour réglait la marche ; les fanfares éclataient autour du Saint-Sacrement porté en triomphe ; les cloches carillonnaient ; les bannières de toute forme, de toute nuance jalonnaient la procession ; les tentures de soie se déployaient aux fenêtres, et l'évêque s'avancant avec lenteur, à l'ombre du dais écarlate, bénissait le peuple prosterné sur les tapis de fleurs.

Talormi, qui se trouvait toujours aux endroits où il supposait rencontrer les femmes de ses amours et les hommes de ses haines, ne pouvait manquer de se trouver à *l'Infiolata* de Gensano. Son œil, habitué à découvrir un visage connu dans les sinuosités de la foule, ne voyait rien de ce qu'il cherchait. Souvent le rayonnement de deux yeux superbes, ou l'éblouissante carnation d'une beauté du nord, ou les boucles de cheveux se dévidant à l'anglaise, attiraient Talormi sur un des anneaux de la procession ; mais ce n'était ni lady Stumley, ni Memma. Ces deux radieuses étoiles ne se levaient point sur l'horizon du lac de Nemi. On ne saurait dire pourquoi les passions indomptables arrivent à leur paroxysme, au milieu d'une fête pieuse, célébrée en pleine campagne, quand les fleurs, l'encens, la cire parfument l'air ; quand la musique joue ses fanfares ; quand les jeunes filles chantent à l'unisson ; quand une exaltation commune anime tous les visages, et que la joie est au fond des cœurs, l'azur au ciel, la lumière partout. Au milieu de cette fête de la religion et de l'été, Talormi ne voyait que deux femmes, et ces deux femmes

absentes changeaient la fête en deuil, les rayons en ténèbres, la foule en solitude. La passion rugissait toujours, mais les griffes ne trouvaient pas la chair.

A l'approche du Saint-Sacrement, Talormi détourna ses regards du monde et les porta sur la procession. En ce moment des lévites passaient en décrivant avec symétrie les courbes des encensoirs. Un de ces thuriféraires d'occasion fixa l'attention de Talormi ; sa face de chérubin, ses cheveux blonds et bouclés, son regard séraphique le faisaient ressembler à Barbone au premier coup d'œil ; mais le lévite paraissait beaucoup plus grand ; il est vrai que sa longue tunique blanche pouvait causer une erreur dans la comparaison. Au reste, le doute ne devait pas être long. Le lévite soupçonné s'arrêta, et Talormi se couvrant à demi la figure avec son chapeau, vint lui dire à l'oreille d'un ton familier :

— Adieu, Barbone.

Le lévite se tourna brusquement, et la chaîne de l'encensoir faillit s'échapper de ses mains.

— C'est bien lui, dit Talormi.

Barbone ouvrit automatiquement la bouche, mais il ne put pas dire : Oui, c'est moi.

Talormi lui dit à voix basse :

— Après la procession, au bord du lac, près de la chapelle, entre les deux pins.

— Oui, répondit Barbone, fasciné par le regard aquilin de Talormi.

Cette sérénité divine qu'une fête religieuse laisse après elle régnait dans Gensano, à l'heure vespertine de l'*Ave Maria*. La procession était rentrée dans l'église, au son des *boîtes*, innocente artillerie du clergé. Les confréries des pénitents, les ordres religieux, les abbés en surplis, les petits enfants en aubes plissées, les prêtres en dalmatiques, les congrégations de jeunes villageoises, tous ces

anneaux vivants d'une longue chaîne s'étaient désunis et roulaient pêle-mêle, emportant leurs croix, leurs bannières, leurs guidons, leurs reliques, leurs saintes images, et fredonnant le *Sacris solemniis*, l'*In supremæ nocte cœnæ*, l'*Ave maris Stella*, les litanies de la Vierge, tous les hymnes chantés dans la solennité de ce jour.

Talormi attendait Barbone au bord du lac : dans cette joyeuse soirée de la fête du ciel, il ressemblait à la vivante protestation de l'enfer.

Barbone arriva soumis et résigné, comme l'acier arrive à l'aimant. Talormi débuta par quelques phrases prononcées avec un ton et des gestes souverains. Barbone excusa fort habilement son passé, mais en répondant sur l'honneur de son avenir.

— Assez ! dit Talormi en coupant l'air avec le tranchant de sa main. Voyons, quel est l'état de ta fortune ?

— *Sono come San-Lorenzo-Rovinato* * : je suis ruiné comme saint Laurent.

Talormi serra ses lèvres pour comprimer un sourire, et continua :

— Tu n'as donc plus de métier ?

— Tous les métiers honnêtes sont perdus, seigneur Talormi. Le village de Somino meurt de faim. Dans les Apennins et les Marais, il n'y a plus de travail. Les Anglais ne passent plus par Viterbe, mais par Perugia ; où on ne trouve rien à faire ; et avec les maudits vapeurs, le voyageur riche a oublié la route de Terracine, il va de Rome à Naples par Civita-Vecchia. Nous cherchons un tribunal qui nous fasse rendre justice. A Rome, la politique nous chasse, et le peuple est disposé à faire un mauvais parti à ceux de notre état. Tout l'argent que j'avais a passé

* Pour comprendre le sens de cette plaisanterie, il faut savoir qu'entre Aquapendente et le lac de Bolsena, on trouve un petit village nommé *San-Lorenzo-Rovinato*, Saint-Laurent-le-Ruiné.

entre les doigts d'une petite brune qui chante à *Valle* dans les chœurs. Quelle ressource me restait-il ? Je vais d'église en église offrir mes services pour sonner les cloches, allumer les cierges, suivre les *cataletti* au cimetière, chanter *In paradisum te ducant angeli* après les absoutes, enfin pour faire ce que font tous ceux qui ne savent rien faire. Avec cela, je gagne toujours quelques baïoques ; le *frigittore* me nourrit ; l'eau de Trevi me désaltère, et je trouve mon domicile au Colysée, dans quelque vieille cage de lion.

— Et cette vie te plaît-elle ? demanda Talormi.

— J'en aimerais mieux une autre, à vous parler franchement, Monseigneur.

— Eh bien ! Barbone, j'oublie tout, et je te reprends, à mon service... Écoute... Tous les matins, à huit heures, le cardinal Santa-Scala dit la messe à Saint-Pierre dans la chapelle du chœur...

— Je sais, à gauche, près de l'orgue.

— Tu iras tous les matins entendre cette messe, et tu te feras remarquer par ta dévotion et ton recueillement.

— C'est facile, Monseigneur. Au *Confiteor* je me frapperai trois fois la poitrine comme le galérien qu'on délivre *alla chiesa della Morte*, à l'église de la mort. Le cardinal entendra les coups.

— Ensuite, Barbone... tu viens de me donner une idée excellente... attends... c'est dans peu de jours qu'on délivre un galérien à l'église de la Mort... Écoute, Barbone... connais-tu un homme parmi les galériens?... tu sais ce que j'entends par un homme?...

— Attendez, Excellence... je connais mon cousin... oui, il n'y a que lui, parce que, voyez-vous, quand il y a un bon sujet dans les galériens, on l'en retire pour le mettre dans les escouades des *agenti di polizia*.

— Tu réponds de ton cousin ?

— Oh ! Excellence, comme de moi.

— Il se nomme ?

— Ghiberti, né à Sonino.

— Mais vous êtes donc tous de Sonino ?

— Oui, Excellence, c'est un village de la frontière, royaume de Naples, comme vous savez. Nous naissons tous là depuis plus de cinq cents ans, et nous sommes tous cousins et bandits.

— La police fait-elle quelquefois une descente à Sonino ?

— Quelquefois. Eh bien ! elle trouve nos cousines qui font des chapeaux de paille, et tous les hommes sont aux montagnes à *travailler*.

— Nous ferons délivrer Ghiberti...

— Vous savez, Monseigneur, qu'à la cérémonie de l'église de la Mort, on ne délivre que le galérien qui a mérité cette faveur par sa bonne conduite ; et de vous à moi, je crois qu'on est très-mécontent de mon cousin Ghiberti. Il est mal noté.

— Raison de plus pour le délivrer. C'est toujours une affaire de hasard, d'intrigue ou de protection. Si deux de ces choses nous manquent, il nous restera l'intrigue : celle-là réussit toujours ; c'est la reine des affaires, et lorsque l'intrigue se marie avec l'argent, il n'y a jamais de stérilité après leur hymen.

— Monseigneur, dit Barbone en joignant dévotement ses mains, vous êtes toujours le plus grand philosophe de l'antiquité.

— Voici une bourse assez ronde, mon petit Barbone : quitte ta défroque de pénitent gris ; reprends les habits mondains que tu portes si bien ; va dire des *Confiteor* à la chapelle du chœur ; n'épargne pas ta poitrine au *mea culpa*, et je me charge du reste.

La nuit arrivait. Le lac de Nemi resplendissait d'étoiles comme un échantillon du firmament tombé à Gensano pour continuer l'*Infiolata* jusqu'au jour. Les deux hommes se séparèrent pour agir. Un matin, à l'heure de la tasse de chocolat, un jeune homme de trente ans, vêtu de noir,

et présentant avec modestie une figure douce et béate, fut introduit dans la chambre du cardinal Santa-Scala.

— Ah! dit le cardinal, c'est vous qui m'êtes recommandé par le comte Talormi?

— Oui, Éminence, répondit le jeune homme en baissant les yeux.

— Quel est votre nom?

— Benedetto Sappieri.

— Où êtes-vous né?

— A Sinigaglia.

— Je crois vous avoir vu quelquefois à la messe de la chapelle du chœur?

— Oui, Éminence, c'est là que je fais mes dévotions dans la semaine; mais le dimanche je vais à ma paroisse, à San-Lorenzo-in-Lucina.

— Benedetto, j'avais un valet de chambre dont j'étais fort content, mais il a quitté brusquement ma maison; il a disparu sans avertir mon majordome, sans régler ses comptes, et on m'a dit, ce qui est vraisemblable, qu'un mouvement de piété l'avait entraîné au couvent des Camaldules de Frascati, où il s'est cloîtré. Vous le remplacerez dans son service, mais vous ne quitterez pas ma maison comme lui. On fait son salut dans le monde comme au couvent.

— Éminence, voilà une chose que je me suis dite quelquefois; car je ne vous cacherai pas que les douceurs de la Chartreuse de Saint-Bruno m'ont bien souvent tenté.

— Ah! vous avez éprouvé quelque vocation pour la Chartreuse.

— Oui, Éminence; mais j'ai un père et une mère à nourrir, et ce devoir m'a retenu dans le monde.

— C'est très-bien! cela vous est plus méritoire devant Dieu que le silence d'une chartreuse... Allez trouver mon majordome, qui vous mettra au fait du service et réglera tout avec vous.

Le cardinal fit un geste bienveillant, et Benedetto, que nous appellerons toujours Barbone, répondit par un salut des plus respectueux et sortit.

Dès ce moment il était le valet de chambre de Santa-Scala.

La veille de la cérémonie du galérien à l'église de la Mort, Barbone entra, selon l'usage de chaque matin, dans la chambre du cardinal, et déposa négligemment sur une table un paquet de lettres rougies de toutes sortes de cachets.

— Ma correspondance est bien lourde aujourd'hui, dit le cardinal en souriant.

— Toutes ces lettres, Éminence, dit Barbone, m'ont été remises avec instance de les placer tout de suite sous les yeux du cardinal Santa-Scala. On m'a dit qu'elles avaient rapport à la grande cérémonie de demain.

— Quelle cérémonie? demanda le cardinal.

— Ah! on ne m'a rien expliqué; mais probablement il doit en être question dans ces lettres.

— Dépouillez-moi vite cette correspondance, dit Santa-Scala, pendant que j'achève de m'habiller.

Barbone ouvrit successivement chaque lettre. Elles étaient toutes signées de noms très-connus, et toutes recommandaient le condamné Ghiberti à la clémence de l'autorité pontificale.

— Oui, oui, c'est demain, dit le cardinal; ils ont raison... Quel est ce Ghiberti? les lettres n'en parlent pas.

— D'après tout ce qu'on dit, Éminence, c'est un marin de Civita-Vecchia. Il n'aimait pas les Anglais, d'abord parce qu'ils sont Anglais, et ensuite parce qu'ils sont protestants. Un jour, Ghiberti vit, dans le Colysée, un Anglais qui s'amusait à rire devant les quatorze petites chapelles de la *via Croce*, et il aborda cet Anglais en le traitant d'hérétique, ce qui est vrai. L'Anglais donna un violent coup de poing à Ghiberti, qui eut le malheur de répondre par des injures brutales et en tirant son stylet. Cette affaire fit du bruit à la chancellerie anglaise. Le dernier saint-père était très-faible et craignait toujours de se brouiller avec l'Angleterre. Le pauvre marin Ghiberti fut condamné. On a beaucoup parlé de cette affaire dans le temps.

— Mais oui, dit le cardinal, cela se rapporte assez avec tout ce qu'on m'écrit dans ces lettres... Je me souviens que

j'ai été marin... Ceci me paraît une chose de toute justice... nous interviendrons.

— Si son Éminence me l'ordonne, dit Barbone, je porterai sa recommandation à monsignor governatore.

— Oui, je vais écrire... Benedetto, vous porterez ma lettre avant midi. Il n'y a pas de temps à perdre.

A la même heure, monsignor Pacifico, poussé par Tallormi, exécutait d'autres manœuvres pour arriver au même but : la délivrance de Ghiberti.

Le lendemain, au lever de l'aurore, une bande très-nombreuse de galériens était rassemblée dans la plaine inculte et déserte qui s'étend du cirque de Romulus au tombeau de Cécilia. Ces condamnés travaillaient à une fouille conseillée au gouvernement par l'académie des Arcades. Il y avait là tout un monde de pierre à exhumer. Les galériens accomplissaient leur œuvre avec une nonchalance qui annonçait des hommes nés pour vivre dans l'oisiveté. Deux soldats de la ligne, couchés sous leurs fusils entre deux massifs de câpriers, continuant le sommeil de la caserne, étaient censés veiller aux travaux.

Les galériens romains n'ont point un costume uniforme ; ils s'habillent à leur guise et avec une grande indépendance de goût. Les uns ont des vestes grises, les autres des blouses ; on en voit qui portent l'antique sayon gaulois ou la longue tunique de ces *barbares* dont nous admirons les statues à la porte du Louvre. Presque tous sont coiffés du chapeau de paille et marchent les jambes à moitié nues. Leurs visages sont en général réjouis comme chez leurs confrères de Toulon, et sans la chaîne rivée à leurs chevilles, on les prendrait pour des gens heureux déguisés en mendiants.

Ce jour-là, on ne travailla que deux heures à la fouille, et, selon l'usage, on ne trouva rien. Un agent de surveillance ordonna de déposer les pioches, de quitter les brouettes, de rajuster les vêtements et de se mettre en ligne de procession. Deux soldats ouvraient la marche, deux la fermaient, et la chiourne prit le chemin de l'église où devait se faire cette délivrance, qui, d'ailleurs,

paraissait fort peu préoccuper les galériens. La chapelle de l'église de la Mort, où la cérémonie se célèbre, est une des curiosités modernes de Rome, et peu de voyageurs pourtant la connaissent. En y entrant, on est frappé de l'élégance et du goût qui ont présidé à la décoration de ses murs ; il semble que tout le génie de l'arabesque en mosaïque se soit épuisé en spirales, en volutes, en fleurs, en gerbes, en guirlandes, en ovales, en ellipses, en festons ; on approche pour admirer de plus près ce prodigieux travail de la fantaisie ornementiste, et on éprouve un frisson au cœur en découvrant que ce joyeux épanouissement de décoration est tout composé de débris de squelettes humains. Cette brillante mosaïque est faite avec les ossements dérobés à la tombe. Ces arabesques ont vécu : il a fallu pétrir avec du ciment romain toute une génération de cadavres pour bâtir ce musée funèbre et couvrir ses murs de tableaux.

La foule des curieux, qui ne manque jamais à aucune cérémonie, avait envahi cette chapelle, où les galériens entrèrent les derniers, au bruit de leurs ferrailles, comme des fantômes distraits qui, en entendant sonner l'heure, auraient pris midi pour minuit. La messe ayant été dite, un religieux monta en chaire et fit un discours aux galériens, qui écoutaient attentivement à genoux et assis sur leurs talons. Au moment où le nom de l'heureux libéré allait être prononcé, tous les galériens nommèrent Stefano Berretti. C'était le plus jeune et le meilleur de la troupe ; conduit au bague par une folie d'amour, il subissait sa peine depuis cinq ans avec une résignation méritoire et s'acquittait de tous ses pénibles devoirs sans jamais s'exposer au moindre reproche. Ce fut donc avec une sorte de stupéfaction que ces hommes entendirent prononcer le nom de Ghiberti. Un long murmure courut dans la chapelle, mais il fut aussitôt couvert par le son des cloches et le chant du *Libera*, entonné par le chœur des religieux.

Le plus étonné de tous fut Ghiberti, et il ne crut à sa délivrance qu'en voyant tomber dans ses mains le produit d'une quête, improvisée en sa faveur. On lui ôta sa

chaîne ensuite, et il lui fut permis d'aller où bon lui semblerait.

Comme il recevait les félicitations de quelques-uns de ses collègues, il entendit sur son oreille une voix qui lui disait :

— Dans une heure, au Quadrifons.

Il tourna la tête lentement pour voir celui qui lui donnait cet ordre, et il reconnut Barbone.

Ghiberti était un jeune et alerte bandit de vingt-sept ans, d'une taille au-dessous de la moyenne, mais fortement accusée dans ses proportions : ses cheveux noirs et plats serpentaient sur ses tempes ; son front déprimé avait déjà quelques rides ; deux protubérances osseuses couvraient ses petits yeux noirs : ses joues creuses, son nez subtil aux narines mobiles, son teint pâle, ses larges lèvres complétaient bien la physionomie de cet homme fatalement doué de tout ce qu'il faut pour se faire payer, par les passions des autres, les prodigalités de ses passions.

Il fut exact au rendez-vous du Quadrifons, lieu désert, entre l'arc de Constantin et l'arc des Orfèvres. Là, son cousin Barbone lui expliqua le mystère de sa délivrance, et lui dit sur quel maître généreux il pouvait compter pour sa fortune et son avenir.

— Mais avant tout, lui dit Barbone, sache bien que Ghiberti n'existe plus. Tu auras ce soir un passe-port toscain parfaitement en règle, qui te donnera le nom de Tomaso, et tu te feras une tête et une figure sur son signalement. Fais couper tes cheveux, laisse croître ta barbe, et après quatre bons diners à la *Torretta*, tu ne te ressembleras plus. Alors nous agirons. Je t'écrirai à la *Torretta*.

— Barbone, dit Tomaso, je t'avoue que j'éprouve quelques craintes...

— C'est impossible, Tomaso.

— Écoute, Barbone ; ma délivrance a excité beaucoup de colère chez nos confrères les galériens.

— Eh bien ! que t'importe cela ?

— Cela m'importe beaucoup ; et si on me donne un jour

quelques commissions secrètes du côté des fouilles, je puis recevoir un bon coup de stylet en passant.

— Et après ?

— Comment, après ! il me semble que c'est déjà quelque chose un bon coup de stylet !

— Pour nous, ce n'est rien ; nous sommes nés pour en recevoir.

— Pour en donner, tu veux dire ?

— Mais quand on en donne, on en reçoit ; c'est notre métier.

— Cependant, si tu peux arranger la chose d'une autre manière, tu m'obligeras. Je me contente de donner, moi.

— Allons, Tomaso, tu es un ingrat ; mais je ne veux pas oublier que tu es aussi mon cousin. Je te commanderai pour des services peu dangereux.

— Oui, j'aime mieux cela.

— Tu t'habilleras en colporteur juif, et tu iras dormir dans les *Osterie* où se rassemblent les conspirateurs.

— Oh ! je dors très-bien.

— Imbécile ! quand nous dormons, nous, nous veillons. Il n'y a que nos yeux de fermés ; nos oreilles sont ouvertes.

— C'est bien ! je dormirai comme tu voudras.

— Adieu, bonne nuit, et attends mes ordres.

XXII

Le Ghetto de Rome.

Dans le quartier méridional, sur un chemin formé par de petites rues et des maisons gigantesques, on trouve une porte cintrée que garde un soldat pontifical. Là commence le *Ghetto*, purgatoire terrestre des juifs. Tibère avait chassé les juifs de Rome ; Domitien les rappelle et les trouve excellents pour payer l'impôt ; le pape Clément VIII partage l'opinion de cet empereur, et les parque dans le Ghetto, où ils vivent d'une mort continuelle, encore aujourd'hui. Dans toutes les villes d'Italie, les quartiers

juifs sont habitables : à Livourne, on y voit même des traces de luxe ; mais Rome fait exception ; rien d'horrible à voir comme son Ghetto. Prenez la rue la plus hideuse de Paris, peuplez-la d'une populace déguenillée et malade ; entassez les petits enfants sur son pavé ; faites couler au milieu, comme un ruisseau, une misère fluide ; pavoisez les fenêtres de haillons flottants ; crevassez les murs de lézardes ; prolongez à l'infini cette rue ainsi faite, et vous aurez une idée du Ghetto romain. On y a même, par une parcimonie incroyable, ménagé l'eau et l'air, ces deux inépuisables richesses de Rome. On ne trouve dans le Ghetto qu'une petite place qui lui permet de respirer, la *piazza delle Scuole*, et une seule fontaine, avare d'eau, mais prodigue des armoiries sculptées de la famille Colonna. On comprendrait cette intolérance romaine, si les juifs du Ghetto étaient les mêmes juifs qui criaient, dans le prétoire de Pilate : *Non hunc, sed Barabam !* et qui descendaient du Calvaire en écoutant le formidable : *Tout est consommé ! Consummatum est !* Mais après dix-huit siècles, exercer à Rome contre les juifs une froide et systématique vengeance ! englober dans cette persécution les enfants et les jeunes filles ! vouer au martyre toute une population innocente, sous prétexte que Tibère régnant, les aïeux ont commis le déicide du Golgotha ! voilà une injustice séculaire qui honore les juifs sans profit pour la gloire du Vatican ; car il y a quelque chose de sublime dans l'héroïsme de ces hommes qui, de familles en familles, naissent, vivent et meurent au fond de cette sentine de misère sans se plaindre, sans espérer, sans maudire, et qui n'auraient qu'à incliner leur front sous l'eau du baptême pour prendre une place au soleil et à la vie de l'humanité ! Avançons dans le Ghetto avec quelques-uns de nos personnages, et nous apprendrons encore quelque chose de nouveau et de poignant.

— Voici la troisième ou la quatrième fois, disait Jubelin, que tu m'arraches à mes affaires pour m'entraîner au Ghetto. J'admire ma complaisance.

— Mon cher Jubelin, dit Paul Gréant, il faut néces-

sairement être deux pour se promener au Ghetto.

— Il faut être deux pour se promener partout, reprit Jubelin ; c'est Montaigne qui l'a dit, et je ne veux contredire ni toi ni Montaigne, surtout Montaigne, parce qu'il est mort et ne peut plus me répondre ; mais pourquoi me donnes-tu toujours la préférence quand tu veux être deux.

— Belle demande ! je ne connais que toi à Rome.

— Que moi, dis-tu?... Tu connais Gédéon, Bezzi, Ciceruacchio ; je vais te citer trente personnes de ta connaissance. Tout à l'heure, je t'ai proposé de te faire accompagner par Gédéon, qui au Ghetto est chez lui, tu as été inexorable : il a fallu te suivre et perdre une partie que j'avais gagnée...

— Tu l'avais perdue, c'était forcé.

— Forcé, dis-tu ! Si je mets *cinq partout*, je passe tous mes *cinq*... Ah ! j'ai perdu trente points : *cinq et six, cinq et quatre et double cinq*... trente. L'autre en avait soixante et dix... juste cent... Il ne faut pas trop s'amuser à perdre des parties de cent sous avec un avare ministre des beaux-arts, qui ne vous donne que mille écus par an...

— Pour apprendre le *domino* !

— C'est un art comme un autre ; je le préfère au contrepoint... Mais, au nom du ciel ! que diable viens-tu faire au Ghetto ?

— C'est un quartier curieux à voir.

— Quand tu es à Paris, mon cher Paul, vas-tu souvent te promener à la rue Guérin-Boisseau ?

— C'est différent, Jubelin.

— As-tu quelque amour de juive ?

— C'est possible.

— Il est vrai qu'il n'y a pas de juifs à la rue Guérin-Boisseau ; il n'y a que des juifs qui sont chrétiens. J'y ai connu deux usuriers très-baptisés à Saint-Merry, leur paroisse. Un poète a bien eu raison de dire :

Tous les juifs ne sont pas les enfants d'Israël.

Je veux mettre ce vers en musique, quand j'en aurai le temps, et nous le chanterons au Ghetto.

Paul Gréant serra le bras de Jubelin contre le sien, et lui montra par un signe de tête un attroupement considérable formé devant une boutique.

— Ce n'est rien, dit Jubelin, c'est une rixe. On ne voit que des rixes ici. Un chrétien fanatique passe et marchande une étoffe dans une boutique; quand il s'agit de payer, l'acheteur demande un crédit illimité. Le marchand juif refuse le crédit, même limité. Alors le chrétien traite le marchand de chien et de bête. Le juif répond quelquefois par un coup de poing. La police arrive et emprisonne le juif, parce qu'un juif a toujours tort.

— Mais c'est une horreur! dit Gréant; et avec quel sang-froid tu racontes cela!

— J'y suis habitué.

— Voilà le tumulte qui augmente... Avançons, Jubelin... nous pourrions peut-être rendre quelque service.

— Ou quelque coup de poing.

La maison devant laquelle s'entassait la foule est située à l'extrémité du Ghetto. Elle communique par une cour et une allée avec la rive du Tibre, dans le voisinage du pont de *Quattro-Capi*. Sur la façade de la rue s'ouvre une boutique, où des échantillons d'étoffes pendent aux étales et annoncent un marchand aisé.

On entendait dans la foule ces diverses exclamations qui donnaient une idée assez exacte de l'affaire :

— A sa place, je payerais et tout serait dit.

— Pourquoi payer! c'est une amende injuste!

— Une amende de trois pauls! ce n'est rien.

— Quand elle serait d'un *bajocco*, il ne doit pas la payer.

— Aussi, pourquoi a-t-il refusé de se rendre au sermon catholique et à la *messe forcée*? Nous y allons bien, nous, quand c'est notre tour.

— Nous avons tort d'y aller, nous sommes des poltrons.

— Moi, je n'y vais pas, et je paye l'amende.

— Moi aussi.

— Vous avez tort. Il faut que cela finisse. Le saint-père Pie IX a promis de nous protéger.

— Oui, mais ça ne peut pas venir tout de suite.

— Si nous ne criions pas, le nouveau pape ne songera pas à nous. Les cardinaux sont ainsi; ils promettent, et quand ils sont papes, ils oublient.

— Bravo! bravi! Josué Costantini! bravo! ne paye pas.

— On dit qu'il est riche.

— Il est à son aise; il vend beaucoup.

— C'est un Levantin.

— Et puis, quand il serait riche, il ne doit pas donner un denier; bravo, Costantini!

— Place! place! voici la garde.

— Voici la police.

Paul Gréant, suivi de Jubelin, s'était précipité à travers la foule, et les deux amis entrèrent dans le magasin de Josué avec la police. Costantini soutenait une lutte violente contre deux percepteurs d'amende, et s'écriait d'une voix émue :

— Non je ne payerai pas. On peut me ruiner, me tuer, me mettre en pièces, comme je fais de cette étoffe, mais je ne payerai pas!

— En prison! en prison! criait un agent en saisissant Costantini.

— Tiens bon, Josué! criait la foule.

— Voici Frittata! voici les hercules! voici le brave Ciceruacchio! voici Gédéon Costantini!

A ces cris, une porte s'ouvrit dans l'arrière-boutique, et le visage de Debora vint éclairer cette sombre scène de fanatisme et de terreur. Paul Gréant courut vers elle, et profitant d'un tumulte épouvantable, il lui dit :

— Et Fiorina! où est Fiorina?

— Vite, un instant, un seul, dit Debora, et sortez.

Paul Gréant se précipita dans l'arrière-boutique, embrassa Fiorina en la couvrant de larmes, et serrant la main de Debora, il ferma la porte et se posa devant, comme un geôlier qui veille résolument au seuil de sa prison. Ciceruacchio, celui dont le nom n'a pas été prononcé devant

* Que les journaux français ont appelé longtemps *Ciceronacchio*. C'est le célèbre patriote Angelo Brunetti dit *Ciceruacchio*.

la boutique du barbier Caracalla, fut tout de suite reconnu à son costume pittoresque, à sa ceinture rouge, et surtout à l'expression d'audace qui caractérisait sa noble figure de roturier *popolano* *. Les trastévérins, connus sous les noms d'hercules, et à leur tête le *carbonaretto*, accompagnaient le héros populaire, comme les gardes du corps suivent un roi. Frittata, leur ami, colossal et nerveux comme l'Ajax de Farnèse, marchait après eux, formant avec sa seule force une puissante arrière-garde, et croisant ses bras sur sa poitrine, comme cet Hercule antique, bien plus menaçant lorsqu'il est au repos. Tout le Ghetto retentit d'une longue acclamation; des milliers de mains agitaient des haillons aux fenêtres comme les drapeaux de la misère; des milliers de têtes livides se montraient aux crevasses des murs, comme des spectres de nuit qui s'entendent convier à la fête du soleil et soulèvent la pierre de leurs tombeaux; un peuple de proscrits, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, tous portant sur leurs faces dévastées l'horrible fard de la misère et de la faim, et faisant rayonner çà et là quelques-uns de ces types divins que rien n'a pu détruire, s'amoncelaient comme des vagues vivantes autour de leurs libérateurs, et les cris, les sanglots, les prières de cette multitude attestaient, par leur frénésie déchirante, un désespoir inouï, une lamentation suprême, contenue pendant quinze siècles, et qui réclamait enfin un regard de justice de la part des hommes et de Dieu.

— Oui, oui, nous sommes tous frères! leur criait le héros du peuple, en étendant ses mains comme Aaron sur la montagne; oui, il faut que les grilles du Ghetto soient abattues, et que Rome ne connaisse, dans son peuple, que des Romains!

Et toutes les mains s'agitaient pour saluer le libérateur, et toutes les voix, cherchant une dernière acclamation au

* Les trois régions de Rome donnent à leurs habitants ces trois dénominations : *popolani*, *montigiani*, *trasteverini*. Les *popolani* habitent le quartier bas qui commence à la place du Peuple et s'étend sur l'ancien Champ de Mars.

fond des poitrines épuisées, bénissaient l'homme vaillant, le généreux chrétien qui donnait aux juifs l'agape de la fraternité sainte et le baptême de la réconciliation. Dès ce moment, la lutte changea de caractère; le juif Costantini fut abandonné par les percepteurs, qui se réfugièrent au milieu des baïonnettes. Les soldats ayant reçu du renfort, voulurent défendre l'entrée de la porte de Josué; mais Ciceruacchio et ses amis forcèrent cette barrière trop faible et s'établirent dans la boutique, décidés à soutenir un siège pour protéger les droits de Costantini. Derrière Paul Gréant, la porte frémissait sous les mains violentes de Debora, qui parvint à l'ouvrir, pour se mêler courageusement à une bataille inévitable et protéger son père. Gréant avait saisi une barre de fer servant à fermer les volets de la boutique, et se tint prêt à tout événement. Jubelin imita son exemple. On entendait à travers la porte les grondements sourds d'Argus et de Mitry, enfermés à la cave. Debora s'élança sur le seuil de la porte de la boutique, et d'une voix qui empruntait à la situation une puissance virile, elle s'écria :

— Mes frères, mes amis, point de violence inutile! Ne sommes-nous pas assez malheureux! Votre révolte n'attirera sur nous qu'une répression implacable. Écoutez bien ce que je vous dis : Moi, votre sœur, j'irai au Vatican! Je parlerai à Pie IX! Je plaiderai votre cause, qui est la mienne, je le promets! Et Dieu me fera réussir, parce que la justice et la religion sont pour nous!

Une acclamation immense, unanime de la foule répondit à ces paroles de la juive.

Les soldats, repoussés dans la rue, ne pouvaient faire usage de leurs armes, tant la foule était compacte autour d'eux.

— Laissez-les partir, ces récolteurs d'amendes! cria Ciceruacchio, faites-leur un passage. Tout est arrangé. On ne doit plus payer l'amende de la *messe forcée* depuis l'avènement de Pie IX, et si on l'exige, nous la refuserons jusqu'à la mort, et nous irons partout, mes amis et moi, dans les maisons juives, prêter notre assistance contre ces per-

ceptions iniques, et nous soutiendrons la cause de la justice au milieu des juifs!

De nouvelles et joyeuses acclamations accueillirent ces paroles; mais elles furent subitement brisées par un long murmure de terreur qui courut, de fenêtre en fenêtre, dans tout le Ghetto. On avait aperçu, débouchant par la grille, un escadron de terribles carabiniers pontificaux.

— Voilà les carabiniers! crièrent des milliers de voix.

— Eh bien, qu'ils viennent! dit Ciceruacchio en croisant les bras sur sa poitrine, nous les attendons. Ils n'ont plus rien à faire aujourd'hui: il n'y a plus de bandits dans les Marais-Pontins; la forêt de Viterbe s'est convertie, on n'y plante plus de croix d'assassinat; les bords du lac de Vico sont des endroits de sûreté comme l'escalier de la *Barcaccia*; on peut se promener dans la plaine de Bacano ou de Vonciglione une bourse à la main, sans trouver quelqu'un qui vous la demande, n'est-il pas vrai? Alors, comment employer les carabiniers pontificaux? comment leur faire gagner la solde? On les envoie au Ghetto; ils font une campagne glorieuse contre de pauvres juifs, déjà tués par la misère! Ouvrez vos rangs, mes amis! Place aux cavaliers de Quintus Minutius! Laissez passer ces gloires équestres de Rome! Sonnez, clairons et tibicines! Jouez l'air antique de Jules César partant pour les Gaules! Voilà notre dixième légion de cavalerie qui a combattu chez les Parthes et les Pannoniens! Gloire à son aigle victorieuse! Faisceaux consulaires, inclinez-vous! Peuple romain, peuple roi, cours orner de festons le temple de la Fortune-Virile! Laisse passer la Victoire, chante l'hymne séculaire d'Horace, et demande au soleil s'il y a quelque chose de plus grand que Rome dans l'univers*!

Ces paroles, prononcées avec l'accent de l'ironie stridente, excitèrent des applaudissements furieux, mêlés de longs éclats de rire, ce qui prouvait que les juifs, avec leur intelligence admirable, comprenaient le sens de cette rail-

* Alme sol, etc., etc.
Nihil urbe Romæ

Visere majus.
(HORACE, *Carmen seculare.*)

lerie, et que pas un mot du tribun ne s'était égaré. Cependant les carabiniers avançaient toujours, en labourant les malheureux juifs sous le poitrail de leurs chevaux. Du côté du pont de *Quattro-Capi*, une troupe de juifs inconnus au Ghetto arrivaient à l'appel de Gédéon Costantini, comme des auxiliaires inattendus, et paraissaient disposés à saisir cette première étincelle pour allumer une révolution. Les têtes s'exaltèrent. On se précipita sur les soldats; on leur arracha leurs armes; des cris de vengeance sortirent de toutes les bouches. Les trompettes des carabiniers sonnèrent la charge; les fusils des insurgés s'abattirent sur l'escadron. Un homme de haute taille, vêtu de noir et couvert des insignes de la noblesse, fendit la foule et arrêta l'escadron d'un signe de main. Il avait une de ces figures qui inspirent le respect, un de ces gestes souverains qui apaisent les orages. L'officier se pencha pour écouter deux mots que ce personnage lui dit à voix basse, et se retournant vers les cavaliers, il commanda la retraite. On entendit parmi le peuple quelques voix qui disaient :

— C'est le cardinal Santa-Scala.

En effet, c'était lui. Il ordonna au peuple de rendre aux soldats leurs armes, et il ordonna aux soldats et aux percepteurs de sortir du Ghetto, ce qui fut exécuté à l'instant.

— Mais au moins, s'écria Ciceruacchio, au moins Josué Costantini ne payera pas l'amende.

— Ne craignez rien; Pie IX ne souffrira plus longtemps que la conscience soit violentée et que des hommes, ses sujets, soient forcément conduits, comme un vil troupeau, à des cérémonies d'une religion qui n'est pas la leur, dit le cardinal avec une douceur ferme; cette odieuse amende sera supprimée, je vous en réponds.

— *Viva Pio nono!* cria la foule.

— Mes enfants, retirez-vous, et prenez confiance, dit le cardinal.

Et le peuple romain, avec ce bon sens héréditaire qu'il tient de son soleil, se dispersa dans le plus grand calme par toutes les issues du Ghetto. Paul Gréant et Jubelin quittèrent la place les derniers, et furent remerciés vive-

ment par Costantini pour leur bonne contenance pendant toute cette affaire. En sortant, Paul tourna une dernière fois la tête vers l'arrière-boutique pour remercier Debora et voir encore Fiorina.

— Eh bien ! dit Jubelin à Paul, tu es un jeune homme charmant, et tu compromets à merveille tes amis. Me voilà dans une belle position, moi ; demain je serai enfermé au fort Saint-Ange. Mon ambassadeur écrira au ministre que le grand prix de Rome fait des émeutes au Ghetto, et on m'enlève ma pension de mille écus.

— Je te la rendrai, dit Paul.

— Voilà un mot que je ne laisse pas tomber, mon cher Gréant. Si je suis destitué comme grand prix, tu te mets à la place du ministre, et tu me fournis les moyens pécuniaires d'étudier la musique à Rome, toute ma vie, c'est entendu.

— C'est entendu, Jubelin... Vois-tu, aujourd'hui, tu m'as rendu, sans t'en douter, le plus grand des services, et....

— Je ne veux pas examiner le service que je t'ai rendu, de peur de trouver qu'il n'existe pas. J'aime mieux recevoir ma récompense sans connaître mon bienfait.

— Comme tu voudras, Jubelin.

— Et toi, maintenant, réponds-moi, Paul, crois-tu n'être pas un peu compromis devant la police ?

— C'est justement ce que je craignais. Aussi, souviens-toi bien, je ne t'ai pas répondu quand tu voulais m'obliger à me faire accompagner au Ghetto par un autre que toi. Les autres sont mal notés, pour leurs opinions, à *Buon-Governo*. Toi, Jubelin, tu n'es pas un homme politique...

— Je crois bien, j'en ai bien assez de la musique, moi.

— Avec toi, je savais que je ne me compromettais pas, poursuivit Paul ; et voilà que la plus étrange fatalité bouleverse tous mes plans. Nous tombons, à point nommé, dans une émeute.

— Et une émeute de juifs, interrompit Jubelin, ce qui est plus grave.

— Crois-tu, Jubelin, qu'on m'aura remarqué ?

— Si je le crois! mais j'en suis sûr; tu avais un air si conspirateur, cloué contre cette porte, brandissant ta barre de fer; les agents de police avaient l'œil sur toi, un surtout ne te perdait pas de vue et apprenait ton signalement par cœur, comme un passe-port... Ah! nous pouvons nous vanter d'avoir fait, toi et moi, une belle sottise, qui n'a pas d'exemple dans l'histoire romaine! Enfin, puisque tu me continues ma pension de domino, ce ne sera rien. En attendant, je rentre au café; adieu, Paul, j'ai perdu ma journée comme Titus; nous nous reverrons demain, si tu viens prendre le thé chez Clelia.

— Adieu, mon ami, dit Paul en passant la main sur son front; j'ai là comme un pressentiment que cette affaire du Ghetto me portera malheur.

Le cardinal était entré dans la boutique de Costantini pour lui donner quelques bonnes paroles de dédommagement. Le juif le reçut avec une tranquillité stoïque, et serra la main offerte en disant qu'il souffrirait plutôt la mort qu'une injustice.

— Je puis quitter le Ghetto demain si je veux, ajouta-t-il; je pouvais ne pas y entrer, mais je tiens à vivre au milieu de mes frères, parce qu'ils sont plus malheureux ici qu'en tout autre endroit. Je ne fais de mal à personne; je fais du bien même à mes ennemis; et il y en a beaucoup dans la noblesse qui sont venus chez moi me serrer la main pour y prendre mon argent. Si mes économies m'ont donné quelques écus, je tiens à les garder, c'est vrai; mais je ne céderai pas un denier de cuivre pour me déshonorer devant ma religion. Voilà mon genre d'avare; que tout le monde soit avare comme moi, et tout ira bien.

Debora était venue au-devant du cardinal avec Fiorina, et son silence respectueux exprimait plus de reconnaissance qu'un long discours. En s'éloignant, Santa-Scala dit à Debora d'un ton voilé de prudence :

— Je sais tout ce que l'on trame... recommandez à Gédéon d'être circonspect... la police veille... le génie du mal est encore debout... Mais prions Dieu, et confions-nous à Pie IX.

XXIII

La cantate de Rossini.

Dans le voisinage du palais de Colonna, résidence de l'ambassadeur français, on trouve la maison de Clelia, jeune Romaine qui continue les traditions des divins modèles d'Apulius et d'Apollodore, les peintres du mont Palatin. A Rome, aucun chaînon ne s'est brisé dans les filiations antiques; tout semble y avoir été conservé sous la cendre, matière ou esprit. La flamme des Gracches et le feu de Vesta ne sont pas éteints, ils brillent sous quelque *modius* d'une statue de Jupiter; l'éloquence, la poésie, l'art, le génie militaire dorment dans la poussière des fouilles et n'y sont pas ensevelis. Le déluge d'eau et de feu a passé sur toutes ces choses, mais rien n'est devenu fossile; ôtez les couches, faites luire une aurore, et le passé va resplendir au grand soleil. Il y avait autre fois, rue des Trépieds, les superbes femmes de Mitylène, de Rhodon, de Corinthe, qui possédaient de charmantes maisons, pleines de luxe et de volupté ionienne, et qui livraient leurs charmes au ciseau du sculpteur, pour se faire adorer dans les temples, sous un épiderme de marbre qui ressemblait encore à leur chair. Ces femmes, que nous retrouvons aujourd'hui aux salles de nos musées, debout sur des piédestaux, ont fait de divins loisirs à tous les grands hommes, leurs contemporains, et, l'orruisselant à flots dans leurs gynécées abordables, elles étalaient un faste domestique inouï, et marchaient les égales des reines de la Perse et du Pont-Euxin. Si jamais Rome redevient Rome, ce que feront un jour Dieu et les dieux, la noble filiation de ces jeunes filles grecques sera retrouvée; déjà, de nos jours, Clelia est le chaînon vivant qui lie l'art moderne à l'art éteint. Elle a un salon recueilli où les yeux ne rencontrent aucun angle; c'est une rotonde peinte à l'étrusque où chaque meuble a la grâce de sa forme et la douceur du velours. Au plafond rient et folâtrant, dans une fresque lascive, toutes les

blondes nudités de l'Olympe ; et au-dessous, le bas-relief, qui se déroule en corniche circulaire, représente toutes les scènes du mariage de Manlius et Junia, et de la noce Aldobrandini. A travers les persiennes on voit des perspectives d'or et d'azur, de lumière et d'ombre, et les grands pins à parasols qui abritent les ennuis de l'ambassadeur français. C'était le soir ; Jubelin et Paul Gréant montaient la *via delle Murate* pour se rendre chez Clelia. Jubelin ne conduisait pas son ami, il l'entraînait.

— Je t'affirme sur l'honneur, disait Jubelin, que mademoiselle Clelia est une femme fort respectable...

— Oui, disait Paul, une femme qui pose comme modèle...

— Qui pose pour les extrémités, reprit Jubelin ! Tu verras ses pieds, ses mains et ses cheveux ; c'est admirable, des extrémités divines ! Enfin, le sculpteur Bezzi, qui est un homme plus grave que toi, rend des visites à mademoiselle Clelia pour ses extrémités seulement.

— Et que vas-tu faire chez elle, toi ? demanda Paul.

— Moi, je vais chez elle parce qu'elle pose en ce moment pour une sainte Cécile, et que cette sainte est la patronne des musiciens.

— Ah ! voilà une excellente raison, mon cher Jubelin ! Il n'y a que toi pour trouver ces choses ! Eh bien ! permets-moi de te dire adieu, je souffre trop en ce moment.

— Oh ! tu viendras ! dit Jubelin en faisant violence à son ami, tu m'accompagneras ; je veux te distraire de tes souffrances d'amour : il n'y a qu'une femme qui puisse chasser une femme. Maintenant, j'ai reçu tes confidences, et je veux te sauver malgré toi-même. Pourquoi m'as-tu choisi pour ton médecin ?

— Tu m'a pris dans un accès de fièvre ; je t'ai tout dit, sans le savoir ; oublie tout.

— Je n'oublierai point, mon cher Paul, je n'oublierai rien, pas même la pension du ministre que tu m'as promise pour continuer mes études... Tu sauras que j'ai fait une découverte superbe ; quand on a le *double six* en main, il ne faut jamais le *poser* du premier coup : c'est *rococo* en diable ; on le garde ; et quand l'autre ouvre les *six*, on le

lui fait tomber sous sa barbe comme un aérolithe imprévu, Est-ce bien trouvé?

— Très-bien !... mais je ne vais pas chez Clelia.

— Ah ! nous allons nous brouiller, mon brave Paul !... Comment ! hier, tu me conduis dans cet enfer de Ghetto, et je consens à te suivre ; aujourd'hui je veux te conduire à ce paradis de Clelia, et tu refuses !... Écoute-moi, Paul, tu vas faire quelque sottise, et je veux t'arrêter en chemin. Tu vas encore te planter sur la place Navone et faire concurrence à l'obélisque ; tu vas te mettre une fâcheuse affaire sur les bras. Je connais ce Van-Ritter, moi ; c'est un loup de mer, sous une laine de mouton hollandais. Prends bien garde ! ne te frotte pas avec les vaisseaux à trois ponts. Crains l'abordage du mari ; il frappera sur toi comme un cabestan, et tous les chirurgiens de Rome ne pourront pas te radouber.

— Mais, mon cher Jubelin, je t'ai déjà dit que sa femme ne veut pas me voir, et que depuis plus de six ans que je la suis partout, je n'ai jamais été reçu chez elle. Tout ce que j'ai pu obtenir, ç'a été d'entrevoir furtivement Fiorina, grâce à la bonte de Debora et toujours à l'insu de madame Van-Ritter.

— Mais je te redirai encore, moi aussi, mon cher Paul, que le mari a des soupçons. Si tu fréquentais les cafés comme moi, tu saurais cela. On parle de tout dans les cafés ; on apprend tout. Nous connaissons la vie intime de toutes les jeunes femmes et les malheurs de tous les vieux maris. Van-Ritter est jaloux comme un tigre, et il cache ce vice sous un visage rond, très-trompeur. Il n'est pas né jaloux peut-être, mais... tu comprends qu'à sa place tout le monde serait devenu jaloux... Ne me fais pas dire ce que je veux taire... évite la place Navone ; c'est un parage fort dangereux pour toi, et viens prendre le thé chez Clelia. Clelia, voilà une femme ! Celle-là s'est brouillée à mort avec le mariage dès sa plus tendre jeunesse. Elle veut s'appeler Clelia toute la vie, et trouve qu'un nom d'homme gâterait ce doux nom avec son supplément conjugal. Libre comme l'oiseau, gaie comme l'aurore, fraîche comme la

brise, embaumée comme la fleur, vive comme l'eau des cascates, gracieuse comme une tige de lis, c'est la femme, la vraie femme, c'est Clelia ! Le ciel a déposé en elle une somme immense de bonheur et elle le prodigue à ses amis. Coupons nous mettre aux pieds de Clelia.

Ils étaient arrivés à la porte de la jeune femme ; Jubelin poussa Gréant dans le vestibule, et se fit annoncer avec fracas. Clelia était nonchalamment assise sur un divan de forme circulaire et causait avec quelques habitués de son salon. Elle tendit la main à Jubelin qui, de sa main libre, présenta Gréant.

— C'est mon intime ami, dit-il, un Français, et je dirai plus, un Parisien ; inutile d'ajouter qu'il est artiste, puisqu'il est mon ami.

Jubelin prit tout de suite un maintien aisé, des allures franches, et une pose de fauteuil qui tenait le milieu entre le respect toujours dû à une femme et la familiarité d'un ami qui veut laisser supposer davantage. Alors arriva ce qui arrive toujours en pareille situation ; les premiers venus prirent un maintien sombre, et devinrent muets. Jubelin leur joua le mauvais tour de ne pas remarquer ce changement de décor : il les supprima.

— Eh bien ! diva Clelia, dit-il, qu'y a-t-il de nouveau dans votre royaume ?

— Bezzi fait deux statues, ou pour mieux dire il les improvise ; c'est la Religion et la Liberté. Elles doivent être inaugurées sur la place du Peuple, dans une fête donnée à Pie IX.

— Cela veut dire, Madame, que vous avez prêté beaucoup à ces statues.

— Oh ! presque rien, des réminiscences. Bezzi a improvisé avec du marbre comme Regaldi avec des vers.

Paul Gréant avait d'abord tenu les yeux baissés pour ne pas voir cette femme, qui jouissait d'une réputation dangereuse ; mais la crainte de paraître impoli et de porter atteinte à la bonne renommée de la France ramena ses regards sur Clelia. Cette condescendance patriotique aurait pu lui être fatale. En ce moment la jeune femme posait

avec préméditation, et sa charmante attitude était combinée avec tant d'art, qu'elle semblait naturelle. Ses beaux cheveux, d'un blond vénitien, roulaient sur ses épaules en tresses enfantines, à nœuds de rubans ; ses yeux noirs et romains, admirablement fendus, promettaient des trésors de tendresse ; sa bouche, toujours entr'ouverte par le sourire, montrait son écrin de perles fines, qui semblaient le clavier de sa mélodieuse voix. La beauté du corps, l'exquise ciselure des détails répondaient au charme du visage et faisaient regretter Phydias.

— Et qu'avons-nous de nouveau en musique ? demanda Jubelin.

— C'est un musicien qui me fait cette question ! dit Clelia en riant.

— Mais il me semble, Madame, qu'il n'y a qu'un musicien qui puisse la faire.

— Eh bien ! monsieur le musicien, je vous apprend que notre divin Rossini a fait une cantate sur Pie IX.

— Est-il bien vrai ? s'écria Jubelin en levant les mains au plafond.

— La voilà toute gravée sur mon piano, et j'en ai fait copier, ce matin, les parties pour trois voix : basse, tenor et soprano. Nous la chanterons ce soir.

— Si nous avons une basse, dit Jubelin.

— La basse viendra, reprit Clelia ; mais comment ce fait-il que personne ici ne me demande si cette cantate est bonne ?

— Mais, Madame, dit Paul Gréant, n'avez-vous pas annoncé qu'elle était de Rossini ?

— C'est juste, Monsieur, vous avez raison.

— Comme nous sommes tous de force à déchiffrer à première vue, nous ne ferons pas de répétition.

— Mais la basse ? la basse ? demanda Jubelin.

— Elle sonne, je l'entends, la voici !

On entendit en effet dans le vestibule une voix sonore qui fredonnait : *Ecco regina il dì*, et monsignor Pacifico parut tout rayonnant dans le salon. Il fit cinq ou six saluts à la fois, baisa la main de Clelia, courut au piano,

s'assit et entonna l'andante de *Celeste man placata*, de *Mosè*, avec une superbe voix de Ronconi. Puis il se leva et dit :

— C'est un chant de circonstance ; la main de la justice s'est apaisée au moment où elle allait frapper les coupables. Nous avons tenu conseil tout le matin.

— Sur quoi ? demanda Clelia.

— Comment ! vous ne savez pas la nouvelle ? dit Pacifico.

— La nouvelle cantate ?

— Il s'agit bien de cantate, belle princesse !... Hier les juifs ont fait une sédition, comme sous Vespasien, et il y a de jeunes carbonari français et chrétiens qui ont mangé les azimes avec Israël, et ont menacé de faire feu sur les pontificaux ! rien que cela. Nous avons délibéré deux heures, et la clémence a parlé. Mais qu'ils n'y reviennent plus ! Le nouveau saint-père est... faible, pour ne pas dire autre chose ; mais nous serons forts, nous.

— Contre Pie ? pourquoi ? nous en sommes très-contents, dit Gréant.

— Très-contents ! s'écrièrent Clelia et Jubelin.

— Ces messieurs sont Français ? demanda Pacifico.

— Comme tout le monde, répondit Jubelin.

Pacifico les regarda au moment où on éclairait le salon aux bougies, et dit à voix basse : C'est bien le signalement que Tomaso m'a donné.

— Je crois, dit-il, en haussant la voix, que ces messieurs étaient au Ghetto hier ?

— C'est notre promenade habituelle, répondit Jubelin.

— Mais vous vous promenez habituellement aussi dans la boutique de Josué Costantini ?

— Oui, pour y faire nos emplettes de la saison. Nous sommes très-lents dans nos choix.

— Ah !... vous êtes... très...

Pacifico prononça ces mots avec une lenteur calculée en affectant de les assaisonner d'un sourire de mandrille railleur.

— Eh bien ! dit Clelia, croyez-vous que votre discussion soit amusante, monsieur Pacifico ? Nous vous attendions pour déchiffrer une cantate... Voyons, monsieur

Jubelin, mettez-vous au piano, et vous, Monsignor, prenez ceci.

— Qu'est-ce que c'est que ceci ?

— Que vous importe ?

— De quel maëstro ?

— De Rossini.

— Ah ! *benedetto* ! bravo ! Rossini ! il est à Bologne. Le voilà muet pour toujours. Ah !

— Et pourquoi ? demanda Clelia.

— Parce qu'il croyait que le conclave ferait un bon choix.

— Allons ! allons ! monsieur Jubelin.

— Oui, Madame, dit Jubelin, je vous obéis ; je vais me mettre au domin..., au piano.

Clelia se leva, déroula le papier de musique, et humectant ses lèvres roses aux bords d'une tasse de thé, elle dit à monsignor Pacifico :

— Eh bien ! êtes-vous prêt ?

Pacifico ajusta pompeusement ses lunettes en similor, et lut sur la première ligne : *Viva Pio nono* ! Un cri de stupéfaction sortit de sa poitrine, et la feuille s'échappa de ses mains.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il en regardant Clelia d'un œil de colère.

— C'est la cantate à Pie IX de Rossini... Allons, Monsignor, ramassez votre partie de basse, et commençons.

— J'ai fini, dit Pacifico en ôtant ses lunettes, bonsoir.

Jubelin exécutait l'introduction au piano en fredonnant les premières mesures de l'hymne rossinien.

— Mais qu'avez-vous donc ce soir, Monsignor ? dit Clelia en montrant les plus belles dents du monde.

— J'ai la fièvre, Madame.

— Alors nous vous chanterons l'air de Basile du *Barbier*.

— Ah ! Madame ! vous m'envoyez promener ainsi ?

— Au contraire, *carino*, je vous retiens ; nous avons besoin de vous... Allons, allons, ne grossissez pas vos yeux comme cela ; ne jouez pas le méchant, vous qui êtes si gai en musique.

La jeune femme prit la rude main de Pacifico dans le

velours de la sienne, et lui décocha les plus charmants sourires à brûle-pourpoint.

— Eh bien ! dit Pacifico en s'humanisant, je chanterai...

Jubelin secoua le piano et en fit jaillir une fanfare ; Clelia battit des mains, et faillit embrasser le monsignor.

— Je chanterai, ajouta Pacifico, mais... au lieu de *Viva Pio nono !* nous chanterons *Viva Lambruschini primo !*

Un éclat de rire de Clelia roula dans le plafond de la rotonde, comme une cavatine de rossignol prolongée à l'infini.

— Comment ! dit-elle aux dernières mesures de sa gaieté expirante, cette phrase divine que Rossini a mise sur *Viva Pio nono !* vous, Monsignor, vous la délayerez sur *Viva Lambruschini primo !*

— Voyons, dit Jubelin, essayez ; je vous accompagne, Monsignor.

— Le conclave a fait une grande faute en ne nommant pas Lambruschini, s'écria Pacifico.

— Comme il est amusant, dit Clelia.

— Le conclave ?

— Non, vous, Monsignor. Est-ce qu'un conclave est jamais amusant ?

— Avec Lambruschini on sauvait l'Italie ; avec Pie IX on la perd, continua Pacifico.

— Mais, reprit Clelia dans un rire fou, avec Lambruschini, Rossini n'aurait pas fait de cantate.

— Savez-vous bien, Madame, qu'il y a des ventes de carbonari dans les *osterie* du Trastevere ?

— La cantate ! au nom de sainte Cécile ! la cantate !

— Savez-vous bien que Brunetti Ciceruacchio mène le peuple par le bout du nez ?

Jubelin improvisait toujours, au piano, une ritournelle moqueuse après chaque exclamation de Pacifico, ce qui complétait le comique de la scène. Le monsignor se retourna brusquement vers Jubelin, et lui dit d'un ton de colère :

— Voulez-vous bien vous taire, Monsieur ! je n'ai pas besoin de vos accompagnements.

Tout de suite, Jubelin accompagna cette exclamation nouvelle avec une verve de Listz. Cette fois les deux spectateurs muets et Paul Gréant lui-même accompagnèrent l'éclat de rire de Clelia. Jubelin resta imperturbable, et fit des variations sur la colère de Pacifico. Clelia s'approcha du monsignor, inclina sa tête sur son épaule, et d'une voix douce comme une caresse, elle lui dit :

— Monsignor, vous chanterez, parce que Clelia le demande et que cela lui fait plaisir.

Jubelin exécutait, en sourdine, l'air du calme après l'orage de l'ouverture de *Guillaume-Tell*. La main veloutée de Clelia caressait le collet de l'habit du monsignor. Un *ah!* étouffé sortit de la poitrine de Pacifico ; il ouvrit la feuille de musique et s'avança vers le piano comme un tigre privé. Les trois voix chantèrent l'hymne de Rossini avec un succès qui méritait un plus nombreux auditoire ; seulement Pacifico ressemblait toujours au diable qu'on oblige à louer les saints : les notes du *Pio nono* roulaient dans sa bouche comme des liasses de couleuvres, et donnaient à sa face la contraction du damné lorsqu'il grince des dents. Le morceau fini, Clelia serra la main du monsignor, et le félicita sur sa belle voix et son excellent goût.

— Rossini n'a pas fait là un *capo d'opéra*, dit Pacifico avec un geste de dédain, et puisqu'il était en train de ce taire, il aurait bien fait de continuer.

— Oh ! quel chef-d'œuvre ! dit Jubelin en se levant. Madame, nous chanterons cet hymne à tous vos thés du jeudi. N'est-ce pas, monsignor Pacifico ?

— Oh ! c'est une autre affaire, dit le monsignor ; j'ai chanté ce soir pour obliger Madame...

— Et vous m'obligerez tous les jeudis, interrompit Clelia.

Tout le monde était debout, et on s'apprêtait à sortir. Pacifico prenait les airs d'un homme qui veut partir le dernier ou rester. Cette manœuvre n'échappa pas à la perspicacité de Jubelin.

— Où logez-vous, Monsignor ? demanda-t-il en mettant ses gants.

— Il loge *via Babuina*, répondit Clelia.

— C'est mon quartier, je l'accompagne.

— Je loge *via di Ripetta*, dit Pacifico, tout à l'opposé.

— C'est toujours mon quartier, je vous accompagne.

— Mais alors, où logez-vous? demanda Pacifico.

— Partout. Donnez-moi le bras, Monsignor.

— Monsieur, dit Pacifico d'un ton sec, j'ai ma voiture à la porte.

— Ah! tant mieux! reprit Jubelin, je vous demande une place, vous aurez la bonté de m'accompagner chez moi.

Pacifico regarda Clelia, qui regarda le plafond, et sautant brusquement de la tête, il sortit du salon, en laissant supposer qu'il emportait une menace au fond de son cœur. Clelia fut charmante jusqu'au bout; ses femmes de chambre, habillées à la grecque, comme les servantes d'Olympia de Capoue, éclairaient le vestibule, en soulevant au bout de leurs doigts l'anneau des lampes d'argent doré.

Paul Gréant, toujours entraîné par Jubelin, se trouva devant la portière de la voiture de Pacifico.

— Mon ami demeure *via de' Condotti*, dit Jubelin, et moi, cette nuit, je veux bien loger à Monte-Pincio, où loge la France.

Monsignor, poussé à bout, prononça quelques paroles sourdes, comme les versets d'une messe basse, et monta dans sa voiture après Paul Gréant et Jubelin. Dans toute la longueur du *Corso*, Jubelin fredonna l'hymne de Rossini. Paul descendit à l'angle du *Corso* et de la *via de' Condotti*, et remercia en termes charmants monsieur Pacifico. Jubelin se fit descendre sur la place du Peuple pour se ménager le plaisir de rester en tête-à-tête avec le monsieur.

— C'est une course en voiture que je leur ferai payer cher, dit Pacifico entre ses lèvres.

XXIV

Amor et Roma.

Virgilio avait disposé pour Bezzi un atelier charmant à la villa Fiorina; c'était un hangar abrité par le soleil et

rafraîchi par la brise du lac. Tout en travaillant, le sculpteur jouissait d'un coup d'œil délicieux et inspirateur, formé par l'heureuse association des arbres, des fleurs, des collines, des eaux, des prairies, de toutes les grâces de la villa. Déjà le bloc de marbre avait pris figure humaine; l'esprit jaillissait de la matière informe, et, pour la première fois, Gédéon posait devant Bezzi comme modèle de Moïse.

Le jeune israélite avait toutes les qualités physiques de ce rôle, et quand il faisait disparaître le plat costume moderne sous l'antique draperie disposée par le sculpteur, et que debout, la tête haute, l'œil inspiré, la chevelure au vent, le bras tendu vers les régions de l'aurore, il se livrait au ciseau de l'artiste, on l'aurait pris pour un héros biblique arrivé à Rome de Jérusalem avec Titus. Bezzi n'avait que deux pensées qui suffisaient pour remplir son âme, l'art et la liberté. Quand les doux conseils de la jeunesse parlaient à son cœur, il renvoyait à de meilleurs temps les joyeuses dissipations du bel âge, comme le prudent laboureur attend la fin des mauvais jours pour se réjouir à l'air de la campagne et cueillir les premières fleurs d'avril. Tout entier à son travail dans l'atelier de la villa, Bezzi voyait passer quelquefois une forme divine, un pli de robe blanche, une ondulation de chapeau de paille à travers les rameaux flottants des arbres, et son œil, à peine un instant distrait, retombait tout de suite sur le ciseau et le Moïse; ou si un soupir s'exhalait de ses lèvres, il était adressé à Rome, ville que rien ne peut voiler à l'horizon, car le dôme de Saint-Pierre est toujours là, immobile et superbe comme un navire à l'ancre dans un golfe d'azur. Dans leur collaboration de sculpteur et de modèle, active d'un côté, passive de l'autre, Bezzi et Gédéon ne se parlaient qu'à longs intervalles, et les réponses se faisaient attendre après les demandes; c'était l'entretien de l'atelier, toujours interrompu par la distraction dominante du travail.

— Bezzi, disait Gédéon du ton d'un homme qui se décide enfin à risquer une demande imprudente, mais obli-

gée, lady Stumley vient-elle quelquefois vous rendre une visite dans cet atelier ?

En ce moment Bezzi examinait avec attention sur son bloc une veine bleuâtre dont il voulait tirer parti en la fondant sous la ciselure de l'épiderme, à l'avant-bras. La demande tomba comme dans l'oreille d'un sourd. Gédéon prit un autre ton et répéta la même demande. Cette fois Bezzi répondit :

— Lady Stumley connaît le monde des artistes ; elle croirait être importune. Elle sait bien que mon ouvrage n'est pas encore assez avancé. Hier, je lui ai annoncé que j'amènerais mon modèle aujourd'hui.

— Vous l'avez donc vue hier ?

— Mais il me semble, Gédéon, que ma phrase est claire.

— Non, Bezzi, car vous auriez pu lui annoncer par l'intermédiaire de son intendant.

— C'est à elle-même que j'ai parlé.

— Ici ?

— Oui, Gédéon, ici. J'avais travaillé quatre heures, comme je fais tous les jours, et comme j'allais partir elle est entrée. Nous avons causé quelques instants ; elle ne s'est pas approchée du marbre ; seulement elle m'a dit : Vous ne trouverez jamais de modèle plus beau que le Moïse idéal de votre rêve d'artiste.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Je me suis incliné.

— Et ensuite ?

— Elle avait disparu.

— Avez-vous pris quelque information sur lady Stumley ?

— Non, Gédéon... et pourquoi en aurais-je pris ? C'est une de ces Anglaises, comme il y en a beaucoup, qui se fixent à Rome, à Florence, à Naples, si le veuvage et la fortune le leur permettent, et qui donnent du travail aux artistes, par vanité ou par goût.

— Vous la croyez donc veuve ?

— Oui, Gédéon.

— Si jeune !

— On est veuve à tout âge..... Mais, en causant ainsi,

mon cher Gédéon, le travail n'avance pas... Songez que mes séances ne durent que quatre heures... Ainsi ne perdons pas de temps.

Gédéon aurait volontiers prolongé l'entretien sur cette question si intéressante pour lui, mais la volonté de Bezzi était sans réplique; il fallut se résigner au rôle muet de modèle, se faire marbre et continuer l'entretien avec son cœur. C'était l'heure où le sage prie, afin qu'il soit préservé des atteintes du démon de midi *; l'heure où la vie et l'amour font tressaillir les oasis de la campagne romaine, du pied du mont Soracte jusqu'aux grands pins de la villa Pamphili; alors, comme dit le poète, toutes les lèvres sont altérées de caresses; les yeux et les pas se précipitent sur des vestiges adorés; les étincelles du soleil pleuvent et embrasent, et sur l'écorce résineuse des pins, comme sous les longues feuilles des roseaux, le chant de la cigale annonce la venue du solstice et les inexorables ardeurs du lion. La villa Fiorina, légère, colorée, riante, comme un rêve des siestes du mois de juin, s'épanouissait au milieu de ses arbres et de ses fontaines, et semblait chercher l'ombre pour y réfugier ses statues, ses fresques, ses colonnettes, ses balustres, ses balcons exposés à l'incendie du soleil. L'air était rempli de la senteur enivrante des pins, des cyprès, des figuiers, des myrtes, des genêts, des verveines, des immortelles; arbres, fleurs, arbustes dont les parfums entremêlés sont des conseils d'amour et attirent les regards sur les gazons touffus et tièdes, les grottes vertes de mousse, les sombres alcôves des bois, dans tous ces asiles voluptueux où les faunes conduisaient jadis les chœurs des nymphes, et touchaient d'un doigt tremblant la ceinture des grâces, à la veillée des fêtes de Vénus. Rien n'était perdu de toutes ces émanations que le ciel prodiguait à cette heure autour de la villa; un jeune homme, fils de cette ardente nature, aspirait ces divins poisons de l'air, et les restituait en flammes d'amour à la divinité de ce temple. Virgilio, l'œil fixé sur la porte de

* Ab incursu et demonio meridiano.

(Ps. de David.)

la villa, comme le berger sur la cime où va poindre son étoile, attendait une apparition. Lady Stumley descendit le perron de marbre et parut comme indécise sur le choix de sa promenade. De larges éclaircies de soleil ne lui permettaient point de se hasarder dans le jardin, où les fleurs fléchissaient sur leurs tiges ; elle se dirigea vers un banc de gazon qu'ombrageaient des arbres touffus, dominés encore par les larges parasols des pins. Virgilio sortit, comme par hasard, de ce massif, et s'arrêta devant lady Stumley, de l'air d'un homme qui a pris enfin une détermination énergique après des luttes intérieures dont la raison n'a pu triompher.

— Virgilio, dit lady Stumley en cueillant négligemment une tige de thym fleuri, que font en ce moment nos jardiniers et nos laboureurs ?

— Ils dorment, milady, pendant *le ore calde*.

— Pauvres gens ! reprit la jeune femme en ôtant son chapeau de Florence pour y fixer le thym. Virgilio, tant que dureront ces chaleurs intolérables, il faut suspendre tout travail autour de la villa et dans vos marécages : on sera payé comme si on travaillait.

— Milady, il y aura demain beaucoup de prières adressées au ciel pour vous ; les anges n'en ont pas besoin, c'est vrai, mais les prières ne sont jamais perdues.

Lady Stumley n'eut pas l'air de comprendre ce madrigal pieux ; elle paraissait absorbée par la fleur qu'elle attachait à son chapeau de paille. En ce moment sa tête nue était formidable de beauté ; ses longs cheveux, détendus par la chaleur, coulaient avec des reflets de pourpre sur une guimpe trop diaphane ; ses doigts d'agate se démenaient avec des épingles rebelles autour de la tige de thym ; la ceinture d'azur, qui serrait la taille fine d'une robe blanche, jouait par l'extrémité avec les brises du lac. Un petit pied, souple dans le satin, trépignait gracieusement sur le gazon, toutes les fois que la fleur se déroba sous l'épingle adroitement maladroitement. Ce jeu ressemblait à un travail. Il était naturel.

— Virgilio, dit milady, toujours occupée de son œuvre,

vous avez eu soin que nos deux artistes ne manquent de rien dans l'atelier ?

— Oui, milady, entendre un ordre et l'exécuter, c'est la même chose pour moi.

— Et mon Moïse, avance-t-il ?

— Milady ne m'avait pas ordonné de regarder le travail de monsieur Bezzi, je n'ai rien vu.

— Ah ! dit la jeune femme en souriant, votre délicatesse va trop loin.

— Je crains bien, milady, de recevoir un jour le reproche contraire.

— Et ce reproche viendrait de moi, Virgilio ?

— Je ne connais que vous, milady.

— Ceci, par exemple, mérite une explication.

En disant ces mots, lady Stumley arracha brusquement la fleur mal ajustée et en cueillit une autre pour recommencer le même travail ou le même jeu.

— Une explication, milady, reprit Virgilio avec un soupir ; j'espère bien que Dieu et la sainte Vierge me donneront la force de me taire toujours.

— Ah ! dit la jeune femme avec un sourire où perçait la raillerie, mon intendant a des secrets, des mystères pour moi !...

Virgilio contenait dans sa poitrine une explosion imprudente ; mais chaque minute épuisait sa force. Le voisinage était trop dangereux. Cette parole mélodieuse ; ce charme divin, rayonnant autour d'une femme ; ces émanations de volupté italienne qui traversent l'air comme les flèches dont parle le poète-roi ; cette nature encore remplie des extases de ceux qui surent aimer, tout embrasa le front, le cœur, les lèvres de Virgilio ; un délire de feu éclata dans sa tête, et il fut alors donné aux forêts d'Albano d'entendre les mêmes accents de passion qui, traversant les siècles, ont laissé leurs flammes sur les arbres où Gallus et Virgile gravèrent les chiffres de leurs amours * !

* Crescent illæ, crescetis, amores!

(Ces arbres croîtront, ô mes amours, vous croîtrez avec eux !)

(VIRG., *Eg.* x, 54.)

— Madame, dit le jeune homme d'Albano, ayez pitié de mes paroles et excusez-moi, car rien de ce qui m'entoure ici ne pouvait m'initier aux usages du monde. Enfant de ce sillon rustique, j'ai vu la rosée aimer la fleur, l'abeille aimer le thym, l'iris aimer le ruisseau, le rossignol aimer l'ombre, et je me demandais si Dieu n'avait rien donné à l'homme sur cette terre, et je cherchais autour de moi dans le néant, lorsque vous y êtes venue, comme pour me prouver que l'homme, aussi, n'est pas oublié de Dieu.

Ces paroles, exprimées dans cette langue italienne, qui est le mélodieux écho du latin, avaient un charme ineffable au milieu de ce paysage de Rome. La musique des lèvres humaines s'unissait à l'harmonie des pins et des gerbes d'eau vive, et complétait les grâces de cette solitude en lui donnant une âme intelligente et la vie de la passion. Un frisson ignoré courut dans les veines de la jeune femme; elle s' alarma de son trouble, et cherchant une réponse ou une résolution, elle ne trouva ni dans sa bouche le courage de la parole, ni dans ses pieds la force de la fuite; ses yeux, un instant levés sur Virgilio, se baissèrent, et son immobilité, son silence, son émotion semblaient dire que le moment d'une réponse n'était pas venu, mais que ce début si hardi n'avait rien d'offensant pour lady Stumley.

— Madame, continua Virgilio avec plus d'assurance, tous les jours, quand je passe devant vous, respectueux et incliné, comme l'esclave devant sa reine, j'essaye d'élever la voix, et je retombe aussitôt dans mon néant, tout effrayé de mon insolence. Aujourd'hui ma bouche s'est ouverte, parce que mon cœur était trop plein; il fallait respirer ou mourir. Si j'avais vu s'éteindre dans vos yeux ce rayon de bonté qui est votre âme; si la juste fierté de la reine eût écrasé l'esclave d'un seul regard, mon dessein était pris. Je sais, là-bas, dans les pins, un couvent tranquille, fondé par saint Romuald de Ravenne, le couvent des Camaldules. Il y a des cellules pour tous les repentirs, ou des tombeaux pour toutes les illusions or-

gueilleuses; j'allais y ensevelir les miennes, me réfugier au sein de ce silence éternel, prescrit par le fondateur, et punir ainsi ma bouche coupable, qui avait osé parler devant vous.

— Vous ne m'offensez point, dit la jeune femme d'une voix tremblante, vous n'avez rien à expier; laissez les couvents aux remords et aux vocations. Vous méditez une œuvre grande et vous ne serez pas de ceux qui abandonnent la charrue au milieu du sillon. Dieu vous a donné la force et l'intelligence; il a éloigné de vous le fléau qui désole cette campagne, pour vous montrer que vous étiez son élu. Ce fléau, bien plus terrible qu'Attila et Théodoric, est aux portes de Rome; vous ne reculerez pas devant cette nouvelle invasion; vous aiguisez le soc de la charrue comme une épée de soldat, et vous deviendrez libérateur et conquérant.

— Oh! Madame! dit Virgilio l'œil en feu et les lèvres convulsives d'exaltation, voilà les paroles de la vie! et je crois entendre l'ange qui visitait les pasteurs sous le palmier du désert! Qu'un autre donne la liberté à mon pays, moi je lui donnerai l'abondance! Madame, on voit d'ici, dans le lointain, les ruines de tous les arcs de triomphe, autrefois élevés à la gloire de l'épée: un seul a été oublié par nos anciens, c'est l'arc triomphal élevé à la gloire de la charrue: je veux mériter celui-là, mais à condition de ne pas l'obtenir. Que m'importe une pierre que le temps et l'homme, ces deux destructeurs, bâtissent pour abattre! Ce que j'implore, c'est un sourire de vous, un regard de vous, une parole de vous. Si, dans mes rudes labeurs, non loin d'ici, courbé sur le sillon et à la tête des miens, je puis savoir qu'une pensée de votre cœur traverse la campagne pour sécher la sueur de mon front, oh! Madame, je ne regarderai plus devant moi pour mesurer la longueur du sillon; je ne demanderai plus à la nuit le repos gagné par l'œuvre du jour; je marcherai sans sommeil, sans halte, sans lassitude à la conquête de l'horizon qu'a désigné votre main. Parti esclave, je puis revenir triomphateur, et alors ma roture osera s'élever jusqu'à

votre noblesse ; alors je pourrai vous dire : oui, Madame, il y a encore, dans cet air que nous respirons, toutes les flammes des antiques extases, flammes longtemps perdues, et que mes lèvres ont recueillies pour n'en faire qu'un seul amour, le seul qui soit digne de vous !

Épuisé par cet effort, ce jeune homme qu'aucun labeur ne faisait fléchir, se laissa tomber sur le banc de gazon, et ses yeux se voilèrent de ses mains comme s'ils eussent craint de rencontrer un fier et intolérable regard après cette hardie déclaration. Il y eut un moment de silence, on n'entendait plus que les causeries des peupliers et des pins. Puis, une voix émue et plus douce que la voix des fontaines aux oreilles du pèlerin, prononça distinctement ces paroles :

— Soyez celui que vous devez être. Préférez la gloire du travail à l'oisiveté du couvent, et gardez votre espoir comme un trésor qui m'appartient.

Virgilio écouta jusque après la dernière syllabe, sans changer de position, et quand il releva la tête, il vit lady Stumley s'acheminant avec lenteur vers le perron de la villa. Sa démarche avait perdu sa fierté superbe ; ses pieds, toujours affermis, semblaient craindre de toucher le sol. Le jeune homme la suivit quelque temps des yeux à travers le labyrinthe des arbres, et quand la robe blanche et le chapeau de paille eurent disparu, ils se leva, et se dirigea vers le lac, en portant à ses lèvres la fleur de thym, ramassée sur le gazon. Un domestique achevait d'atteler la *caretella* de Bezzi, lorsque lady Stumley passa, aux rayons du soleil, sur la terrasse, et toujours dans son attitude de méditation. Le travail du jour était fini dans l'atelier ; Bezzi tenait déjà les rênes et ordonnait d'ouvrir la grille ; mais Gédéon, dont les yeux fouillaient toutes les avenues, aperçut la jeune femme qui, levant la tête aux premiers bruits des roues, envoya aux deux artistes un salut charmant, et leur dit en français :

— Adieu, Messieurs, et à demain.

— A demain, mi lady, répondit le sculpteur.

Gédéon se contenta de s'incliner, mais la voix lui man-

qua; on aurait dit que la voiture emportait son corps à Rome et laissait son âme sous les ombrages d'Albano. Lorsque des hauteurs d'Albano Virgilio vit le soleil s'incliner sur la mer et l'ombre noircir le creux des vallées, il reprit le chemin de la villa, dans l'intention de renouer avec lady Stumley un entretien que le hasard et non une volonté avait interrompu. Le jeune homme marchait, en s'efforçant de refouler dans son âme les rayons de bonheur qui luisaient sur sa figure, de peur de commettre même le crime innocent d'une indiscretion muette devant des yeux jaloux. L'heure fraîche du soir invitait aux promenades dans le jardin; l'herbe se relevait dans la prairie, les fleurs s'épanouissaient partout avec des joies frissonnantes; le vent de la mer glissant sur les collines balayait tous leurs parfums d'aromates et les apportait à la villa comme l'encens à la divinité; mais la divinité ne se montrait pas.

La maison avait sur toutes ses façades cette morne physionomie qui annonce une complète absence de locataires. Aucune persienne ne s'ouvrait, comme une bouche halante, pour respirer la fraîcheur exquise du soir après les heures torrides du jour. Virgilio eut recours à toutes sortes d'expédients ingénieux pour attirer l'attention sur la terrasse, le jardin, la lisière du bois; les fenêtres gardèrent leur taciturnité. La villa était muette comme une tombe.